

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] siège de Calais [Document électronique] / Mme de Tencin

PARTIE 1

p117

Monsieur De Vienne, issu d' une des
plus illustres maisons de Bourgogne, n' eut
qu' une fille de son mariage avec
Mademoiselle De Chauvirey.
La naissance, la richesse et surtout la
beauté de Mademoiselle De Vienne, lui
donnèrent pour amans déclarés tous ceux
qui pouvoient prétendre à l' alliance de
M De Vienne. M De Granson, dont la
naissance n' étoit pas inférieure, fut préféré
à ses rivaux. Quoiqu' aimable et amoureux,
il n' avoit point touché le coeur de
Mademoiselle De Vienne ; mais la vertu prit la
place des sentimens. Elle remplissoit ses
devoirs d' une manière si naturelle, que
M De Granson put se croire aimé : un

p118

bonheur qui ne lui coûtoit plus de soins,
ne le satisfit pas long-temps.
à peine une année s' étoit écoulée depuis
son mariage qu' il chercha, dans de nouveaux
amusemens, des plaisirs moins tranquilles.
Madame De Granson vit l' éloignement
de son mari avec quelque sorte
de peine : les intérêts de la beauté ne sont
guères moins chers à une jeune personne
que ceux de son coeur.
Elle étoit, depuis son enfance, liée
d' une tendre amitié avec la comtesse de

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Beaumont, soeur de M De Canaple. Un jour que la compagnie avoit été nombreuse chez Madame De Granson, et que Madame De Beaumont s' étoit aperçue qu' elle ne s' étoit prêtée à la conversation que par une espèce d' effort : j' ai envie, lui dit Madame De Beaumont, aussitôt qu' elles furent seules, de deviner ce qui vous rend si distraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit Madame De Granson ; laissez-moi vous cacher une foiblesse dont je suis honteuse. Vous avez tort de l' être, répliqua Madame De Beaumont ; vos sentimens sont raisonnables ; M De Granson a fait tout ce qu' il falloit pour se faire aimer de vous ; il fait présentement tout ce qu' il faut pour

p119

vous donner de la jalousie. Je vous assure, dit Madame De Granson, que, si j' aimois mon mari de la façon que vous le pensez, je ne serois point honteuse de me trouver sensible à sa conduite présente ; mais je ne l' ai jamais aimé qu' autant que le devoir l' exigeoit ; son coeur n' est point nécessaire au bonheur du mien ; c' est le mépris de ce que je puis avoir d' agrémens qui m' irrite. Je suis humiliée qu' une année de mariage ait éteint l' amour de mon mari ; et je me reproche de me trouver des sentimens qui ne sont excusables que lorsque la tendresse les fait naître. Monsieur votre frère qui ne m' a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la passion de M De Granson, et à qui, dans les commencemens de notre mariage, il a peut-être vanté son bonheur, sera bien étonné de le trouver, à son retour, amoureux d' une autre femme. Il devroit en être étonné, dit Madame De Beaumont, et je vous assure cependant qu' il ne le sera pas ; il croit qu' on ne peut être long-temps amoureux et heureux ; mais aussi il est bien éloigné de penser, comme la plupart des hommes, qu' on peut, sans intéresser la probité, manquer

p120

à une femme : il est persuadé, au contraire, qu' on ne sauroit mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble souvent toute la vie d' une malheureuse à qui l' on a persuadé qu' on l' aimerait toujours. Aussi, ajouta Madame De Beaumont, mon frère ne s' est-il jamais permis d' engagement sérieux.

Je suis tout-à-fait fâchée, répondit Madame De Granson, de ce que vous m' apprenez ; la liaison qui est entre M De Canaple et M De Granson, et celle qui est entre vous et moi, m' avoient fait naître l' espérance d' en faire mon ami ; mais je crains qu' il ne soit aussi inconstant en amitié, qu' il l' est en amour. Ce n' est pas la même chose, répliqua Madame De Beaumont : l' amitié n' a point comme l' amour un but déterminé ; et c' est ce même but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère ; mais je doute qu' il s' empresse d' être de vos amis ; il craint de voir les femmes qu' il pourroit aimer, et vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte : je crois même que, quoiqu' il soit fort aimable, il ne vous le paroîtra point du tout ; car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère ; son esprit ne

p121

se montre jamais mieux que quand il n' a rien à craindre pour son coeur. C' est-à-dire, répliqua Madame De Granson, qu' il fait injure toutes les fois qu' il cherche à plaire, et qu' il faudroit l' en haïr. En vérité vous avez un frère bien singulier, et, si vous lui ressembliez, je ne vous aimerois pas autant que je vous aime.

Quand Madame De Granson fut seule, elle ne put s' empêcher de repasser dans son esprit tout ce qu' elle venoit d' entendre sur le caractère de M De Canaple. Il croit donc, disoit-elle, qu' il n' a qu' à aimer pour être aimé. Ah ! Que je lui prouverois bien le contraire, et que j' aurois de plaisir à mortifier sa vanité ! Ce sentiment, que Madame De Granson ne se reprochoit pas, l' occupoit plus qu' il ne méritoit. Elle s' informoit, avec quelque sorte d' empressement, du temps où M De Canaple

devoit venir.

Ce temps ne tarda guère. M De Granson annonça à sa femme l' arrivée de son ami, et la pria de trouver bon qu' ils logeassent ensemble comme ils avoient toujours fait. à quelques jours de là, il lui présenta M De Canaple : peu d' hommes étoient aussi bien faits que lui ; toute sa

p122

personne étoit remplie de grace, et sa physionomie avoit des charmes particuliers dont il étoit difficile de se défendre.

Madame De Granson, quoique prévenue sur son caractère, ne put s' empêcher de le voir tel qu' il étoit. Pour lui, ses yeux seuls la trouvèrent belle ; et, dans cette situation où il ne craignoit rien pour son repos, il ne contraignit point le talent qu' il avoit naturellement de plaire. Attentif, rempli de soins, il voyoit Madame De Granson à toutes les heures, et il se monroit toujours avec de nouvelles graces ; elles faisoient leur impression. Madame De Granson fut quelque temps sans s' en apercevoir : elle croyoit de bonne foi que le dessein qu' elle avoit de lui plaire, n' étoit que le désir de mortifier sa vanité ; mais le chagrin de n' y pas réussir l' éclaira sur ses sentimens. Est-il possible, disoit-elle, que je ne doive les soins du comte de Canaple qu' à son indifférence ! Mais pourquoi vouloir m' en faire aimer ? Qui m' assure que je serois insensible ? Hélas ! Le dépit que me cause son indifférence ne m' apprend que trop combien je suis foible ! Loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je suis humiliée de n' avoir pu le rendre

p123

sensible ; eh ! Que ferois-je donc s' il m' inspiroit des sentimens que je dusse me reprocher ?

Ce projet de fuir M De Canaple n' étoit pas aisé à exécuter : la maison de M De Granson étoit devenue la sienne ; elle-même y avoit consenti ; que penseroit le public

si elle changeoit de conduite ? Mais, ce qu' elle craignoit beaucoup plus, que penseroit M De Canaple ? Ne viendrait-il point à soupçonner la vérité ? Il étoit difficile qu' elle conservât, au milieu de tant d' agitations, toute la liberté de son esprit. Elle devint triste et distraite avec tout le monde, et inégale et presque capricieuse avec M De Canaple. Quelquefois entraînée par son penchant, elle avoit pour lui des distinctions flatteuses ; mais, dès qu' elle s' en étoit aperçue, elle l' en punissoit en le traitant tout à fait mal. Il étoit étonné et même affligé de ce qu' il regardoit comme une inégalité d' humeur dans Madame De Granson. Il lui avoit reconnu tant de mérite que, sans prendre d' amour pour elle, il avoit pris du moins beaucoup d' estime et même beaucoup d' amitié. Cependant les mauvais traitemens augmentoient

p124

à mesure qu' il plaisoit davantage : il craignit à la fin d' avoir déplu, et il en parla à sa soeur. Je suis persuadée, lui dit Madame De Beaumont, que Madame De Granson aime son mari plus qu' elle ne croit. Elle est jalouse ; peut-être vous soupçonne-t-elle d' avoir part à des galanteries dont elle est blessée. Voilà ce qui cause son chagrin contre vous. Elle est bien injuste, répliqua M De Canaple ; mais je n' en travaillerai pas moins pour son repos. Je vais mettre en usage tout le crédit que j' ai sur son mari pour l' engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant Madame De Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l' amour finit où le bonheur commence, me paroît peu propre à prêcher la fidélité à un mari. Quelle que soit ma façon de penser, répliqua M De Canaple, il est bien sûr du moins que je ne pourrais me résoudre à rendre malheureuse une femme dont je serois aimé et que j' aurois mise en droit de compter sur ma tendresse. Cependant Madame De Granson toujours obligée à voir M De Canaple, ne pouvoit se guérir de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de

p125

l' été à Vermanton dans une terre de son mari. M De Granson, que la présence de sa femme contraignoit un peu, consentit sans peine à ce qu' elle vouloit ; mais il ne la laissa pas long-temps dans sa solitude. Il se brouilla peu de temps après avec sa maîtresse. M De Canaple profita de cette conjoncture, et lui représenta si vivement ce qu' il devoit à sa femme, qu' il l' obligea de l' aller retrouver.

L' absence de M De Canaple et les reproches qu' elle ne cessoit de se faire d' être sensible, malgré son devoir pour un homme dont l' indifférence ne laissoit même aucune excuse à sa foiblesse, avoient produit quelqu' effet. M De Granson la trouva embellie, et il se remit à l' aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevoit les empressements de son mari avec plus de complaisance qu' elle n' avoit encore fait ; il lui sembloit qu' elle lui devoit ce dédommagement, et qu' elle n' en pouvoit trop faire pour réparer le tort secret qu' elle se sentoit.

Tant qu' elle avoit été seule elle avoit évité, sous ce prétexte, de recevoir du monde ; la présence de M De Granson le fit cesser, et attira dans le château tous les

p126

hommes et toutes les femmes de condition du voisinage. M De Canaple, pressé par son ami, y vint aussi. Madame De Granson qui s' étoit bien promis de ne le plus distinguer des autres par le bien ou le mal traiter, le reçut et vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu' il avoit donné, et se confirma par-là dans l' opinion où il étoit déjà de la passion de Madame De Granson pour son mari.

M De Granson aimoit les plaisirs ; sa femme, attentive à lui plaire, se prêtoit à tous les amusemens que la campagne peut fournir. On chassoit ; on alloit à la pêche, et souvent on passoit les nuits entières à danser. Le comte de Canaple faisoit voir, dans tous ces différens exercices, sa bonne grace et son adresse : comme il n' aimoit rien, il étoit galant avec toutes

les femmes ; il plaisoit à toutes, et, parmi celles qui étoient chez Madame De Granson, il y en avoit plus d' une auprès de laquelle il eût pu réussir, s' il eût voulu ; mais il étoit bien éloigné de le vouloir. M De Châlons dont les terres étoient peu éloignées, vint des premiers voir M et Madame De Granson ; il avoit fait ses premières

p127

armes avec le comte de Canaple. Ils se revirent avec plaisir, et renouèrent une amitié qui avoit commencé dès leur plus tendre jeunesse. M De Châlons engagea le comte de Canaple de venir passer quelque temps avec lui dans une terre qu' il avoit à une lieue de Vermanton ; la chasse étoit leur principale occupation. Le comte de Canaple, entraîné à la poursuite d' un cerf, se trouva seul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connoissoit toutes les routes, et qu' il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit si tard, quand il y arriva, et celui qui lui ouvrit la porte étoit si endormi, qu' à peine put-il obtenir qu' il lui donnât de la lumière. Il monta tout de suite dans son appartement, dont il avoit toujours une clef ; la lumière qu' il portoit s' éteignit dans le temps qu' il en ouvrit la porte ; il se déshabilla, et se coucha le plus promptement qu' il put. Mais quelle fut sa surprise, quand il s' aperçut qu' il n' étoit pas seul, et qu' il comprit, par la délicatesse d' un pied qui vint s' appuyer sur lui, qu' il étoit couché avec une femme ! Il étoit jeune et sensible : cette aventure, où il ne comprenoit rien,

p128

lui donnoit déjà beaucoup d' émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s' approcha de façon à lui faire juger très-avantageusement de son corps. De pareils momens ne sont pas ceux de la réflexion. Le comte de Canaple n' en fit aucune, et profita du bonheur qui venoit

s' offrir à lui. Cette personne, qui ne s' étoit presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément ; mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon dieu ! Dit-elle d' une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir ? La voix de Madame De Granson, que le comte de Canaple reconnut le mit dans un trouble et dans une agitation qu' il n' avoit jamais éprouvés. Il regagna la place où il s' étoit mis d' abord, et attendit, avec une crainte qui lui ôtoit presque la respiration, le moment où il pourroit sortir. Il sortit enfin, et si heureusement, qu' il ne fut vu de personne, et regagna la maison de M De Châlons. L' extase et le ravissement l' occupèrent d' abord tout entier. Madame De Granson se présentoit à son imagination avec tous ses charmes ; il se reprochoit de n' y avoir pas été sensible ; il lui en demandoit pardon.

p129

Qu' ai-je donc fait jusqu' ici, disoit-il ? Ah ! Que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentimens, le temps que j' ai perdu ! Mais, ajoutoit-il, me pardonneriez-vous mon indifférence ? Oublierez-vous que j' ai pu vous voir sans vous adorer ? La raison lui revint enfin, et lui fit connoître son malheur. Il vit, avec étonnement et avec effroi, qu' il venoit de trahir son ami, et de faire le plus sensible outrage à une femme qu' il respectoit bien plus alors, qu' il ne l' avoit jamais respectée. Son ame étoit déchirée par la honte et le repentir qu' il sentoit pour la première fois. Il ne pouvoit durer avec lui-même : cette probité, dont il avoit fait une profession si délicate, s' élevoit contre lui, lui exagéroit son crime, et ne lui permettoit aucune excuse. J' ai donc mérité, disoit-il, la haine de la seule femme que je pouvois aimer ! Comment oserai-je me présenter à ses yeux ? Irai-je braver sa colère ? Irai-je la faire rougir de mon crime ? Non, il faut m' éloigner pour jamais, et lui donner, en me condamnant à une absence éternelle, la seule satisfaction que je puisse lui donner.

Cette résolution ne tenoit pas long-temps : l' amour reprenoit ses droits, et l' idée même de ce crime qu' il détestoit, ramenoit malgré lui quelque douceur dans son ame. Il alloit jusqu' à espérer qu' il ne seroit jamais connu. Mais, si cette pensée le consolait, elle n' augmentoit pas sa hardiesse. Comment osera-t-il la revoir en se sentant si coupable ?

Madame De Granson ne s' étoit éveillée que long-temps après le départ du comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder son appartement à madame la comtesse d' Artois qui avoit passé chez elle en allant dans ses terres. M De Granson étoit parti, avant l' arrivée de la duchesse, pour une affaire pressée, et avoit assuré sa femme qu' il reviendrait la même nuit. Elle avoit cru qu' instruit par ses gens, il étoit venu la trouver dans l' appartement de M De Canaple. Comme elle étoit prête à se lever, elle aperçut dans son lit quelque chose qui brilloit, et vit avec surprise que c' étoit la pierre d' une bague qui avoit été donnée par le roi, Philippe De Valois, au comte de Canaple, pour le récompenser de sa valeur, et qu' il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à

p131

cette vue, elle ne savoit que penser ; les soupçons qui lui venoient dans l' esprit, l' accabloient de douleur. Il lui restoit pourtant encore quelqu' incertitude ; mais l' arrivée de M De Granson ne la lui laissa pas long-temps.

Il vint dans la matinée, et vint en lui faisant mille caresses, et en lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre ! Son malheur qui n' étoit plus douteux, lui parut tel qu' il étoit ; la pâleur de son visage et un tremblement général qui la saisit, firent craindre à M De Granson qu' elle ne fût malade ; il le lui demanda avec inquiétude, et la pressa de se remettre au lit. Loin de l' écouter, elle sortit avec précipitation d' un lieu qui lui rappeloit si vivement sa honte. Madame la comtesse d' Artois voulut partir cette même matinée. Madame De Granson

ne fit nul effort pour la retenir.
Le départ de M De Granson, qui se crut
obligé d' accompagner madame la comtesse d' Artois
jusque chez elle, lui donna
la triste liberté de se livrer à sa douleur ;
il n' y en eut jamais de plus sensible ; elle
se voyoit offensée, de la manière la plus
cruelle, par un homme qu' elle avoit eu

p132

la foiblesse d' aimer. Elle s' en croyoit méprisée,
et cette pensée lui donnoit tant de
ressentiment contre lui, qu' elle le haïssoit
alors autant qu' elle l' avoit aimé.
Quoi ! Disoit-elle, cet homme qui craindroit
de manquer à la probité, s' il laissoit
croire à une femme qu' il a de l' amour pour
elle, cesse d' être vertueux pour moi seule !
Encore si j' avois dans mon malheur l' espérance
de me venger ! Mais il faut étouffer mon
ressentiment pour en cacher la
honteuse cause. Que deviendrois-je, grand
Dieu, si ce funeste secret pouvoit être pénétré !
Elle passa le jour et la nuit abîmée dans
sa triste pensée. Son mari revint le lendemain,
et avec lui plusieurs personnes de
qualité, à qui il avoit fait promettre de le
venir voir. Madame De Beaumont étoit du
nombre. Dans toute autre circonstance
Madame De Granson l' auroit vue avec plaisir ;
mais Madame De Beaumont étoit soeur
de M De Canaple ; sa présence redoubla
l' embarras de Madame De Granson. Pour
y mettre le comble, elle demanda à son
amie des nouvelles de son frère.
Madame De Granson répondit, en rougissant et d' un
air interdit, qu' il n' étoit pas dans le château,

p133

et se pressa de changer de conversation.
Madame De Beaumont ne fut pas long-temps
sans s' apercevoir de la tristesse profonde
où son amie étoit plongée. Ne me
direz-vous point, lui dit-elle un jour qu' elle
la trouva baignée dans ses larmes, ce qui
cause l' affliction où je vous vois ? Je ne le
sais pas moi-même, répondit Madame De Granson.

Madame De Beaumont fit encore
quelqu' instance ; mais elle vit si bien
qu' elle augmentoit le chagrin de son amie,
qu' elle cessa de lui en parler.
Il y avoit déjà plusieurs jours que M De Canaple
étoit absent. M De Granson lui
écrivit pour le presser de revenir. Il en
conclut que Madame De Granson n' étoit
pas instruite ; et pressé par le désir de la
revoir, il se mit promptement en chemin ;
mais, à mesure qu' il approchoit, ses espérances
s' évanouissoient et sa crainte augmentoit,
et peut-être seroit-il retourné sur
ses pas, s' il n' avoit été rencontré par un
homme de la maison.
Il arriva si troublé, si éperdu, qu' à peine
pouvoit-il se soutenir. Tout le monde étoit
occupé au jeu. Madame De Granson seule
rêvoit dans un coin de la chambre : il alla

p134

à elle d' un pas chancelant ; et, sans oser
la regarder, dit quelques paroles mal articulées.
Le trouble où elle étoit elle-même,
ne lui permit pas de faire attention à celui
du comte de Canaple.
Ils gardoient le silence l' un et l' autre,
quand elle laissa tomber un ouvrage qu' elle
tenoit ; il s' empressa pour le relever, et,
en le lui présentant, sans en avoir le dessein,
sa main toucha celle de Madame De Granson.
Elle la retira avec promptitude,
et jeta sur lui un regard plein d' indignation.
Il fut terrassé, et, ne pouvant plus
être maître de lui-même, il alla s' enfermer
dans sa chambre. Ce lieu où il avoit
été si heureux, présentoit en vain des images
agréables à son souvenir, il ne sentoit
que le malheur d' être hai.
La façon dont Madame De Granson l' avoit
regardé, son air embarrassé, son silence,
tout montrait qu' elle connoissoit
son crime. Hélas ! Disoit-il, si elle pouvoit
aussi connoître mon repentir ! Mais
il ne m' est pas même permis de le lui montrer :
il ne m' est pas permis de mourir à
ses pieds. Que je connoissois mal l' amour,
quand je croyois qu' il ne subsistoit qu' à
l' aide des désirs ! Ce n' est pas la félicité

dont j' ai joui que je regrette ; elle ne seroit rien pour moi, si le coeur n' en assaisannoit le don. Un regard feroit mon bonheur. Il résolut ensuite de faire perdre à Madame De Granson, par son respect et sa soumission, le souvenir de ce qui s' étoit passé, et de se conduire de façon qu' elle pût se flatter que lui-même ne s' en souvenoit plus. L' amitié qui étoit entre lui et M De Granson, ne mettoit point d' obstacle à son dessein. Il ne s' agissoit pas d' être aimé ; il vouloit seulement n' être pas haï.

Madame De Beaumont apprit, à son retour de la promenade, l' arrivée de son frère ; elle alla le chercher avec empressement. Ils se demandèrent compte l' un à l' autre de ce qu' ils avoient fait depuis qu' ils ne s' étoient vus ; et ce fut pour la première fois que le comte de Canaple se déguisa à une soeur qu' il aimoit tendrement. Il auroit cependant cédé au désir de parler de Madame De Granson, s' il n' avoit senti qu' il ne lui seroit pas possible de prononcer ce nom, comme il le prononçoit autrefois. Madame De Beaumont prévint la question qu' il n' osoit lui faire. Vous

p136

avez réussi, lui dit-elle ; Granson est plus amoureux de sa femme qu' il ne l' a jamais été. Elle est donc bien contente, dit M De Canaple, avec un trouble qu' il eut de la peine à cacher ! Je n' y comprends rien, répliqua Madame De Beaumont ; elle aime son mari, elle en est aimée ; cependant elle a un chagrin secret qui la dévore, et qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent M De Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyoit que trop qu' il étoit l' auteur de ces larmes ; et la jalousie qui commençoit à naître dans son coeur contre un mari aimé, achevoit de le désespérer. Il auroit bien voulu rester seul ; mais il falloit rejoindre la compagnie : malgré tous ses efforts, il parut d' une tristesse qui fut remarquée par Madame De Granson : celle où elle étoit plongée elle-même, en devint un peu

moindre.

On soupa ; on passa la soirée à différens jeux ; le hasard plaça toujours M De Canaple auprès de Madame De Granson.

Il ne pouvoit s' empêcher d' attacher les yeux sur elle ; mais il les baissoit d' un air timide dès qu' elle s' en apercevoit, et

p137

il sembloit lui demander pardon de son audace.

Il se rappela qu' elle lui avoit écrit autrefois quelques lettres qu' il avoit gardées.

L' impatience de les relire ne lui permit pas d' attendre son retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la cassette qui les renfermoit. Ces lettres lui paroissoient alors bien différentes de ce qu' elles lui avoient paru autrefois. Quoiqu' elles ne continssent que des bagatelles, il ne pouvoit se lasser de les relire ; les témoignages d' amitié qui s' y trouvoient, lui donnèrent d' abord un plaisir sensible ; mais ce plaisir fut de peu de durée ; il n' en sentoit que mieux la différence du traitement qu' il éprouvoit alors.

Madame De Granson étoit pourtant moins animée contre lui ; la conduite respectueuse qu' il gardoit avec elle, faisoit peu à peu son effet ; mais elle ne diminuoit ni sa honte ni son embarras ; peut-être même en étoient-ils augmentés.

M De Granson y mettoit le comble par les empressemens peu ménagés qu' il avoit pour elle. Il en coûtoit à sa modestie d' y répondre ; et n' y répondre point, auroit été une espèce de faveur pour le

p138

comte de Canaple qui en étoit souvent le témoin.

Que ne souffroit-il pas dans ces occasions !

Il sortoit quelquefois si désespéré de la chambre de Madame De Granson qu' il formoit le dessein de n' y rentrer jamais.

Je me suis plongé moi-même dans l' abîme où je suis, disoit-il : sans moi,

sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, auroit donné tant de dégoûts à sa femme, qu' elle auroit cessé de l' aimer, et je serois du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenoit-il, ai-je oublié que cet homme, qui excite ma jalousie, est mon ami ? Voudrois-je lui enlever les douceurs de son mariage ? Est-il possible que la passion m' égare jusqu' à ce point ? Je ne connois plus d' autres sentimens, d' autres devoirs que ceux de l' amour. Tout ce que j' avois de vertu m' est enlevé par cette funeste passion, et, loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir Madame De Granson, que je devois fuir. Il faut m' éloigner, et regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvois être avec moi-même, où je pouvois, avec satisfaction, connoître le fond de mon ame.

p139

M De Canaple n' étoit pas le seul qui prenoit cette résolution ; c' étoit pour l' éviter que Madame De Granson étoit venue à la campagne. Le même motif la pressoit de retourner à Dijon.

Madame De Beaumont et le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où Madame De Granson avoit fixé son départ. Le seul comte de Canaple demeura. Il crut que, dans le dessein où il étoit de fuir Madame De Granson pour jamais, il pouvoit se permettre la satisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitoit, avec un soin extrême, de se trouver avec lui ; et, quoiqu' il le désirât, il se craignoit trop lui-même pour en chercher l' occasion.

Le hasard fit ce qu' il n' eût osé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla se promener dans un bois qui étoit près du château. Sa promenade avoit duré déjà assez long-temps, quand il aperçut Madame De Granson assise sur le gazon à quelques pas de lui. Sans savoir même ce qu' il faisoit, il s' avança vers elle. La vue du comte de Canaple, si proche d' elle, la fit tressaillir ; et, se levant d' un air effrayé, elle s' éloigna avec beaucoup de

diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l' étonnement et la confusion l' avoient rendu immobile, et M De Granson, qui le cherchoit pour lui faire part des lettres qu' il venoit de recevoir, le trouva encore dans la même place, si enfoncé dans ses pensées qu' il lui demanda plus d' une fois inutilement ce qu' il faisoit là.

Il répondit enfin le mieux qu' il put à cette question. M De Granson occupé de ce qu' on lui mandoit, ne fit nulle attention à sa réponse. La trêve, lui dit-il, vient d' être rompue entre la France et l' Angleterre. M De Vienne, mon beau-père, est nommé gouverneur de Calais ; on croit qu' édouard en veut à la Picardie, et que tout l' effort de la guerre sera de ce côté là. Il ne me conviendrait pas de rester chez moi, tandis que toute la France sera en armes : je veux offrir mes services au roi ; mais, comme mon beau-père qui a ordre de partir pour son gouvernement ne peut me présenter, j' attends ce service de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, se présente tout seul ; je ferai cependant ce qui conviendra ; mais, si vous voulez que nous allions ensemble

à la cour, nous n' avons pas un moment à perdre. La compagnie de gens d' armes que j' ai l' honneur de commander est actuellement en Picardie. Jugez quelle seroit ma douleur si, pendant mon absence, il y avoit quelque action.

Je ne vous demande, lui dit M De Granson, que deux jours. J' irai, répliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon où j' ai quelque affaire à régler.

Le comte de Canaple qui craignoit, après ce qui venoit de se passer, la vue de Madame De Granson, trouvoit une espèce de consolation dans la nécessité où il étoit de partir. Mais il pensa bien différemment, lorsqu' en arrivant au château, il apprit que, sous le prétexte d' une indisposition, elle s' étoit

mise au lit, et
qu' elle avoit ordonné que personne n' entrât
dans sa chambre. Cet ordre dont il
ne vit que trop qu' il étoit l' objet, le pénétra
de douleur. Si j' avois pu la voir,
disoit-il, ma tristesse lui auroit dit ce que
je ne puis lui dire. Peut-être m' accuse-t-elle
de hardiesse ; elle auroit du moins pu
lire dans mes yeux, et dans toute ma contenance,
combien j' en suis éloigné. L' absence ne me
paroissoit supportable qu' autant

p142

qu' elle étoit une marque de mon respect ;
ce n' est qu' à ce prix que je puis
m' y résoudre. Il faut du moins que
Madame De Granson sache que je la fais pour
m' imposer les lois qu' elle m' imposeroit
si elle daignoit m' en donner.
Il ne pouvoit se résoudre à s' éloigner :
il espéroit que M De Granson entreroit
dans la chambre de sa femme et qu' il pourroit
le suivre ; mais Madame De Granson
qui craignoit ce que le comte de Canaple
espéroit, fit prier son mari de la laisser reposer.
Il fallut enfin, après avoir fait tout ce
qui lui fut possible, partir sans la voir. La
compagnie de gens d' armes de M De Châlons
étoit aussi en Picardie. Le comte de Canaple
résolut de passer chez son ami
pour l' instruire de ce qu' il venoit d' apprendre.
M De Châlons n' étoit pas chez
lui : il arriva tard, et retint le comte de
Canaple si long-temps qu' il ne put partir
que le lendemain.
Il avoit marché une partie de la journée
quand, en montant une colline, un de
ses gens lui fit apercevoir un chariot des
livrées de M De Granson que les chevaux
entraînoient, avec beaucoup de violence,

p143

dans la pente de la colline. Il reconnut
bientôt une voix dont il entendit les cris :
c' étoit celle de Madame De Granson. Il
vola à la tête des chevaux ; après les avoir
arrêtés, il s' approcha du chariot.

Madame De Granson y étoit évanouie ; il la prit entre ses bras et la porta sur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l' équipage, occupés à raccommo-der le chariot ou à aller chercher du secours dans une maison voisine, le laissèrent auprès d' elle. Il étoit seul : elle étoit entre ses bras. Quel moment, s' il avoit pu en goûter la douceur ! Mais il ne devoit qu' à la fortune seule l' avantage dont il jouissoit. Madame De Granson n' y auroit pas donné son aveu. Elle reprit connoissance dans le temps que ceux qui étoient allé chercher du secours revenoient ; et, sans avoir tourné les yeux sur le comte de Canaple, elle demanda de l' eau ; il s' empressa pour lui en présenter ; elle le reconnut alors, et son premier mouvement fut de le refuser. La tristesse qu' elle vit dans ses yeux ne lui en laissa pas la force ; elle prit ce qu' il lui présentoit. Cette faveur qui n' en étoit une que par le premier refus, répandit, dans l' ame du comte de Canaple,

p144

une joie qu' il n' avoit jamais éprouvée. Madame De Granson se reprochoit ce qu' elle venoit de faire. Embarrassée de ce qu' elle devoit dire, elle gardoit le silence, quand M De Granson vint encore augmenter son embarras. Elle lui laissa le soin de remercier M De Canaple du secours qu' elle en venoit de recevoir ; et, sans lever les yeux, sans prononcer une parole, elle remonta dans son chariot. M De Canaple qui n' étoit plus soutenu par le plaisir de voir Madame De Granson, s' aperçut qu' il avoit été blessé en arrêtant les chevaux. Comme il avoit peine à monter à cheval, M De Granson lui proposa d' aller se mettre dans le chariot de sa femme. Mais quelque plaisir qu' il eût trouvé à être plusieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire et de l' embarrasser, lui donna le courage de refuser une chose qu' il auroit voulu accepter aux dépens de sa vie. Madame De Granson fut pendant toute la route dans une confusion de pensées et de sentimens qu' elle n' osoit examiner. Elle auroit voulu, s' il lui eût été possible, ne se

souvenir ni des offenses, ni des services
du comte de Canaple. L' accident qui lui

p145

étoit arrivé, en lui fournissant le prétexte
de garder le lit, la dispensa de le voir.
Les témoignages que M De Canaple
rendit de M De Granson en le présentant
au roi, lui attirèrent, de la part de ce
prince, des distinctions flatteuses. Dès que
M De Canaple ne se crut plus nécessaire
au service de son ami, il alla en Picardie
rejoindre sa troupe. M De Châlons,
animé d' un désir qui n' étoit pas moins fort
que celui de la gloire, l' avoit devancé. Ils
s' étoient donné rendez-vous à Boulogne.
M De Canaple fut étonné de ne l' y pas
trouver, et d' apprendre qu' il ne s' y étoit
arrêté qu' un moment et qu' on ignoroit où
il étoit. Inquiet pour son ami d' une absence
qui, même dans la circonstance
présente, pouvoit faire tort à sa fortune,
il alloit envoyer à Calais où on lui avoit
dit qu' il pourroit en apprendre des nouvelles,
lorsqu' un homme attaché à M De Châlons
vint le prier de l' aller joindre dans
un lieu qu' il lui indiqua.
Le comte de Canaple fut surpris de
trouver M De Châlons dans son lit, et
d' apprendre qu' il étoit blessé. Il alloit lui
en demander la cause ; M De Châlons
prévint ses questions. J' ai besoin de votre

p146

secours, lui dit-il, dans l' occasion la
plus pressante de ma vie. Ne croyez cependant
pas, mon cher Canaple, que ce
soit à ce besoin que vous deviez ma confiance.
Je vous aurois dit en Bourgogne
ce que je vais vous dire, si votre sévérité
sur tout ce qui est galanterie et amour ne
m' avoit retenu. Vous avez eu tort, dit
M De Canaple, de craindre ce que vous
appelez ma sévérité : je ne condamne l' amour
que parce que les hommes y mettent si peu
d' importance qu' il finit toujours par de mauvais
procédés avec les femmes.

Vous allez juger, reprit M De Châlons,
si je mérite des reproches de cette espèce.
Mon père m' envoya, il y a environ
deux ans, en Picardie, recueillir la succession
de ma mère. Je fus dans une terre
considérable, située à quelque distance
de Calais, qui lui appartenait. Les affaires
ne remplissoient pas tout mon temps. Je
cherchai des amusemens conformes à mon
âge et à mon humeur. Un gentilhomme
de mes voisins me mena chez m le comte de Mailly,
qui passait l' automne dans une
terre peu éloignée de la mienne. Il fit de
son mieux pour me bien recevoir ; mais

p147

la beauté de Mademoiselle De Mailly, sa
fille, qui étoit avec lui, auroit pu lui en
épargner le soin. Je n' ai point vu de traits
plus réguliers ; et, ce qui se trouve rarement
ensemble, plus de grace et d' agrément.
Son esprit répond à sa figure, et je
crus la beauté de son ame supérieure à
l' un et à l' autre. Je l' aimai aussitôt que je
la vis ; je ne fus pas long-temps sans le lui
dire. Mais quoiqu' elle m' ait flatté souvent
depuis que son coeur s' étoit déclaré
d' abord pour moi, je n' eus le plaisir de le
lui entendre dire que lorsque mon amour
fut approuvé par M De Mailly.
Le consentement de mon père manquoit seul à mon
bonheur ; je me disposai
à aller le lui demander ; et, bien sûr de
l' obtenir, je partis sans affecter une tristesse
que je ne sentois pas. C' étoit presque
ne point quitter Mademoiselle De Mailly,
que d' aller travailler à ne m' en plus séparer.
Je lui disois naturellement tout ce que je pensois.
Je n' en suis point étonnée,
me répondit-elle : les occupations que vous
allez avoir, dont je suis l' objet, vous tiendront
lieu de moi ; ma situation est bien
différente ; je vais être sans vous, et je ne
ferai rien pour vous.

p148

Mon père reçut la proposition du mariage,

comme je l' avois espéré : il se dispoit même à partir avec moi ; mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu' il reçut du roi : ce prince lui mandoit qu' il alloit remettre les flamands dans leur devoir ; qu' il avoit besoin d' être secondé par ses bons serviteurs ; qu' il lui ordonnoit de le venir joindre avec moi ; que, le destinant à des emplois plus importans, il me donneroit à commander la compagnie de gens d' armes que mon père commandoit alors.

Les mouvemens de l' armée qui s' assembloit de tous côtés, ne nous permettoient pas de différer notre départ ; et, malgré la douleur que j' en ressentois, je ne pouvois me dissimuler ce qu' exigeoient de moi l' honneur et le devoir. J' écrivis à m le comte de Mailly la nécessité où j' étois de différer mon mariage jusqu' à mon retour de Flandres, et la peine que me causoit ce retardement. Que ne dis-je point à sa fille ! Cette absence, bien différente de la première, ne m' offroit aucun dédommagement, et me laissoit en proie à toute ma douleur : il n' y en a jamais eu de plus sensible ; et si la crainte de me rendre

p149

indigne de ce que j' aimois ne m' avoit soutenu, je n' aurois pas eu la force de m' éloigner. Les réponses que je reçus de Calais, augmentèrent encore mon amour. La bataille de Cassel, où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je sentis vivement cette perte, et j' allai chercher, auprès de Mademoiselle De Mailly, la seule consolation que je pouvois avoir. Il y avoit quelque temps que je n' avois eu de ses nouvelles ; j' en attribuois la cause à la difficulté de me faire tenir ses lettres, et je n' avois sur cela que cette espèce d' inquiétude si naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j' appris qu' elle étoit avec M De Mailly. Je la trouvai seule chez elle, et, au lieu de la joie que j' attendois, elle me reçut avec des larmes. Je ne puis vous dire à quel point j' en fus troublé. Vous pleurez, m' écriai-je ! Grand dieu ! Que m' annoncent ces larmes ? Elles vous annoncent, me répondit-elle

en pleurant toujours, que notre fortune est changée, et que mon coeur ne l' est point. Ah ! Repris-je avec transport, M De Mailly veut manquer aux engagements qu' il a pris avec moi ? Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu' il n' est coupable :

p150

écoutez, et promettez que vous ne le haïrez pas. Quelque temps après votre départ, il vit dans une maison Madame Du Boulai. Quoiqu' elle ne soit plus dans la première jeunesse, elle en a conservé la fraîcheur et les agrémens. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d' un âge très-différent du sien, et d' une humeur difficile, lui a attiré l' estime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l' esprit le plus séduisant. Maîtresse de ses goûts et de ses sentimens, elle n' a que ceux qui lui sont utiles. Mon père, dont l' ame est susceptible de passion, prit de l' amour pour elle, et lui proposa de l' épouser. J' ai un fils qui m' aime, lui répondit-elle, et qui, par sa naissance et par ses qualités personnelles, est digne de Mademoiselle De Mailly : si vous m' aimez autant que vous le dites, il faut, pour m' autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu' une même famille. Mon père étoit amoureux, continua Mademoiselle De Mailly : sans se souvenir des engagements qu' il avoit pris avec vous, il vint me proposer d' épouser M Du Boulai.

p151

La douleur que me donna cette proposition, rappela toute sa tendresse pour moi ; il ne me déguisa point la violence de sa passion ; il finit par me dire qu' il ne me contraindrait jamais, et qu' il vouloit, si je consentois à son bonheur, tenir ce sacrifice de mon amitié, et nullement de mon obéissance : voilà où j' en suis. Il ne me parle de rien ; mais sa douleur, dont je ne m' aperçois que trop, m' en dit plus qu' il ne m' en diroit lui-même. Il faut que

l' un de nous deux sacrifie son bonheur au bonheur de l' autre. Est-ce mon père qui doit faire ce sacrifice ? Et dois-je l' exiger ? Je ne répondis à Mademoiselle De Mailly que par les marques de mon désespoir. Je crus n' en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire sentir toute votre injustice, et vous donner une nouvelle preuve de l' estime que j' ai pour vous. Vous connoissez ma situation ; vous m' aimez ; vous savez que je vous aime : décidez de votre sort et du mien ; mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer. Elle me quitta à ces paroles, et me laissa dans l' état que vous pouvez juger. Plus j' aimois, plus je craignis de l' engager dans des démarches qui pouvoient

p152

intéresser sa gloire et son repos. Je connoissois combien son père lui étoit cher ; je savois que le malheur de ce père deviendrait le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu' elle m' avoient données, je la revis sans avoir le courage de me rendre ni heureux ni misérable ; et nous nous quittâmes sans avoir pris aucune résolution. à quelques jours de là, elle me rendit compte d' une conversation qu' elle avoit eue avec son père. Il renonçoit à l' autorité que la nature lui avoit donnée, et la rendoit par-là plus forte ; il n' employoit auprès de sa fille que les prières : vous êtes plus sage que moi, lui disoit-il, essayez de triompher de vos sentimens ; obtenez de vous d' être un temps sans voir M De Châlons : si après cela vous pensez de même, je vous promets, et je me promets à moi-même, que, quoi qu' il m' en puisse coûter, je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit Mademoiselle De Mailly, refuser à mon père ce qu' il veut bien me demander, et ce qu' il pourroit m' ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir ; je sens qu' ils seront

p153

inutiles : vous êtes bien puissant dans mon coeur, puisque vous l' emportez sur mon père. Ah ! M' écriai-je ! Vous ne m' aimez plus, puisque vous formez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle De Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyois bien qu' elle étoit pénétrée. Nous restâmes encore long-temps ensemble ; nous ne pouvions nous quitter. Elle m' ordonna enfin de partir, et de lui laisser le soin de notre fortune : j' espère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de satisfaire tous les sentimens de mon coeur.

Il fallut obéir : je vins en Bourgogne, où j' appris, au bout de quelques mois, que Madame Du Boulai avoit épousé M De Mailly. Je ne pouvois revenir de ma surprise, de ce que Mademoiselle De Mailly ne m' avoit point instruit de ce mariage : cette conduite, toute impénétrable qu' elle étoit pour moi, me donnoit de l' inquiétude et de la douleur, et ne me donnoit aucun soupçon.

Je lui avois promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle ; mais, comme je ne recevois nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito* .

p154

Quelqu' empressement que j' eusse d' exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi me donna d' aller à Gand, conférer avec le comte de Flandres. Dès que les affaires sur lesquelles j' avois à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, et j' envoyai aux nouvelles un homme adroit et intelligent, dont je connoissois la fidélité.

Après quelques jours, il me rapporta que M Du Boulai étoit très-amoureux de Mademoiselle De Mailly ; qu' il en étoit jaloux ; que les assiduités de Mylord D' Arondel, qui avoit paru très-attaché à Mademoiselle De Mailly pendant le séjour qu' il avoit fait à Calais, lui avoient donné, et beaucoup d' inquiétude, et beaucoup de jalousie ; que M De Mailly étoit parti pour la campagne avec toute sa famille.

Je savois que Mylord D' Arondel est un des hommes du monde les plus aimables ; il étoit amoureux de ma maîtresse, et cette maîtresse paroissoit me négliger depuis long-temps. En falloit-il davantage pour faire naître ma jalousie ? Malgré ce qu' on venoit de me dire que Mademoiselle De Mailly n' étoit pas à Calais, mon inquiétude

p155

me conduisit dans la rue où elle logeoit. Il étoit nuit. Il régnoit un profond silence dans la maison ; j' aperçus cependant de la lumière dans l' appartement de Mademoiselle De Mailly ; je crus qu' elle n' étoit point partie, qu' elle étoit peut-être seule, et qu' à l' aide de quelque domestique, il n' étoit pas impossible que je ne pusse m' introduire chez elle. Le plaisir que j' aurois de la revoir après une si longue absence, m' occupoit si entièrement, qu' il faisoit disparaître la jalousie que je venois de concevoir, quand cette porte, sur laquelle j' avois constamment les yeux attachés s' ouvrit ; j' en vis sortir une femme, que, malgré l' obscurité, je reconnus pour être à Mademoiselle De Mailly.

Je m' avançai vers elle ; il me sembla qu' elle me reconnoissoit ; mais, loin de m' attendre, elle s' éloigna avec beaucoup de vitesse. L' envie de m' éclaircir d' un procédé qui m' étonnoit, et de savoir ce qui l' obligeoit de sortir à une heure si indue, m' engagea à la suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, elle entra dans une maison, en ressortit un instant après avec une autre femme, et revint chez M De Mailly. Je la suivois toujours, et de si

p156

près, que celui qui leur ouvrit la porte, crut apparemment que j' étois avec elles, et me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l' appartement de Mademoiselle De Mailly ; elles étoient si occupées, et alloient si vite qu' elles ne prirent pas garde à moi ; j' aurois

pu même entrer dans la chambre ;
mais, quoiqu' elle fût fermée, il m' étoit
aisé de comprendre qu' il s' y passoit quelque
chose d' extraordinaire. Je rêvois à ce
que ce pouvoit être, quand des cris que
j' entendois de temps en temps, qui furent
suivis peu de momens après de ceux d' un
enfant, m' éclaircirent cet étrange mystère.
Je ne puis vous dire ce qui me passoit
alors dans l' esprit ; un état si violent ne
permet que des sentimens confus. Le battement
de mon coeur, l' excès de mon
trouble et de mon saisissement étoient ce
que je sentoie le mieux.

La femme que j' avois vue entrer avec
celle de Mademoiselle De Mailly, sortit.
Je la suivis sans avoir de pensée ni de dessein
déterminé ; elle portoit avec elle l' enfant
qui venoit de naître. Ceux qui font
la ronde dans les places de guerre passoié
alors : je ne sais si elle eut peur d' en être

p157

reconnue, ou si elle exécutoit ses ordres ;
mais elle ne les eut pas plutôt aperçus,
qu' elle mit l' enfant à une porte, et gagna
une rue détournée.
Ce n' étoit pas de moi que cette petite
créature devoit attendre du secours ; je
lui en donnai cependant, par un sentiment
de pitié où il entroit une espèce d' attendrissement
pour la mère. Il me parut aussi
que c' étoit me venger d' elle que d' avoir
son enfant en ma puissance. Je le remis
à la femme chez qui je logeois, sans avoir
eu la force de le regarder, et je fus me
renfermer dans ma chambre, abîmé dans
mes pensées : plus je rêvois à cette aventure,
moins je la comprenois. Mon coeur
étoit si accoutumé à aimer et à estimer
Mademoiselle De Mailly, il m' en coûtait
tant de la trouver coupable, que j' en démentois
mes oreilles et mes yeux. Elle
n' avoit pu me trahir, elle n' avoit pu se
manquer à elle-même. Je conclus qu' il
y avoit quelque chose à tout cela que je
n' entendois point.
Je formois la résolution de m' en éclaircir,
lorsque la femme à qui je venois de
remettre cette petite créature, persuadée
que j' en étois le père, vint me l' apporter

pour me faire, disoit-elle, admirer son
extrême beauté. Quoique j' en détournasse
la vue avec horreur, je ne sais comment
j' aperçus qu' il étoit couvert d' une hongreline
faite d' une étoffe étrangère que j' avois
donnée à Mademoiselle De Mailly. Quelle
vue, mon cher Canaple ! Et que ne produisit-elle
point en moi ! Il sembloit que
je ne me connoissois trahi que depuis ce
moment ; tout ce que je venois de penser
s' évanouit. Je rejetai avec indignation des
doutes qui avoient suspendu en quelque
sorte ma douleur ; elle devint alors extrême,
et mon ressentiment lui fut proportionné ;
peut-être lui aurois-je tout permis,
si un événement singulier qui me
força de sortir de Calais dès le lendemain,
n' avoit donné à ma raison le temps de reprendre
quelqu' empire.
Je ne puis vous dépeindre l' état où j' étois ;
je m' attendrissois sur moi-même,
mon coeur sentoît qu' il avoit besoin d' aimer.
Je me trouvois plus malheureux de
renoncer à un état si doux, que je ne l' étois
d' avoir été trahi. Enfin bien moins
irrité qu' affligé, toutes mes pensées alloient
à justifier Mademoiselle De Mailly. Je ne
pouvois avoir de paix avec moi-même,

p159

que lorsque j' étois parvenu à former des
doutes. Je lui écrivois, et je lui faisois des
reproches ; ils étoient accompagnés d' un
respect que je sentoîs toujours pour elle,
et dont un honnête homme ne doit jamais
se dispenser pour une femme qu' il a aimée.
Ma lettre fut rendue fidèlement ;
mais, au lieu de la réponse que j' attendois,
on me la renvoya sans avoir daigné l' ouvrir.
Le dépit que m' inspira cette marque
de mépris, me fit prendre la résolution
de triompher de mon amour, que je n' avois point
prise jusque-là, ou que du moins
j' avois prise foiblement. Pour mieux y
réussir, je me remis dans le monde que
j' avois presque quitté ; je vis des femmes ;
je voulois qu' elles me parussent belles ; je
leur cherchois des graces ; et, malgré moi,
mon esprit et mon coeur faisoient des comparaisons
qui me rejetoient dans mes premières chaînes.

Nous sommes partis, vous et moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j' ai été à portée de Mademoiselle De Mailly, le désir de la voir et de m' éclaircir s' est réveillé dans mon coeur. J' ai dans la tête qu' elle est mariée, et que quelque raison que je ne sais pas l' oblige à cacher son

p160

mariage. L' enfant que j' ai en ma puissance, et que j' ai vu exposer, ne s' accorde pas trop bien avec cette idée ; mais mon coeur a besoin d' estimer ce qu' il ne peut s' empêcher d' aimer. J' ai été trois nuits de suite à Calais ; j' ai passé les deux premières à me promener autour de la maison de M De Mailly ; je fus attaqué la troisième par trois hommes qui vinrent sur moi l' épée à la main ; je tirai promptement la mienne, et, pour n' être pas pris derrière, je m' adossai contre une muraille. L' un de mes trois adversaires fut bientôt hors de combat : je n' avois fait jusque-là que me défendre ; je songeai alors à attaquer, et je fus si heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba baigné dans son sang. J' en perdois beaucoup moi-même ; et, me sentant affaiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j' avois avec moi m' attendoit. Il étancha mon sang le mieux qu' il lui fut possible. Mes blessures ne se sont point trouvées dangereuses ; et, si mon esprit me laissoit quelque repos, j' en serois bientôt quitte ; mais, bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier et que voici, me jette dans un nouveau

p161

trouble et dans une nouvelle affliction. Cette lettre, que M De Canaple prit des mains de son ami, étoit telle : " ne perdez point de temps pour vous éloigner d' un lieu où l' on conspire votre perte. Je devrois peut-être me ranger du côté de vos ennemis ; mais, malgré votre trahison, je me souviens encore que je vous ai aimé, et je sens que mon indifférence

pour vous sera plus assurée, lorsque
je n' aurai rien à craindre pour votre
vie. "

moi ! Des trahisons ! S' écria M De Châlons,
lorsque M De Canaple eut achevé
de lire ; et c' est Mademoiselle De Mailly
qui m' en accuse ! Elle veut que je sois coupable !
Elle veut que je ne l' aie pas bien
aimée ! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la
sorte de douleur que j' éprouve ? Non, vous
ne la comprenez pas ; il faut aimer pour
savoir que la plus grande peine de l' amour est celle
de ne pouvoir persuader que l' on aime. Hélas ! On ne
m' a peut-être manqué que par vengeance ! Grand dieu !
Que je serois heureux ! Tout seroit pardonné ! Tout
seroit oublié, si je pouvois penser que j' ai
toujours été aimé ! Je ne puis

p162

vivre dans la situation où je suis. Il faut,
mon cher Canaple, que vous alliez à Calais,
que vous parliez à Mademoiselle De Mailly :
votre nom vous donnera facilement l' entrée de la
maison de son père ;
mais ne lui dites rien qui puisse l' offenser :
je mourrois de douleur si je l' exposois
à rougir devant vous ; je veux seulement
qu' elle sache à quel point je l' aime encore.
Le comte de Canaple, que sa propre
expérience rendoit encore plus sensible à
la douleur de son ami, partit pour Calais,
après avoir pris quelqu' instruction
plus particulière.

PARTIE 2

p163

Monsieur De Canaple, en arrivant à
Calais, apprit que M Du Boulai étoit celui
contre qui M De Châlons s' étoit battu ;
qu' il étoit mort de ses blessures ; que
Madame De Mailly ne respiroit que la vengeance.
Ce temps étoit peu propre pour
aller chez M De Mailly ; mais un homme
du mérite et du rang du comte de Canaple

étoit au-dessus des règles ordinaires.
Madame De Mailly, occupée de sa douleur,
laissa à Mademoiselle De Mailly le soin
de faire les honneurs de sa maison ; quoiqu' elle
s' en acquittât avec beaucoup de
politesse, elle ne pouvoit cependant cacher son
extrême mélancolie.
Si la mort de M Du Boulai, lui dit le

p164

comte de Canaple après quelques autres
discours, cause la tristesse où je vous vois,
je connois un malheureux mille fois plus
malheureux encore qu' il ne croit l' être.
Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il,
s' apercevant de la surprise et du trouble de
Mademoiselle De Mailly, d' être
si bien instruit ; et pardonnez à mon ami
de m' avoir confié ses peines et de m' avoir
chargé d' un éclaircissement, que, dans
l' état où il est, il ne peut vous demander
lui-même.
Quoi ! Répondit-elle d' une voix basse et
tremblante, il est donc blessé ? Oui, mademoiselle,
répondit M De Canaple, et,
malgré tout ce qu' il souffre, il seroit heureux
s' il voyoit ce que je vois. Ah ! Dit-elle
avec une inquiétude qu' elle ne put
dissimuler, il est blessé dangereusement ?
Sa vie, répondit le comte de Canaple,
dépend de ce que vous m' ordonnerez de
lui dire. Mademoiselle De Mailly fut quelque
temps dans une rêverie profonde ; et,
sans lever les yeux qu' elle avoit toujours
tenus baissés : il vous a dit mes foiblesses,
lui dit-elle ? Mais vous a-t-il confié que
dans le temps que je résistois à la volonté
d' un père pour me conserver à lui, il

p165

violoit, pour me trahir, toutes les lois ?
Vous a-t-il dit qu' il a enlevé
Mademoiselle De Liancourt, qu' il s' est battu avec
son frère ? Que veut-il encore ? Pourquoi
affecter de passer des nuits sous mes fenêtres ?
Pourquoi chercher à troubler un repos que j' ai
tant de peine à retrouver ?

Pourquoi attaquer M Du Boulai ?
Pourquoi le tuer ? Pourquoi se faire des
ennemis irréconciliables de tout ce qui me
doit être le plus cher ? Et pourquoi enfin,
suis-je assez misérable pour craindre, à
l' égal de la mort, qu' il ne soit puni de ses
crimes ? Oui, continua-t-elle, je frémis
des liaisons que Madame De Mailly prend
avec M De Liancourt, pour perdre ce
malheureux. Qu' il s' éloigne ! Qu' il se mette
à couvert de la haine de ses ennemis ! Qu' il
vive, et que je ne le voye jamais !
Cette dernière condition, répliqua le
comte de Canaple, le met hors d' état de
vous obéir. Donnez-moi le temps, mademoiselle,
de lui parler ; je suis sûr qu' il ne
sauroit être coupable. Hélas ! Que pourra-t-il
vous dire, répartit-elle ? N' importe,
parlez-lui ; aussi bien je vous ai trop montré
ma foiblesse, pour vous dissimuler l' inquiétude
et la crainte que son état me
donne.

p166

M De Châlons attendoit son ami avec
une extrême impatience. Qu' allez-vous
m' apprendre, lui dit-il d' une voix entrecoupée,
aussitôt qu' il le vit approcher de
son lit ? Que, si les soupçons que vous
avez de la fidélité de Mademoiselle De Mailly,
répliqua M De Canaple, n' ont pu
éteindre votre amour, elle vous aime encore,
quoique vous soyez aussi coupable
à ses yeux, qu' elle l' est aux vôtres.
Qu' est-ce que votre combat contre M De Liancourt,
et l' enlèvement de sa soeur, dont vous êtes
accusé, et dont je n' ai pu
vous justifier ? Ce que j' ai fait pour
Mademoiselle De Liancourt, reprit
M De Châlons, n' intéresse ni mon amour, ni ma
fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette
aventure ; mais, mon cher Canaple, dites-moi
plus en détail tout ce qu' on vous a dit ;
les moindres circonstances, le son de la
voix, les gestes, tout est important.
Quoique M De Canaple lui rendît le
compte le plus exact de la conversation
qu' il venoit d' avoir, il ne se lassoit point
de lui faire de nouvelles questions ; il lui
faisoit répéter mille fois ce qu' il venoit de
lui entendre dire. Après toutes ces répétitions,

il croyait encore n' avoir pas bien
entendu. Vous avouerez-je ma peine, lui

p167

disoit-il ? Je ne puis me pardonner les soupçons que je vous ai laissé voir ; ils auront fait impression sur vous ; vous en estimerez moins Mademoiselle De Mailly ; croyez, je vous en prie, qu' elle n' est point coupable : pour moi, je n' ai presque plus besoin de le penser ; je ne sais même si je ne sentirois point un certain plaisir d' avoir à lui pardonner.

Ce sentiment qu' il eût été si nécessaire au comte de Canaple de trouver dans Madame De Granson, le fit soupirer. Vous avez raison, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua M De Châlons ; mais si j' aime assez pour tout pardonner, j' ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir besoin d' indulgence. Vous vous souvenez qu' en vous contant les aventures de cette malheureuse nuit, je vous dis qu' un événement singulier m' avoit obligé de sortir de Calais ; le voici : M De Clisson logeoit dans la maison où j' étois ; comme il n' étoit jamais venu à la cour de France, et qu' il n' étoit pas à celle de Flandres lorsque j' y étois allé, je n' avois pas craint d' en être connu. Nous nous étions parlé plusieurs fois, et nous avions conçu de l' estime l' un pour l' autre.

p168

Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, et en m' abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profession des armes, vous prier de me servir de second dans un combat que je dois faire ce matin. L' honneur ne me permettoit pas de refuser, et la disposition où j' étois m' y faisoit trouver du plaisir. Je haïssois tous les hommes ; il ne m' importoit sur qui j' exercerois ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l' assignation ; nous avons été devancés par nos adversaires. Le combat commença, et, quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit presque aussitôt : nos deux ennemis furent blessés et désarmés : je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l' épée contre un homme avec qui il y avoit si peu de gloire à acquérir ; mais, si je n' ai pu fournir un assez noble exercice à

vosre courage, je puis, si vous voulez me
suivre, donner à votre générosité un emploi
digne d' elle. J' assurai Clisson qu' il
pouvoit compter sur moi.
Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes
du lieu du combat ; nous traversâmes la ville,
et nous allâmes descendre

p169

dans une maison qui étoit à l' autre bout
du faubourg. Deux femmes masquées nous
y attendoient. Clisson en prit une, qu' il
mit devant lui sur son cheval, et me pria
de me charger de l' autre. Dans la disposition
où j' étois, j' avoue que, si j' eusse
cru qu' il eût été question d' enlever une
femme, je ne me serois pas prêté avec tant
de facilité à ce qu' on exigeoit de moi ; mais
il n' y avoit plus moyen de reculer. Nous
marchâmes avec le plus de vitesse qu' il
nous fut possible : la lassitude de nos chevaux
nous obligea de nous arrêter, sur la
fin du jour, dans un village où, par bonheur,
nous en trouvâmes d' autres qui nous
menèrent à Ypres. Comme nous n' étions
plus sur les terres de France, nos dames
qui avoient grand besoin de repos, y passèrent
la nuit.

Ce ne fut que là que j' appris quelle étoit
cette aventure, où vous voyez que j' avois
cependant tant de part ; les miennes propres
m' occupoient trop pour laisser place
à la curiosité. Clisson m' apprit qu' à son
retour d' Angleterre, où il avoit passé avec
la comtesse de Montfort, lui et M De Mauny,
s' étoient arrêtés à Calais ; qu' ils
étoient devenus amoureux, lui, de Mademoiselle

p170

D' Auxi, et Mauny, de Mademoiselle
De Liancourt ; toutes deux sous
la puissance de leurs frères qui avoient
résolu de faire un double mariage, et, dans
cette intention, les avoient fait élever ensemble,
sous la conduite d' une vieille
grand' mère de Mademoiselle De Liancourt.
L' une et l' autre révoltées du joug qu' on

vouloit leur imposer, s' étoient affermies
dans la résolution de n' épouser que quelqu' un
qu' elles pussent aimer.

M De Clisson et M De Mauny leur inspirèrent
les sentimens qu' elles vouloient
avoir pour leurs maris. Il fut résolu entr' eux
qu' elles prendroient leur temps pour
sortir de la maison de Madame De Liancourt ;
que leurs amans, après avoir reçu
leur foi, les emmeneroient en Bretagne.

Mauny fut obligé de passer en Angleterre :
il avoit de fortes raisons pour ne pas déclarer
son mariage, et Clisson fut chargé
seul de l' exécution du projet. Les dames,
après s' être sauvées la nuit, étoient venues
se réfugier dans cette maison du faubourg,
où elles étoient cachées depuis deux
jours, lorsque Clisson et moi les allâmes chercher.
Les deux frères, avertis de leur fuite,

p171

ne doutèrent pas que Clisson n' en fût l' auteur ;
aucun soupçon ne tomba sur M De Mauny,
qui étoit absent depuis assez long-temps.

M D' Auxi et M De Liancourt appelèrent
M De Clisson en duel, persuadés que celui
qu' il choisiroit pour second
ne pourroit être que le ravisseur de
Mademoiselle De Liancourt. La crainte
qu' on ne découvrit le lieu où ces dames
étoient cachées obligea Clisson, après
le combat, de me prier de l' aider à les en
tirer. Je juge que M De Mauny a fait passer
sa femme en Angleterre où peut-être
n' a-t-il pas encore la liberté de déclarer
son mariage.

Voilà, continua M De Châlons, ce qui
me donne l' air si coupable : il y va de tout
mon bonheur que Mademoiselle De Mailly
en soit instruite ; tous les momens qui
s' écoulent jusque-là sont perdus pour mon
amour.

M De Canaple ne tarda pas à satisfaire
son ami : il vit Mademoiselle De Mailly ;
il lui apprit tout ce que M De Châlons
venoit de lui apprendre. Elle écoutoit avidement
tout ce qui pouvoit justifier M De Châlons :
hélas ! Disoit-elle, s' il est innocent,
je suis encore plus à plaindre ; mais

ne songeons présentement qu' à le sauver.
Je tremble qu' il ne soit découvert dans le lieu où il est ; il faut prendre des mesures auprès du roi : votre ami est malheureux ; vous l' aimez ; puis-je ajouter à ces motifs l' intérêt d' une fille que vous ne connoissez que par ses foiblesses ? Ne donnez point ce nom, mademoiselle, répondit le comte de Canaple, à des sentimens que leur constance rend respectables.

L' intérêt de M De Châlons demandoit que M De Vienne, gouverneur de Calais, fût instruit de ce qui s' étoit passé.

M De Canaple s' empressa de se charger d' un soin qui alloit lui donner des liaisons nécessaires avec le père de Madame De Granson.

Il n' en avoit rien appris depuis son départ de Bourgogne ; il espéroit en savoir des nouvelles ; il en entendroit parler ; il en parleroit lui-même : tous ces petits biens deviennent considérables, surtout pour ceux qui n' osent s' en promettre de plus grands.

M De Vienne vit avec plaisir le comte De Canaple ; il connoissoit aussi M De Châlons ; la probité de l' un et de l' autre ne lui étoit point suspecte ; il ajouta une foi entière à ce que M De Canaple lui dit

p173

de l' innocence de son ami. Il se chargea d' obtenir du roi les ordres nécessaires pour la sûreté de M De Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de son amour, ne négligeoit rien pour s' insinuer dans les bonnes grâces de M De Vienne ; il lui rendoit des soins ; il vouloit être aimé de ce que Madame De Granson aimoit ; et quoiqu' il n' en dût attendre aucune reconnaissance, qu' elle pût même l' ignorer toujours, cette occupation satisfaisoit la tendresse de son coeur. Il lui fallut plusieurs jours pour amener M De Vienne à lui parler de ce qu' il désiroit ; car, quoiqu' il se fût bien promis d' en parler lui-même, la timidité inséparable du véritable amour le retint long-temps.

M De Vienne, un des plus fameux capitaines de son siècle, ne s' entretenoit volontiers que de guerre : il fallut essayer

le récit de bien des combats avant d' avoir acquis le droit de faire des questions ; enfin M De Canaple, enhardi par la familiarité qu' il avoit acquise, osa demander des nouvelles de Madame De Granson. Elle est, répondit M De Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C' est sans doute à Vermanton, dit M De Canaple ?

p174

Non, répliqua M De Vienne, elle s' en est dégoûtée et ne veut plus y aller ; elle veut même s' en défaire. M De Canaple, éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût et en fut vivement touché ; mais comme ce lieu l' intéressoit infiniment, même en l' affligeant, il voulut en être le maître. Un de ses gens fut envoyé en Bourgogne avec ordre d' acheter Vermanton à quelque prix qu' il fût. L' acquisition des meubles étoit surtout recommandée ; toutes les choses qui avoient appartenu à Madame De Granson et dont elle avoit fait usage étoient d' un prix infini pour le comte de Canaple : ce lit où il avoit été si heureux, n' avoit pas même de privilège. L' amour, quand il est extrême, n' admet point de préférence. Les coeurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame De Granson comprit ce qui obligeoit le comte de Canaple à offrir un prix excessif de Vermanton ; elle crut même que ce lieu ne lui étoit cher que par la même raison qu' elle avoit pour le trouver odieux, et mit obstacle à l' acquisition qu' il vouloit en faire. Le comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

p175

Ce que M De Vienne lui contoit de la retraite où sa fille vivoit depuis l' absence de M De Granson, le confirmoit dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leur peine. Il se persuada que Madame De Granson aimoit encore plus

son mari qu' elle ne l' avoit aimé. C' est moi, disoit-il, qui lui ai appris à aimer ; son coeur a été instruit par le mien de toutes les délicatesses de l' amour ; ma passion lui sert de modèle ; elle fait pour son mari ce qu' elle sent bien que je ferois pour elle, et j' ai le malheur singulier que ce que l' amour m' a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jetoient le comte de Canaple dans une tristesse qui n' échappa pas à Mademoiselle De Mailly : elle connut qu' il étoit amoureux ; et, sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d' amitié pour lui et à lui donner sa confiance. C' étoit aussi pour M De Canaple un soulagement de parler à quelque à quelqu' un dont l' ame étoit sensible, et qui éprouvoit aussi bien que lui les malheurs de l' amour.

Cependant M De Châlons guérissoit de

p176

ses blessures ; il avoit quitté le lit : il pressoit son ami, toutes les fois qu' il le voyoit, d' obtenir de Mademoiselle De Mailly qu' il pût lui parler. Ce n' est que par elle, lui disoit-il, que je veux démêler cette étrange aventure ; je connois sa franchise et sa vérité : puisqu' elle m' aime encore, il lui en coûtera moins de s' avouer coupable, qu' il ne lui en coûteroit de me tromper.

Que me demandez-vous, dit Mademoiselle De Mailly au comte de Canaple, quand

il lui fit la prière dont il étoit chargé ?

Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maison de mon père ? Cet obstacle, qui n' est déjà que trop fort, n' est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l' ai cru infidèle ; qu' il tâche de le devenir ; l' intérêt de son repos le demande ; et, de la façon dont j' ai le coeur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi de penser que du moins il ne sera pas malheureux.

De quel ordre, répliqua M De Canaple, me chargez-vous ? Songez que ce seroit donner la mort à mon ami.

Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, et peut-être plus à plaindre que lui, répliqua Mademoiselle De Mailly ;

dites, s' il le faut, que je ne mérite

p177

plus d' être aimée. Seroit-il possible que ce fût une consolation pour lui ? Non, je ne le puis penser ; je sais, du moins, que mon coeur n' a jamais été plus cruellement déchiré, que lorsque je l' ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m' expliquerez-vous point les motifs d' une conduite qu' il importe tant à M De Châlons de savoir ? Il n' en seroit pas moins malheureux, reprit-elle, et j' aurois dit ce que je ne dois point dire. Qu' il lui suffise que la fortune seule a causé ses malheurs et les miens ; que j' avois peine à cesser de l' aimer dans un temps où je croyois ne pouvoir plus l' estimer. Plût à Dieu, dit-elle, en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée ! Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s' éloigner d' un lieu où sa présence ne fait qu' augmenter mes maux. Malgré le respect de M De Châlons pour Mademoiselle De Mailly, il n' auroit pu se soumettre à ses ordres, si son honneur et son devoir ne l' avoient obligé d' obéir à ceux qu' il reçut du roi. M De Canaple et lui furent mandés à Paris, pour délibérer sur la campagne prochaine. Madame De Granson y étoit arrivée depuis

p178

quelques jours, pour secourir son mari qui avoit été dangereusement malade ; il l' auroit volontiers dispensée de tant de soin. Son coeur n' avoit pu demeurer oisif au milieu d' une cour qui respiroit la galanterie : les belles femmes qui la composoient, avoient eu part tour-à-tour à ses hommages. Madame De Montmorency étoit la dernière à qui il s' étoit attaché, et sa passion pour elle duroit encore, lorsqu' il tomba malade. Madame De Granson ne s' aperçut pas d' abord de l' indifférence dont on payoit ses soins ; ou, si elle s' en aperçut, elle

l'attribua à l'état où étoit M De Granson ; mais, comme cette indifférence augmentoit, elle vit enfin ce qu'elle n'avoit pas vu d'abord. Ce fut presque un soulagement pour elle ; il lui sembloit qu'elle en étoit un peu moins coupable à son égard. Délivrée de la nécessité qu'elle s'imposoit de l'aimer, elle agissoit avec lui d'une manière plus libre et plus naturelle.

Elle ne s'étoit point précautionnée pour éviter le comte de Canaple qu'elle croyoit loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de M De Granson, lorsqu'il y vint. La surprise et l'embarras de l'un et l'autre

p179

furent extrêmes. M De Granson en avoit aussi sa part ; c'étoit un caractère foible, toujours tel que les personnes avec qui il vivoit vouloient qu'il fût. La présence du comte de Canaple dont il connoissoit la vertu, lui reprochoit sa conduite ; il craignoit sa sévérité : il eût cependant bien voulu continuer la sorte de vie qu'il menoit alors. Après quelques discours généraux, ces trois personnes qui ne savoient que se dire, gardèrent le silence. Madame De Granson, avertie qu'elle devoit fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avoit de le voir, voulut sortir ; mais M De Granson l'arrêta. Comme il étoit le plus libre des trois, il se mit à faire des questions à son ami sur M De Vienne. Quelqu'intéressée que fût Madame De Granson à cette conversation, la crainte d'adresser la parole à M De Canaple l'empêchoit d'y prendre part. Mais M De Vienne avoit écrit à sa fille et à M De Granson, beaucoup de choses avantageuses du comte de Canaple ; M De Granson s'empressa de les lui dire, et en prit sa femme à témoin. Il est vrai, dit-elle, en baissant les yeux.

p180

à quelques momens de-là, M De Granson eut un ordre à donner à un de ses

gens, et Madame De Granson se vit obligée de dire quelques mots à M De Canaple, pour ne pas même lui donner occasion de parler de M De Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n' ai rien vu, madame, lui dit-il d' un air timide et sans oser la regarder, que le père... il vouloit dire de Madame De Granson ; mais il s' arrêta tout d' un coup, et se reprenant après quelques momens de silence, je n' ai rien vu que M De Vienne. Toutes ces marques de tendresse n' échappoient pas à Madame De Granson : malgré elle, le coupable disparoissoit, et ne lui laissoit voir qu' un homme aimable et amoureux. à mesure que cette impression devenoit plus forte, elle le fuyoit avec plus de soin ; mais la nécessité d' être dans la chambre de son mari, et le droit qu' avoit M De Canaple d' y venir à toute heure, lui en ôtoient la liberté. Il est vrai qu' il usoit de ce privilège avec tant de ménagement, qu' insensiblement Madame De Granson s' accoutuma à le voir. L' insensibilité que son mari avoit pour elle, fit alors une impression bien différente

p181

sur son esprit ; elle ne pouvoit s' empêcher, depuis que M De Canaple en étoit témoin, de la sentir et d' en être blessée. Ce sentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cause, lui donnoit de l' indignation contre elle-même ; mais, malgré toute la sévérité de ses réflexions, elle ne put, à quelques jours de là, être maîtresse de sa sensibilité. M De Granson, à son départ de Bourgogne, lui avoit demandé, au défaut de son portrait qu' il n' avoit pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand prix où étoit celui de feu Madame De Vienne, à qui sa fille ressembloit si parfaitement que ce portrait paroissoit être le sien. Elle s' en étoit détachée avec beaucoup de peine, et avoit prié M De Granson de le garder soigneusement. Comme la conversation étoit peu animée entre le mari et la femme, et que la présence de M De Canaple y mettoit encore plus de contrainte, Madame De Granson, ne sachant que dire, s' avisa de redemander ce portrait

à M De Granson ; il fut si embarrassé de cette demande, et si peu maître de son embarras, que Madame De Granson comprit qu' il ne l' avoit plus. Elle ne

p182

se trouva nullement préparée à soutenir cette espèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ses yeux ; et, pour les cacher, elle sortit de la chambre ; mais ce soin fut inutile, elles ne pouvoient échapper à l' attention du comte de Canaple ; et, quoique ce qu' il voyoit dût encore fortifier sa jalousie, un attendrissement pour le malheur de ce qu' il aimoit, l' indignation qu' il conçut contre M De Granson, firent taire tout autre sentiment.

Puis-je croire ce que je vois, lui dit-il aussitôt qu' ils furent seuls ? Quoi ! Vous êtes sans amour et même sans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les respects et les adorations de toute la terre ? Elle verse des larmes ; vous la rendez malheureuse ; et où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissans pour effacer l' impression que les siens avoient faite sur votre coeur ?

Que voulez-vous, répliqua M De Granson ? Ce n' est pas ma faute ; après tout, où prenez-vous qu' on doive toujours être amoureux de sa femme ? Ce sentiment est si singulier, qu' il faudroit, si je l' avois, le cacher avec soin. Je vous l' avouerai encore, la passion de ma femme, dont je

p183

reçois tous les jours de nouvelles marques, m' embarrasse et ne me touche plus. M De Canaple, occupé si tendrement jusque-là des intérêts de Madame De Granson, sentit à ce mot de passion réveiller toute sa jalousie. Le dépit dont il étoit animé, lui faisoit souhaiter que M De Granson fût encore plus coupable. Il n' eut plus la force de désapprouver sa conduite, et il le quitta, plus fâché contre Madame De Granson qu' il ne l' avoit été

contre lui.

Elle a donc de la passion, disoit-il ! Si mon amour n' a pu la toucher, il auroit du moins dû lui apprendre le prix dont elle est, et la sauver de la foiblesse et de la honte d' aimer qui ne l' aime pas. Je lui pardonnerois, je l' admirerois même, si ses démarches n' étoient dictées que par le devoir ; mais elle aime, mais elle est jalouse ; et, tandis que je ne suis occupé que d' elle, elle n' est occupée que de la perte d' un coeur qui ne vaut pas le mien... hélas ! Sa vertu a fait naître sa tendresse ; elle est malheureuse aussi bien que moi, avec cette différence, que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon coeur à un amour que tant de raisons

p184

m' engageoient à combattre. Je ne puis être aimé ; il faut me faire une autre espèce de bonheur ; il faut parler à son mari, il faut encore le ramener à elle ; il faut qu' elle me doive, s' il est possible, la douceur dont elle jouira.

Comme Madame De Granson avoit paru sensible à la perte du bracelet, M De Canaple mit tout en usage pour le recouvrer, et y réussit. La ressemblance du portrait étoit une furieuse tentation de le garder ; mais ce plaisir n' étoit pas comparable à celui de donner à Madame De Granson une preuve si sensible de ses soins, et une satisfaction qu' elle ne devoit qu' à lui ; il espéroit même qu' elle démêleroit que c' étoit par respect qu' il n' avoit osé garder ce qu' elle n' auroit pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouissoit chez M De Granson, il y avoit des heures, depuis sa maladie, où l' entrée de sa chambre n' étoit permise qu' à ses domestiques.

M De Canaple, pour avoir le prétexte d' aller dans l' appartement de Madame De Granson, choisit une de ces heures. Rassuré par l' action qu' il alloit faire, son air et sa contenance étoient moins timides.

p185

Madame De Granson en fut blessée, et jeta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passoit en elle. C'est pour vous remettre, madame, lui dit-il, le portrait dont il m' a paru que la perte vous affligeoit, que j' ai osé prendre la liberté d' entrer dans votre appartement. Je n' ai jamais compris, poursuivit-il en le lui présentant, comment il étoit possible que M De Granson eût pu se dessaisir d' une chose qui lui devoit être si précieuse ; et je le comprends encore moins dans ce moment. Ces dernières paroles furent prononcées d' un ton bas et attendri. Madame De Granson, étonnée, attendrie elle-même du procédé de M De Canaple, ne savoit quel parti prendre. C' étoit lui faire une faveur, de recevoir cette marque de ses soins : et, en la lui refusant, elle lui laissoit son portrait. Elle se détermina au parti le plus doux. Son coeur lui faisoit cette espèce de trahison, sans qu' elle s' en aperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude : j' eusse souhaité, monsieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous eussiez bien voulu le remettre à M De Granson ; mais je ne lui laisserai pas ignorer

p186

cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une conversation qui l' embarrassoit, elle se leva dans le dessein de passer chez M De Granson ; et M De Canaple n' osa l' y suivre. Madame De Granson entra dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venoit de se passer ; mais, lorsqu' il fut question de parler, elle s' y trouva embarrassée. Il lui vint dans l' esprit que c' étoit tromper M De Granson, et le tromper de la manière la plus indigne, que de l' engager à quelque reconnaissance pour M De Canaple. Cette idée, si capable d' alarmer sa vertu, la détermina au silence. à mesure que la santé de M De Granson se rétablissoit, ses amis se rassembloient chez lui. Madame De Granson se monroit peu, et se monroit toujours négligée ; mais enfin elle se monroit : il n' étoit pas

possible que sa beauté ne fit impression.
M De Châtillon, quoiqu' engagé,
par le caractère qu' il s' étoit donné dans
le monde, de n' être point amoureux, ne
put s' empêcher d' en être touché plus sérieusement
qu' il n' eût fallu pour son repos.
Sa présomption naturelle ne lui laissoit pas
prévoir de mauvais succès ; il n' avoit besoin

p187

que d' une occasion de se déclarer :
elle auroit été difficile à trouver, si
M De Granson, qui craignoit surtout qu' on ne
le soupçonnât d' être amoureux et jaloux
de sa femme, ne l' avoit obligée de demeurer
auprès de lui dans le temps qu' il
y avoit le plus de monde.
Quoique la galanterie et surtout l' amour
parussent aux jeunes gens de la cour une
espèce de ridicule, la présence de
Madame De Granson donnoit le ton galant à toutes
les conversations. Elle n' y prenoit nulle
part. M De Canaple se condamnoit devant
elle au même silence ; et, lorsqu' elle n' y
étoit pas, la crainte d' être deviné l' engageoit
encore à beaucoup de ménagement.
Mais toutes ces considérations l' abandonnèrent
dans la chaleur d' une dispute où il
étoit question des plaisirs de la galanterie
et de ceux de l' amour. Il ne put endurer
qu' ils fussent comparés ; et, sans se souvenir
qu' il jouoit dans le monde le rôle
d' indifférent, il se mit à faire la peinture
la plus vive et la plus animée de deux personnes
qui s' aiment, et finit par assurer
avec force qu' il ne seroit pas touché des
faveurs de la plus belle femme du monde
dont il ne posséderoit pas le coeur.

p188

Où sommes-nous, s' écria M De Granson ? Depuis
quand le comte de Canaple
connoît-il toutes ces délicatesses ? Le
croiriez-vous, madame, dit-il à Madame De Granson
qui entroit dans ce moment ? Ce
Canaple, si éloigné de l' amour, est devenu
son plus zélé partisan. Il ne veut point de

galanterie, il veut de belle et bonne passion ;
et, de la façon dont il en parle, en
vérité, je le crois amoureux.
La vue de Madame De Granson imposa
tout d' un coup silence au comte de Canaple ;
et, loin de répondre, il se reprochoit
comme une indiscretion ce qu' il venoit de
dire. Son embarras auroit été sans
doute remarqué, si M De Châlons, qui
étoit aussi chez M De Granson, n' eût pris
la parole : je pense, dit-il, comme M De Canaple ;
le plaisir d' aimer est le plus grand
bonheur, et peut-être sentiroit-on moins
le malheur d' être trahi, sans la nécessité
où l' on se trouve alors de renoncer à un
état si doux. Mais, répliqua en riant
M De Montmorency, pourquoi vous faire cette
violence ? Vous pouvez aimer tout à votre
aise une maîtresse qui vous aura trompé ;
personne n' y mettra obstacle, et j' ose vous
assurer que votre félicité ne sera ni troublée
ni enviée.

p189

Vous en rirez tant qu' il vous plaira, dit
M De Châlons ; mais je pardonnerois volontiers,
pourvu que je trouvasse dans la
sincérité du repentir et dans un aveu sans
déguisement, de quoi me persuader que
j' étois aimé, même dans le temps que j' étois
trahi. Je sens qu' il y a une espèce de
douceur à pardonner à ce qu' on aime ;
c' est un nouveau droit qu' on acquiert d' être
aimé ; et on en aime soi-même davantage.
Avec de pareilles maximes, vous n' avez
garde d' être jaloux, dit M De Granson. Du
moins le suis-je très-différemment de la
plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne
connoissent ce sentiment que par un
amour propre effréné. Le mien n' a rien à
démêler avec les infidélités qu' on peut me
faire ; elles n' affligent que mon coeur.
J' avoue, interrompit M De Châtillon,
qui n' avoit point parlé jusque-là, que j' entends
mal toutes ces distinctions de l' amour
et de l' amour-propre ; je sais seulement
que les femmes préféreront toujours un
amant dont la jalousie sera pleine d' emportemens,
à tous vos égards et à toutes
vos délicatesses.
Pourriez-vous pardonner, madame, dit-il

à Madame De Granson, en s'approchant de son oreille, à un homme qui craindroit de perdre votre coeur et qui conserveroit encore quelque raison ? Personne, répondit-elle tout haut d'un ton fier et dédaigneux, ne sera à portée de faire une pareille perte ; et, sans le regarder, sans lui donner le temps de répondre, elle se leva pour sortir.

Quoique M De Canaple n'osât jeter les yeux sur elle, son attention et son application suppléaient à ses yeux : il s'étoit aperçu de la passion de M De Châtillon presque aussitôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'étoit pas un rival dangereux auprès de Madame De Granson : mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puisse être, importune toujours. La réponse de Madame De Granson et le ton dont elle fut faite le dédommagèrent de la peine qu'il avoit eue de voir M De Châtillon oser lui parler à l'oreille. Un amant, et surtout un amant malheureux prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

M De Châtillon n'étoit pas homme à se rebuter par celle qu'il venoit d'essuyer ; il suivit Madame De Granson dans l'espérance

de lui donner la main. M De Canaple, qui n'avoit plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, sortit aussi. Ils se trouvèrent tous deux auprès du chariot de Madame De Granson lorsqu'elle voulut y monter. M De Canaple n'osoit cependant lui présenter la main ; mais M De Châtillon ne garda pas tant de ménagement ; et Madame De Granson, irritée de sa hardiesse, occupée de la réprimer, prit celle de M De Canaple, et ne s'aperçut combien la préférence qu'elle lui donnoit étoit flatteuse, que parce qu'elle sentit que cette main étoit tremblante ; aussi se hâta-t-elle de la quitter et de monter dans son chariot.

Cet instant étoit le premier où M De Canaple

avoit ressenti quelque douceur :
il eût bien voulu se trouver seul et en jour
à loisir ; mais M De Châlons, qui le joignit
dans le moment, ne lui en donna pas
la liberté. Que vous êtes heureux, lui
dit-il ! Car, malgré les soupçons que vous
avez fait naître aujourd' hui, je suis persuadé
que vous n' aimez rien. Pour moi je
suis la victime d' une passion qui ne me
promet que des peines, et que je n' ai pas
même la force de combattre.

p192

M De Canaple ne pouvoit avouer qu' il
étoit amoureux, et ne pouvoit aussi se résoudre
à le désavouer ; c' eût été blesser
son amour ou sa discrétion. Ne parlons
point de moi, répondit-il, je suis ce que
je puis, et je ne conseillerois à personne
d' envier ma fortune.

M De Châlons, plein de ses sentimens, ne
s' occupa pas à pénétrer ceux de son ami.
Je suis plus agité aujourd' hui que je ne l' ai
encore été, lui dit-il ; la peinture que je
viens de faire de mes sentimens les a réveillés
et gravés plus profondément dans
mon coeur. Par grace, écrivez à
Mademoiselle De Mailly : c' est une liberté
qui ne m' est pas permise ; mais ce sera presque
recevoir une de mes lettres que d' en
recevoir une des vôtres. Je l' occuperai du
moins quelques momens ; et quelle douceur
n' est-ce pas pour moi !

Le comte de Canaple étoit dans les dispositions
nécessaires pour bien exprimer
les sentimens de son ami ; mais cet ami
étoit trop amoureux pour être aisé à contenter.
La lettre fut faite et refaite plus
d' une fois, et remise enfin à un homme
de M De Canaple, avec ordre de la porter
à Calais, et d' en rapporter la réponse.

p193

Cependant le départ du roi étoit fixé ;
et tous ceux qui n' étoient point attachés
particulièrement à sa personne, voulurent
le devancer et se disposèrent à partir.

M De Canaple fut de ce nombre ; la peine de s' éloigner de ce qu' on aime n' est pas, pour un amant malheureux, ce qu' elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de M De Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que Madame De Granson fût présentée au roi et aux reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges qu' on lui prodigua augmentèrent les empressemens de M De Châtillon ; il la suivoit partout ; et, malgré la mode et le ton qu' il avoit pris dans le monde, il lui rendoit des soins assez à découvert. Madame De Granson, importunée de ses soins, de mauvaise humeur contre elle et contre l' amour, se vengeoit par les rigueurs qu' elle exerçoit sur lui de ce qu' elle sentoit pour son rival : ce rival en étoit souvent témoin ; et, quoiqu' il fût traité lui-même avec encore plus de sévérité, elle n' étoit pas du moins accompagnée du dédain et du mépris dont on accabloit M De Châtillon. Madame De Granson ne put éviter les adieux de l' un

p194

et de l' autre. M De Châtillon osa encore parler le même langage. M De Canaple au contraire ne prononça pas un seul mot. Cette différence de conduite n' étoit que trop remarquée par Madame De Granson. Les reproches qu' elle ne cessoit de se faire, tournoient au profit de ses devoirs ; elle croyoit toujours ne pas les remplir assez bien. Loin d' être rebutée par le peu d' égards que M De Granson lui marquoit, elle redoubloit de soins et d' attentions. Comme il suivoit le roi, il ne partit pas sitôt que M De Canaple. Madame De Granson s' aperçut que sa présence le contraignoit : sans lui faire le moindre reproche, sans marquer le moindre mécontentement, elle se disposa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l' armée, et pour être avec un père qu' elle aimoit, et dont elle étoit tendrement aimée. C' étoit, dans la disposition où son coeur étoit alors, une consolation et un besoin de pouvoir se livrer aux sentimens d' une amitié permise. M De Vienne reçut sa fille avec joie ;

elle fut visitée de tout ce qu' il y avoit dans
la ville de gens considérables.
Mademoiselle De Mailly ne fut pas des dernières à

p195

s' acquitter de cette espèce de devoir ; elles
avoient l' une et l' autre les qualités qui
préviennent si favorablement, et qui font
naître l' inclination ; aussi, dès le premier
moment de la connoissance, se trouvèrent-elles
dans la même liberté que si elles s' étoient
connues depuis long-temps. Madame De Granson,
charmée des agrémens et de
l' esprit de Mademoiselle De Mailly, en
parloit souvent à M De Vienne.

Je voudrois, lui disoit-elle, passer mes
jours avec une si aimable fille ; mais je
meurs de peur qu' elle ne nous soit bientôt
enlevée par quelque grand mariage. Ce
mariage pourroit au contraire la rapprocher
de vous, répondit M De Vienne.

Canaple, dans le séjour qu' il a fait ici, a
paru fort attaché à elle ; il y est revenu
sans autre besoin que celui de la voir ; et
l' on m' amena, il y a quelques jours, un
homme chargé d' une lettre pour elle, qui
n' avoit point d' abord voulu dire son nom,
mais qui fut obligé de m' avouer qu' il appartenoit
au comte de Canaple. De l' humeur
dont il est, une si grande assiduité
prouve beaucoup. Madame De Granson
sentit à ce discours un trouble et une émotion
qu' elle n' avoit jamais connus. Elle

p196

n' avoit plus la force de continuer la
conversation, lorsque Mademoiselle De Mailly
entra.

M De Vienne, qui avoit plus de franchise
que de politesse, ne craignit pas de
l' embarrasser en lui répétant ce qu' il venoit
de dire à sa fille. Mademoiselle De Mailly
ne put entendre sans rougir un nom
qui étoit lié dans son imagination à celui
de son amant. Mais on ne se retient guères
sur les choses qui intéressent le coeur, surtout
lorsqu' on peut s' y livrer sans se faire

des reproches. Mademoiselle De Mailly, après avoir dit légèrement que M De Canaple n' étoit point amoureux d' elle, se fit un plaisir de le louer des qualités qui lui étoient communes avec M De Châlons, et le loua avec vivacité.

Madame De Granson l' avoit vu jusques-là des mêmes yeux et plus favorablement encore ; mais de ce qu' il paroissoit tel à Mademoiselle De Mailly, il cessa de lui paroître le même. Maîtrisée par un sentiment qu' elle ne connoissoit pas, elle ne put s' empêcher de contredire. M De Vienne, qui trouvoit sa fille injuste, prit parti contre elle. Mademoiselle De Mailly, fortifiée par l' autorité de M De Vienne, soutint

p197

d' abord son opinion avec une chaleur peu propre à ramener Madame De Granson ; mais, comme elle avoit l' esprit dans une situation plus tranquille, elle se hâta de finir la dispute.

Madame De Granson, restée seule, se trouva saisie d' une douleur inquiète et piquante, qu' elle n' avoit point encore éprouvée.

Les réflexions qu' elle faisoit sur ce qui venoit de se passer, lui donnoient des soupçons et même des certitudes dont elle se sentoit accablée. Je n' en saurois douter, disoit-elle, il est amoureux, il est aimé : l' amour, et l' amour content, peut seul inspirer ce que je viens de voir.

Quoi ! Tandis que j' avois besoin de ma vertu pour me souvenir de l' outrage qu' il m' a fait ; tandis que je ne le croyois occupé qu' à le réparer ; tandis que les apparences de son respect faisoient sur mon coeur une impression si honteuse, il aimoit ailleurs ! Comment ai-je pu m' y tromper ? Comment ai-je pu donner une interprétation si forcée à ses démarches ? Comment ai-je pu croire qu' un homme amoureux fût toujours si maître de lui ? Non ! Non ! Il m' auroit parlé au risque de me déplaire.

p198

Elle se rappeloit ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenoit le parti de l' amour, il s' étoit tu dès qu' elle avoit paru. Sa délicatesse auroit été blessée, disoit-elle, de parler d' amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s' il ne croyoit pas avoir des ménagemens à garder à mon égard ? Qui me dit qu' il n' a pas soupçonné ma foiblesse ? Cette pensée arracha des larmes à Madame De Granson ; et, comme elle n' apercevoit plus rien dans la conduite du comte de Canaple qui pût l' excuser, tout son ressentiment se réveilla. Il auroit eu peine à se conserver au milieu des louanges qu' on donnoit tous les jours à la valeur du comte de Canaple, et dans un temps où sa vie étoit exposée à tant de dangers ; mais Mademoiselle De Mailly, qui voyoit dans les périls de M De Canaple ceux de M De Châlons, y paroissoit si sensible, que Madame De Granson cessoit de l' être. L' éloignement, le dégoût avoient succédé dans son coeur à l' inclination qu' elle s' étoit d' abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu' elles se trouvèrent dans l' appartement de M De Vienne quand on apprit

p199

que l' armée marchoit aux ennemis, et que la troupe de M De Canaple et celle de M De Châlons devoient commencer l' attaque. Mademoiselle De Mailly, saisie à cette nouvelle, ne put cacher son trouble. Madame De Granson n' étoit pas dans un état plus tranquille. M De Vienne attribuoit le chagrin où il la voyoit plongée à la crainte où elle étoit pour M De Granson, et achevoit de l' accabler par les soins qu' il prenoit de la rassurer, et par les louanges qu' il ne cessoit de donner à sa sensibilité. Que penseroit mon père ? Disoit-elle ; que penseroit tout ce qui m' environne, si le fond de mon coeur étoit connu, s' il savoit que ces larmes dont il me loue ne prouvent que ma foiblesse ? Il faut du moins que la connoissance que j' en ai, rappelle ma vertu, et que je me délivre de la peine cruelle d' être pour

moi-même un objet de mépris.
La perte de la bataille de Crécy qu' on
apprit alors, et les blessures dangereuses
que M De Granson y avoit reçues, donnèrent
à la vertu de Madame De Granson
un nouvel exercice. Elle ne balança pas
un moment sur le parti qu' elle avoit à
prendre ; et, sans être arrêtée par les

p200

prières de M De Vienne, et par les dangers
où elle s' exposoit en traversant un
pays plein de gens de guerre, elle partit
sur-le-champ. Son père, n' ayant pu la
retenir, lui donna une escorte nombreuse :
ils furent attaqués à diverses reprises par
des partis ennemis qu' ils repoussèrent avec
succès. L' idée de M De Canaple se présentoit
souvent pendant la route à Madame De Granson :
l' incertitude où elle étoit
de son sort, dont elle avoit eu le courage
de ne point s' informer, diminuoit sa colère,
et la dispoit à avoir plus de pitié
que de ressentiment.
Le troisième jour de sa marche, sa petite
troupe, qui s' étoit affoiblie par les
combats précédens, fut attaquée par des
gens d' armes anglais, très-supérieurs en
nombre. Madame De Granson alloit tomber
dans les mains des vainqueurs, si un
chevalier, qui alloit à Calais, ne fût venu
à son secours ; il vit de loin le combat ;
et quoiqu' il fût accompagné de très-peu
de monde, il ne balança pas à attaquer
les anglais. Les français, qui avoient été
mis en déroute, reprirent courage, se rallièrent
à lui, et l' aidèrent à vaincre ceux
qui s' étoient déjà saisis du char de
Madame De Granson.

p201

Le trouble où elle étoit ne lui avoit pas
permis de distinguer ce qui se passoit ; et,
prenant son libérateur pour son ennemi,
lorsqu' il vint à son chariot : si vous êtes
généreux, lui dit-elle d' une voix que la
crainte changeoit presque entièrement,

mais qui ne pouvoit jamais être méconnoissable
pour celui à qui elle parloit,
vous me mettez promptement à rançon.
Quoi ! S' écria-t-il, sans lui donner le temps
d' en dire davantage ; c' est Madame De Granson ?
Et c' est elle qui me prend pour
un ennemi ! Non, madame, vous n' en
avez point ici, lui dit-il : tout ce qui vous
environne est prêt à sacrifier sa vie pour
vous défendre, et pour vous obéir.
La fierté de Madame De Granson, et
une certaine hauteur de courage qui lui
étoit naturelle, lui avoient donné des forces
dans le commencement de cette aventure ;
mais la voix de M De Canaple la
mit dans un état bien plus difficile à soutenir
que celui dont elle venoit de sortir ;
mille pensées différentes se présentoient
en foule à son esprit. Cet homme, qui
l' avoit outragée, qu' il falloit haïr pour se
sauver de la honte de l' aimer, venoit d' exposer
sa vie pour elle ; et ce même homme

p202

alloit à Calais, sans doute pour voir
Mademoiselle De Mailly.
La reconnaissance du service ne pouvoit
subsister avec cette réflexion, et ne
laissoit dans l' ame de Madame De Granson
que le chagrin de l' avoir reçu. M De Canaple
attendoit les ordres qu' elle voudroit
lui donner, et les auroit attendus long-temps,
si l' écuyer de M De Vienne, qui
conduisoit l' escorte, n' étoit venu la presser
de se déterminer. Elle vouloit suivre
son dessein ; mais elle ne vouloit pas que
M De Canaple l' accompagnât. Le secret
dépôt dont elle étoit animée, ne lui permettoit
pas de recevoir de lui un service,
qu' elle ne pouvoit plus mettre sur le
compte du hasard.
Votre générosité en a assez fait, lui dit-elle,
monsieur ; pressez-vous d' aller à
Calais, où je juge que des raisons importantes
vous appellent. Il est vrai, madame,
dit le comte de Canaple, que j' ai ordre
de me rendre à Calais ; mais quelque précis
qu' il soit, je ne puis l' exécuter que
lorsque vous serez en lieu où vous n' aurez
plus rien à craindre.
Madame De Granson, ne pouvant faire

mieux, se laissa conduire. L' état fâcheux

p203

où elle trouva M De Granson en arrivant à Amiens, la dispensa de faire des remerciemens à M De Canaple, qui repartit sur-le-champ pour Calais.

M De Granson avoit aimé passionnément sa femme ; ce qu' elle faisoit pour lui dans un temps si voisin de celui où il lui avoit manqué, la pensée que la mort les alloit séparer, réveillèrent sa tendresse, et lui tendant la main aussitôt qu' il la vit : je n' étois pas digne de vous, lui dit-il ; le ciel me punit de n' avoir pas connu le bien que je possédois. Je me reproche tous les torts que j' ai eus ; pardonnez-les moi, et ne vous en souvenez qu' autant que ce souvenir sera nécessaire à votre consolation.

Madame De Granson arrosoit de ses larmes la main que son mari lui avoit présentée ; le repentir qu' il lui marquoit, la pénétoit de honte et de douleur ; elle se trouvoit la seule coupable ; elle se reprochoit de n' avoir pas aimé M De Granson ; et l' erreur où il étoit là-dessus, lui paroissoit une espèce de trahison. Je n' ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerois ma vie pour conserver la vôtre.

p204

M De Granson voulut répondre ; mais ses forces l' abandonnèrent ; il fut long-temps dans une espèce de foiblesse, dont il revint sans reprendre connoissance, et il mourut deux jours après l' arrivée de Madame De Granson.

Ce spectacle, toujours si touchant, l' étoit encore plus pour elle, par les circonstances qui l' avoient accompagné. Comme on n' étoit point encore instruit du péril qui menaçoit Calais, elle y retourna, persuadée que rien dans le monde ne pouvoit l' intéresser que M De Vienne. M De Canaple, en y arrivant, n' avoit

donné à M De Vienne aucune espérance sur la vie de M De Granson. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laisse pas sentir mes malheurs particuliers. Mais comment est-il possible qu' une armée composée de toute la noblesse de France, c' est-à-dire, de ce qu' il y a de plus brave dans l' univers, ait été battue ! Il falloit, pour vaincre, répondit M De Canaple, plus de prudence et moins de valeur. Cette noblesse dont vous parlez, en a trop cru son courage, et a méprisé les précautions. Le roi, après être parti d' Abbeville où il étoit campé, détacha

p205

quelques troupes sous la conduite de Mm Des Noyers, De Beaujeu, D' Aubigny et De Drosménil, pour aller reconnoître les anglais. à leur retour, Drosménil, enhardi par une réputation sans tache et par une intrépidité de courage dont il se rendoit témoignage, eut seul la force de dire au roi qu' il ne falloit point attaquer les ennemis.

Quoique l' armée fût déjà en marche, le roi, convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux gênois, qui faisoient l' avant-garde, de s' arrêter. Soit qu' ils aient été gagnés, comme on le soupçonne, soit qu' ils aient craint de perdre leur rang, ils ont refusé d' obéir. La seconde colonne, qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s' est trouvée engagée, et les généraux ont été obligés de suivre l' impétuosité des troupes.

Elles n' ont jamais montré plus d' ardeur ; mais nous avons combattu sans ordre, dans un terrain qui nous étoit désavantageux, et contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandois a enveloppé le prince de Galles.

p206

Ce jeune prince, à qui édouard a refusé

le secours qu' il lui avoit envoyé demander,
ne trouvant plus de ressource que
dans son courage, a fait des prodiges de
valeur. Ses gens, animés par son exemple,
ont redoublé leurs efforts, et il nous a
échappé. Je me suis vu moi-même abandonné
des miens ; et, si la nuit n' avoit favorisé
ma retraite, je serois mort ou prisonnier.
J' ai eu encore le bonheur de dégager
le pauvre Granson d' une troupe de
soldats dont il étoit environné. Je l' ai
conduit à Amiens. Le roi, qui s' y est retiré,
m' a donné l' ordre de venir ici pour
voir l' état de la place, et pour consulter
avec vous sur les moyens de la conserver.
Un homme envoyé par Mademoiselle De Mailly
à M De Canaple, pour le prier
qu' elle pût le voir un moment, ne donna
pas le temps à M De Vienne de lui répondre.
Il suivit l' homme qui lui avoit été
envoyé, et promit à M De Vienne qu' il
seroit bientôt de retour.
Mademoiselle De Mailly, aussitôt qu' elle

p207

l' avoit entendu, s' étoit levée avec promptitude
pour aller au-devant de lui ; mais
son trouble et son agitation étoient si
grands, qu' il ne lui fut pas possible de faire
un pas ; et, se laissant aller sur sa chaise :
ah ! Monsieur, s' écria-t-elle aussitôt qu' elle
vit le comte de Canaple, ne me dites rien ;
je mourrai de mon incertitude, mais je
n' ai pas la force d' en sortir. Je vous assure,
lui dit-il, que je n' ai rien de si terrible
à vous apprendre. Seroit-il possible,
s' écria-t-elle encore avec une espèce de
transport, que je fusse si heureuse ! Quoi !
Il seroit sauvé ? Et où est-il ? N' est-il point
blessé ? Je ne puis vous répondre positivement,
répliqua M De Canaple, je sais qu' il
ne s' est point trouvé dans le nombre des
morts, et qu' il est tout au plus prisonnier.
Ah ! Dit-elle, il ne se sera rendu qu' à
l' extrémité ; s' il est prisonnier, je le vois couvert
de blessures. Hélas ! C' est moi qui ai
ajouté le désespoir à sa bravoure naturelle.
Il s' est peu soucié de ménager une vie que
j' ai rendue si malheureuse !
L' abondance des larmes qu' elle répandoit,
les sanglots redoublés qui lui coupoient

la parole, arrêterent ses plaintes,
et donnèrent au comte de Canaple le temps

p208

de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des anglais, pour s'informer si M De Châlons étoit prisonnier, et pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à M De Vienne l'arrivée de Madame De Granson, et lui apprit la mort de son maître.

M De Vienne, qui y étoit préparé, et qui d'ailleurs mettoit au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec M De Canaple ce qui étoit nécessaire pour la défense de Calais. Comme le temps pressoit, M De Canaple partit sans avoir tenté de faire une visite à Madame De Granson, qu'il ne lui étoit pas permis de voir dans la circonstance présente. La perte de son mari l'avoit plus touchée qu'elle n'auroit dû l'être naturellement ; mais les reproches qu'elle se faisoit de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir été sensible pour un autre, effaçoient les mauvais procédés qu'il avoit eus pour elle ; elle sentoit d'ailleurs que, pour résister à sa foiblesse, les chaînes du devoir lui étoient utiles. Cette liberté dont elle ne pouvoit faire usage, devenoit un poids difficile à porter.

p209

M De Vienne lui conta que M De Canaple, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Calais, avoit vu Mademoiselle De Mailly. Les périls du siège le font frémir, lui dit-il ; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération ; et, pour être en droit de me presser sur Mademoiselle De Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit M De Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame De Granson étoit dans cet état de tristesse et d' accablement, où, à force de malheurs, on n' en craint plus aucun. Ne me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à M De Vienne ; je saurai périr avec vous, s' il le faut ; toute femme que je suis, vous n' avez rien à craindre de ma timidité ; mais contentez M De Canaple, et engagez Mademoiselle De Mailly à sortir de Calais. M De Vienne lui promit d' y travailler. Le départ de Mademoiselle De Mailly eût été une consolation pour Madame De Granson ; elle n' eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle ; mais la

p210

fortune lui refusa cette foible consolation. Madame De Mailly, dont les passions étoient violentes, avoit conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine et sa vengeance, qu' elle en étoit tombée malade. Mademoiselle De Mailly ne pouvoit se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un temps si malheureux. M De Vienne, qui avoit pour M De Mailly les égards dus à sa naissance, le laissa le maître de son sort, dès qu' il fut instruit de ses raisons, et n' obligea personne de sa maison de subir l' ordonnance qu' il fit publier, que tous ceux qui étoient inutiles à la défense de la place, eussent à en sortir. Édouard ne tarda pas à venir reconnoître Calais ; et, persuadé qu' il ne pouvoit l' emporter par la force, il résolut de l' affamer. Dans ce dessein, on établit entre la rivière de Haule et la mer, un camp qui prit la forme d' une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Crécy n' avoit rien fait perdre de son courage, se préparoit à tout mettre en usage pour sauver une place si importante. M De Canaple l' avoit assuré, à son retour, que M De Vienne se défendroit jusqu' à la dernière

p211

extrémité, et donneroit le temps d' assembler une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie, et laissa, pour la défendre, mille hommes d' armes, sous la conduite de M De Canaple. Les soins qu' il s' étoit donnés pour être instruit du sort de M De Châlons, avoient été inutiles ; mais, pour ne pas désespérer Mademoiselle De Mailly, il lui avoit laissé des espérances qu' il n' avoit pas lui-même. Il étoit vrai cependant que M De Châlons étoit prisonnier ; il avoit été trouvé, après la bataille, sous un monceau de morts, ayant à peine quelque reste de vie. Mylord D' Arondel, qui étoit alors sur le champ de bataille occupé à faire donner du secours à ceux qui pouvoient encore en recevoir, jugeant, par les armes de M De Châlons, que c' étoit un homme de considération, ordonna qu' il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ses habits, et portés à Mylord D' Arondel, lui apprirent le nom du prisonnier, et redoublèrent son attention pour lui. Il imagina qu' il pourroit en tirer quelque service

p212

qui importoit à son repos ; mais comme édouard ne vouloit point permettre le renvoi des prisonniers, tant que la guerre dureroit, Mylord D' Arondel prit des précautions pour être maître du sien. Il chargea un homme sage et attaché à lui, de le garder et de le faire servir avec toutes sortes de soins. Il ne fut de long-temps en état de reconnoître, ni même de sentir les bons traitemens qu' il recevoit : ses blessures étoient si grandes, qu' on désespéra plus d' une fois de sa vie. Lorsqu' il fut mieux, il voulut savoir à qui le sort des armes l' avoit donné : mais ceux qui étoient auprès de lui, ne purent l' en instruire. Mylord D' Arondel, dans la crainte de le découvrir, s' étoit contenté d' apprendre de ses nouvelles, et avoit remis à le voir, quand il seroit en état de recevoir sa visite. Il l' avoit fait transporter dans une maison de paysan, qu' on avoit rendue la

plus commode qu' il avoit été possible, et où il étoit plus aisé de le cacher, que dans le camp.

Mylord D' Arondel s' y rendit sans suite, aussitôt que son prisonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaisir, lui dit-il,

p213

en s' asseyant auprès de son lit, que les soins que nous avons pris, pour conserver la vie d' un si brave homme, n' ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me sauver la vie, répliqua M De Châlons, ne satisferoit pas pleinement votre générosité, si vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite, par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m' a si mal servi. Je ne sais, cependant, si je puis me plaindre d' un malheur qui m' a mis à portée de connoître un ennemi si généreux.

Ne me donnez point ce nom, répliqua Mylord D' Arondel ; nos rois se font la guerre, l' honneur nous attache à leur suite ; mais, lorsque nous n' avons plus les armes à la main, l' humanité reprend ses droits, et la valeur que nous avons employée les uns contre les autres, dans la chaleur du combat, devient un nouveau motif d' estime, lorsqu' il est fini. Celle que j' ai pour vous, n' a pas attendu pour naître, que je vous visse les armes à la main ; votre mérite m' est connu depuis long-temps ; j' ai souhaité cent fois d' avoir un ami tel que vous, et la fortune ne pouvoit me servir mieux, que de me donner

p214

quelque droit à une amitié, dont je connois d' avance tout le prix.

Si je suis digne d' être votre ami, répondit M De Châlons, si vous avez quelque estime pour moi, vous ne douterez pas que la vie, que vous m' avez conservée avec tant de générosité, ne soit à vous : oui, je suis prêt de la sacrifier à votre service, et ce sera moins pour m' acquitter envers

vous, que pour satisfaire à l' inclination et
à l' admiration que m' inspire la noblesse de
votre procédé. Ne me laissez pas ignorer
plus long-temps le nom de mon bienfaiteur.
Apprenez-moi, de grace, comment
je vous suis connu, et par quel bonheur
vous avez pris de moi une idée si avantageuse.
Mon nom est Arondel, reprit-il ; à l' égard
de ce que vous désirez apprendre de
plus, je ne puis vous satisfaire, qu' en vous
faisant l' histoire d' une partie de ma vie.
Vous verrez, par le secours que je vous
demanderai, et par l' importance des choses
que j' ai à vous dire, que ma confiance
n' a pas besoin d' être appuyée sur une connoissance
plus particulière. Mais ce récit,
poursuivit-il, en se levant pour sortir,
demande plus de temps que je n' en ai
présentement ;

p215

je craindrois, d' ailleurs, de
vous fatiguer par une trop longue attention.
M D' Arondel avoit raison de penser
que son prisonnier n' étoit pas en état de
l' entendre ; il n' avoit pas plutôt entendu
prononcer son nom, qu' il avoit été saisi
d' un tremblement universel et si grand,
que les gens chargés de le servir, s' en
étant aperçus, vinrent à lui pour le secourir ;
mais leurs soins qu' il ne devoit
qu' à une main odieuse, furent rejetés avec
une espèce d' emportement ; il ordonna
d' un ton si ferme qu' on le laissât en repos,
qu' il fallut lui obéir.
Dans quel abîme de maux se trouvoit-il
plongé ! Cet homme qui avoit détruit
toute sa félicité, cet homme pour qui il
avoit une haine si légitime, étoit le même
qui lui avoit sauvé la vie, et qui achevoit
de l' accabler par la générosité et la franchise
de ses procédés. Il me demande mon
secours, disoit-il, apparemment pour
achever de m' arracher le coeur ; car quel
autre besoin pourroit-il avoir de moi que
celui de le servir dans son amour ?
Quoi ! J' ai été si parfaitement oublié
qu' il n' a jamais entendu prononcer mon
nom ! Il n' a point eu à me combattre dans

ce coeur qu' il m' a enlevé ! Et il jouit de la douceur de croire qu' il a été le seul aimé ! Ah ! Je la lui ferai perdre cette douceur ; il saura que j' ai été son rival, et il le saura aux dépens de sa vie !

Ces projets de vengeance, si peu conformes à la probité de M De Châlons, ne pouvoient être de longue durée. Il falloit s' acquitter des obligations qu' il avoit à Mylord D' Arondel, avant que d' agir en ennemi. La guerre pouvoit peut-être lui en fournir les moyens ; mais il n' étoit pas libre, et il ne vouloit pas devoir sa liberté à son ennemi : il pouvoit lui offrir la plus forte rançon ; seroit-elle acceptée ? Et au cas qu' elle ne le fût pas, quel parti devoit-il prendre ? L' honneur lui permettoit-il encore d' écouter les secrets qu' on vouloit lui confier ? Il est vrai qu' il auroit par là des éclaircissemens qui importaient à son repos.

Je saurai, disoit-il, ce que j' aurois tant d' intérêt de savoir ; je saurai pourquoi l' on m' a trahi. Hélas ! Reprenoit-il, qu' ai-je besoin d' en chercher d' autres causes, que l' inconstance naturelle des femmes ! Mylord D' Arondel n' a que trop de quoi la justifier. Il étoit présent, j' étois absent ; il a été aimé, et j' ai été oublié.

Tout le coeur de M De Châlons se révoltoit contre cette idée, et lui reprochoit qu' il faisoit une injure mortelle à Mademoiselle De Mailly. Puis-je la reconnoître à cette foiblesse, disoit-il ? Est-ce elle que je dois soupçonner de s' être laissé séduire par les avantages de la figure ? Ne sais-je pas que c' est à quelque vertu qu' elle a cru reconnoître en moi, que j' ai dû le bonheur de lui plaire ?

L' agitation, le trouble et les sentimens différens dont M De Châlons étoit rempli, ne lui permirent de long-temps de se déterminer sur ce qu' il devoit faire. La nuit entière et une partie de la journée suivante furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin

à savoir ce que Mylord D' Arondel avoit à lui dire, à régler sur cela ses démarches ; bien résolu, quoi qu' il pût apprendre, de cacher avec soin qu' il avoit été aimé. La tendresse qu' elle a eue pour moi, disoit-il, est un secret qu' elle m' a confié, et qu' aucune raison ne m' autorisera jamais à violer ; et il ne se rappeloit qu' avec honte, qu' il avoit pensé différemment dans les premiers momens de sa surprise et de sa douleur.

p218

Le trouble où il étoit augmenta encore. On vint lui dire qu' une femme, conduite par un des gens de Mylord D' Arondel, demandoit à lui parler ; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu' elle se jeta à genoux à côté du lit de M De Châlons, en lui présentant, de la manière la plus touchante, un enfant qu' elle tenoit entre ses bras. J' ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes ; je suis chassée de ma patrie ; j' ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toutes les horreurs de la guerre et de la famine ; je n' ai d' espérance que dans votre secours ; je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes que les réflexions venoient en quelque façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l' ame de M De Châlons, à cette vue : retirez-vous, dit-il, d' un ton où la colère et la douleur se faisoient sentir ; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit de la trahison la plus insigne. La femme, effrayée de ce qu' elle entendoit, demeuroit immobile, et ce malheureux

p219

enfant étendoit ses petits bras pour embrasser M De Châlons, et lui donnoit le nom de père. Ce nom augmentoit encore le sentiment

de douleur dont il étoit déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenoit légitimement un nom si doux, se peignoit plus vivement à son imagination ; et ne pouvant soutenir des idées aussi déchirantes, il repoussa cette innocente créature ; et s' adressant à la femme qui étoit toujours à genoux : encore une fois, lui dit-il, retirez-vous ; que je ne vous voie jamais ; et faisant signe aux gens qui le servoient qu' on la fît sortir, il se tourna de l' autre côté, le coeur plein de douleur, de colère et de vengeance.

Ce qui venoit de se passer n' auroit dû apporter aucun changement à sa situation : il étoit instruit depuis long-temps de ce qui faisoit le sujet de son désespoir, mais le temps avoit affoibli ces idées. La connoissance de Mylord D' Arondel ne les avoit déjà que trop douloureusement retracées à son souvenir ; elles venoient de se réveiller d' une manière encore plus violente. Après bien des incertitudes, le fond de son caractère plein de douceur prévalut

p220

enfin. L' amour extrême qu' il avoit pour Mademoiselle De Mailly, lui inspiroit aussi quelque compassion pour son enfant ; un sentiment de justice se joignoit à cette compassion. Pourquoi satisfaire sa vengeance aux dépens de ce petit infortuné ? Est-il coupable de sa naissance ? Il ne la connoît seulement pas. De quel droit l' enlever à ses parens ? Ne valoit-il pas mieux le rendre à celui qu' il en jugeoit le père ? Il s' acquittoit par-là de la reconnoissance qu' il lui devoit, de cette reconnoissance qui n' étoit pas le moins sensible de ses maux. Il falloir, avant toutes choses, écouter le récit que Mylord D' Arondel devoit lui faire ; mais comment soutenir cette affreuse confidence ? Seroit-il maître de lui et de son transport ? Pourroit-il entendre des choses dont la seule idée le faisoit frissonner ? Qu' importe, après tout, disoit-il ! Je ne puis que mourir, et la mort est préférable au trouble où je suis. M De Châlons, en conséquence de ses résolutions, donna les ordres nécessaires, et se disposa à recevoir Mylord D' Arondel.

PARTIE 3

p5

Mylord D' Arondel, retenu par les occupations de la guerre, ne put, qu' après quelques jours, satisfaire le désir qu' il avoit de revoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m' écouter aujourd' hui, lui dit-il en entrant dans sa chambre et en s' asseyant auprès de lui ? M De Châlons répondit quelques mots d' une voix tremblante, que Mylord D' Arondel attribua à la foiblesse où il étoit encore ; et, ne voulant pas perdre des momens qui lui étoient précieux, il lui parla ainsi :
j' avois à peine fini mes exercices, qu' édouard, par des raisons de politique, résolut de me marier avec Mademoiselle D' Hamilton : il espéroit, en formant des alliances entre les premières maisons d' Angleterre

p6

et d' écosse, unir peu à peu les deux nations. Mon père se prêta aux vues du roi : comme on ne vouloit point employer l' autorité pour obtenir le consentement de la maison d' Hamilton, et que la jeunesse de Mademoiselle D' Hamilton donnoit tout le temps de l' obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père et lui.
Je fus envoyé en Guyenne : la paix, qui étoit alors entre les deux couronnes, me fit naître le désir de voir la cour de France. Je m' y liai d' amitié avec le jeune Soyecourt dont le caractère me convenoit mieux que celui des autres gens de mon âge, avec qui j' avois fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m' étois proposé de m' arrêter. Il s' empressa de me faire les honneurs de la ville. La maison de Madame De Mailly étoit la plus considérable ; j' y fus reçu et traité comme un homme dont le nom méritoit quelque distinction.

Soyecourt me proposa, peu de jours
après, d' aller à une abbaye, à un quart de
lieue de la ville, où une fille de condition
devoit prendre le voile. J' y consentis :
nous trouvâmes l' église pleine de toutes

p7

les personnes qui avoient quelque nom ;
la foule étoit grande, et la chaleur excessive.
Je m' approchai, autant qu' il me fut
possible, de l' endroit où se faisoit la cérémonie.
Une fille, qui y avoit quelque
fonction, et qu' un voile qui lui couvroit
en partie le visage m' empêchoit de voir,
tomba évanouie.
On s' empressa de la secourir ; je m' empressai
comme les autres : je lui fis avaler
d' une liqueur spiritueuse, que je me trouvai
par bonheur sur moi. La connoissance
ne lui revenoit point ; il fallut lui faire
prendre l' air. J' aidai à la porter hors de
l' église. Sa coiffure, que sa chute avoit
dérangée, laissoit tomber sur son visage
et sur sa gorge des cheveux naturellement
bouclés, du plus beau blond du monde ;
ses yeux, quoique fermés, donnoient cependant
passage à quelques larmes. Des
sopirs précipités, qu' elle poussoit à tout
moment, la douceur de son visage, son
âge, qui ne paroissoit pas au-dessus de
seize ans, tout cela la rendoit touchante
au dernier point.
Mademoiselle De Mailly, que j' avois
déjà vue auprès de madame sa belle-mère,
vint à elle, et la secourut, avec des témoignages

p8

d' amitié dont je lui savois autant
de gré que d' un service qu' elle m' auroit
rendu. Il me parut que l' état de cette
fille lui faisoit une sorte de compassion
qui n' étoit point celle que l' on a pour un
mal aussi passager ; je crus même entendre
qu' elle lui disoit quelques mots de
consolation.
Soyecourt qui n' avoit pas eu d' abord
connoissance de cet accident, accourut à

nous comme un homme éperdu. Cette fille reprenoit dans ce moment connoissance ; elle promenoit languissamment ses yeux sur tout ce qui l' environnoit ; et, comme je lui étois inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard, le plus beau du monde et le plus touchant, le devenoit encore davantage par la tristesse qui y étoit répandue ; j' en fus pénétré, et, dès-lors, que n' aurois-je point fait pour adoucir ses peines ! Mademoiselle De Mailly, après lui avoir dit quelques mots à l' oreille, et nous avoir remerciés de notre secours, la prit sous les bras, et entra avec elle dans la maison où il ne nous étoit pas permis de la suivre. Soyecourt et moi, nous restâmes encore quelque temps ensemble : l' état où je l' avois

p9

vu, lorsqu' il nous avoit abordés, me faisoit soupçonner qu' il étoit amoureux ; et ce que je commençois à sentir moi-même, m' engageoit à m' en éclaircir. Quelle est cette personne pour laquelle vous venez de montrer tant de sensibilité, lui dis-je ? C' est, me répondit-il, Mademoiselle De Roye, nièce de Madame De Mailly : elle n' a aucune fortune ; la mienne dépend d' un oncle, qui ne me permettra jamais d' épouser une fille sans bien. Malgré tous ces obstacles, j' en suis devenu amoureux, et je suis d' autant plus à plaindre, que, bien loin de pouvoir contribuer à son bonheur, je crains au contraire que l' attachement que je lui ai marqué n' ait hâté la résolution où l' on est de lui faire prendre le parti du cloître. Ce n' étoit point assez pour moi, d' être instruit que Soyecourt étoit amoureux : il fallut encore savoir s' il étoit aimé. Je ne saurois m' en flatter, me dit-il ; je crois que je l' aurois aimée dix ans, sans qu' elle eût daigné s' en apercevoir ; et, lorsque j' ai parlé, elle ne s' est point avisée de contester la sincérité de mes sentimens. Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croyez aussi. Mon

p10

état et ma fortune suffiroient pour mettre un obstacle invincible à vos prétentions ; et cet obstacle, tout invincible qu' il est, n' est cependant pas le plus fort. Je ne sais si je suis née insensible ; mais vos soins et votre amour n' ont fait nulle impression sur mon coeur. Je ne m' en suis pas tenu, poursuit Soyecourt, à cette première déclaration ; j' ai mis tout en usage, et tout a été inutile ; elle m' écoute avec une douceur mille fois plus accablante que ne le seroient ses rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire : je vous trouve aimable ; je vous estime ; je crois que vous m' aimez véritablement, et tout cela ne me touche point : perdez une fantaisie qui vous rend malheureux ; et ne me donnez pas plus long-temps le déplaisir de voir vos peines ; car c' en est un pour moi.

Ma curiosité augmentoit à mesure que Soyecourt parloit ; les moindres détails me paroissoient intéressans. Mais, lui dis-je, peut-être que la sagesse de Mademoiselle De Roye est le plus grand obstacle, et que, si elle voyoit quelque possibilité

p11

que vous pussiez l' épouser un jour, elle vous traiteroit différemment ? Ne pensez pas, me répondit-il, que j' aie négligé ce moyen : quoique mon bien soit médiocre, il pourroit suffire pour vivre dans une aisance raisonnable. Je suis persuadé, d' ailleurs, que le ressentiment de mon oncle ne tiendrait pas contre les charmes et le caractère de Mademoiselle De Roye ; et je le lui ai dit avec toute la force que donne la persuasion, et avec toute la vivacité du sentiment.

Vous comptez trop sur le pouvoir de mes charmes, m' a-t-elle répondu ; et quand j' y compterois autant que vous, je n' en serois pas plus disposée à accepter vos propositions.

Tout mon coeur suffiroit à peine pour m' acquitter de ce que je vous devois ; des sentimens d' estime et de reconnaissance

payeroient mal les vôtres ; je me reprocherois toujours d' être ingrate, et je ne pourrais cesser de l' être.

Tout ce que Soyecourt m' apprenoit, me peignoit Mademoiselle De Roye si aimable, par une noble franchise qui n' appartenoit peut-être qu' à elle seule, qu' il acheva, par ses discours, l' impression

p12

que sa figure avoit déjà faite sur moi. Une insensible piquoit mon amour-propre ; et, quoique je ne crusse pas assurément valoir mieux que Soyecourt, je me persuadois que je saurois mieux aimer, et que la vivacité de mes sentimens me donneroit des moyens de plaire qu' il n' avoit pu employer. L' amitié qui étoit entre nous ne me faisoit naître aucun scrupule ; je ne pouvois lui faire de tort, puisqu' il n' étoit pas aimé.

J' allai, dès que je le pus, chez Madame De Mailly ; Mademoiselle De Mailly étoit avec elle ; je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle De Roye. Comment, monsieur, dit Madame De Mailly en s' adressant à elle, est-il instruit de l' accident d' Amélie ? Il en a été témoin, répondit Mademoiselle De Mailly, et c' est en partie par ses soins que Mademoiselle De Roye a repris la connoissance. Il me paroît, dit Madame De Mailly d' un ton où je sentois de l' aigreur, qu' il auroit été plus convenable qu' Amélie fût secourue par les personnes du couvent, que par un homme de l' âge et de la figure de Mylord D' Arondel. Elle est ici, me dit-elle ; Mademoiselle De Mailly, qui a de la bonté pour elle, a désiré que j' envoyasse la chercher.

p13

Mademoiselle De Roye se montra quelques momens le lendemain dans la chambre de sa tante : quoiqu' elle fût abattue, et que la mélancolie fût répandue sur toute sa personne, elle ne m' en parut pas moins aimable ; peut-être même me le parut-elle

davantage. Madame De Mailly m' examinoit ; je m' en aperçus, et je me contraignis au point de ne regarder Mademoiselle De Roye et de ne lui parler qu' autant que la politesse le demandoit. Pour elle, à peine osoit-elle lever les yeux et prononcer quelques mots.

Cependant je prenois insensiblement du crédit auprès de Madame De Mailly, et je tâchois de l' augmenter, dans l' intention de l' employer pour Mademoiselle De Roye. Ce que j' avois vu m' avoit appris que sa tante la traitoit tout à fait mal. Je réussis dans mon projet, beaucoup au-delà de mes espérances. Madame De Mailly me marquoit, dans toutes les occasions, des distinctions flatteuses, en conservant cependant cet air austère dont apparemment elle s' est fait une habitude.

Soyecourt n' osoit se montrer dans la maison qu' aux heures où tout le monde y étoit reçu ; Mademoiselle De Roye n' y

p14

étoit presque jamais alors. Il me parloit souvent de ses peines ; j' aurois pu lui rendre confiance pour confiance, et prendre pour moi les conseils que je lui donnois, de travailler à se guérir. Mais son malheur, loin de me rebuter, sembloit m' encourager ; et puis, à vous dire la vérité, j' étois entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de dessein déterminé, sans songer quelles seroient les suites de ma passion, je m' y livrois tout entier.

M De Mouy, oncle de Soyecourt, alarmé de l' amour de son neveu, vint à Calais pour l' en faire partir.

Madame De Mailly, qu' il connoissoit, étala à ses yeux une raison et une générosité dont l' éloignement qu' elle avoit pour sa nièce lui rendoit l' exercice très-facile.

Je me suis opposée, lui dit-elle, autant qu' il m' a été possible, à l' inclination de M De Soyecourt ; c' est pour en prévenir les suites que j' ai pressé Mademoiselle De Roye d' exécuter la résolution où elle est de prendre le parti du cloître, le seul qui puisse convenir à une fille comme elle.

Si vous m' en croyez, ajouta Madame De Mailly,

vous ferez partir M De Soyecourt ;

p15

il ne faut pas qu' il soit témoin d' une cérémonie qui pourroit l' attendrir encore.

Une conduite dont les motifs paroissent si honnêtes, attira l' admiration et les remercîmens de M De Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à Mademoiselle De Roye, et lui expliquer les raisons qu' il avoit de s' opposer au dessein de son neveu.

Mademoiselle De Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raison, tant de vérité, que lui qui avoit toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, sentit qu' une personne de ce caractère feroit la félicité d' un mari. Les charmes de Mademoiselle De Roye achevèrent ce que son esprit avoit commencé ; et l' oncle, après quelques jours, fut aussi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute sa conduite passée, il se détermina à se proposer lui-même.

Un établissement aussi avantageux mis en parallèle avec le cloître auquel il paroissoit que Mademoiselle De Roye ne se déterminoit que par effort de raison, ne laissoit pas douter à M De Mouy que sa proposition ne fût reçue avec joie. Quel fut son étonnement de trouver Mademoiselle

p16

De Roye dans des sentimens bien différens ! Ne croyez pas, lui dit-elle, qu' une inclination secrète pour M De Soyecourt cause mon refus : pour ne vous laisser aucun doute, je vais me hâter de renoncer absolument au monde.

J' étois si souvent chez Madame De Mailly, qu' il étoit difficile que j' ignorasse ce qui se passoit. Mademoiselle De Mailly qui m' honoroit de quelque estime et de quelque confiance, m' en avoit dit une partie, et Madame De Mailly m' apprit tout ce que je ne savois pas. Un jour que j' étois seul avec elle, et que je lui disois

de ces sortes de galanteries que l' usage autorise : vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle ; que prétendez-vous par ces galanteries ? Vous savez que je ne dois pas même les entendre ; toute ma tendresse est due à M De Mailly. J' avoue cependant que, quoique ma confiance soit très-grande pour lui, il y a mille choses que, pour l' intérêt de son repos, je suis obligée de lui cacher. Je voudrais avoir un ami assez sûr pour lui dire ce que je ne lui dis point, et assez éclairé pour m' aider à me conduire dans des occasions délicates.

p17

Les qualités qu' on demandoit dans cet ami étoient celles dont on m' avoit loué souvent moi-même ; je voyois, par tout ce qui avoit précédé, qu' on vouloit que je fusse cet ami. Il fallut dire ce qu' on attendoit de moi ; le fond de mon coeur y répugnoit ; mais il y a des cas où le plus honnête homme se trouve forcé à faire au-delà de ce qu' il voudroit. Me voilà donc lié avec Madame De Mailly. Comme j' avois déclaré plusieurs fois que je demeurerois en France tout le temps que mon père demeureroit en écosse, où son séjour devoit être long, la crainte de mon absence n' apportoit aucun obstacle à notre liaison. Quelque tems après cette conversation, elle me fit prier d' aller chez elle, à une heure où je ne pouvois trouver personne. Je suis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé ; j' ai mille chagrins que je dévorerois seule, si je n' avois la liberté de vous les confier. L' intérêt de mon fils m' a engagée dans un second mariage : Mademoiselle De Mailly devoit être le prix de ma complaisance ; elle avoit demandé du temps pour se résoudre ; ce temps est expiré ; cependant, elle ne se détermine point ; il semble même qu' elle

p18

affecte de traiter M Du Boulai plus mal

qu' elle ne le traitoit d' abord. M De Mailly n' a pas la force de se faire obéir : j' ai tout à la fois à soutenir la douleur de mon fils et la honte d' avoir fait une démarche inutile ; je ne trouve d' ailleurs que de l' opposition à tout ce que je veux. Mademoiselle De Roye s' avise de refuser les offres de M De Mouy, qui, malheureusement pour lui, en est devenu amoureux, et qui est assez fou pour vouloir l' épouser. L' héroïsme dont elle se pare ne me fait point illusion ; elle aime sûrement Soyecourt, et veut se conserver à lui. Mademoiselle De Mailly et elle sont dans le secret l' une de l' autre ; car les femmes ne sont jamais liées que par ces sortes de confidences. Ces personnes qui paroissent si raisonnables ne sont rien moins que ce qu' elles paroissent. L' envie et la jalousie de Madame De Mailly s' exercèrent dans le portrait qu' elle me fit de l' une et de l' autre, et me confirmèrent dans la mauvaise opinion que j' avois déjà conçue de son caractère, que je découvris à tous égards très-différent de celui qu' elle se donnoit dans le monde. Comme j' étois bien éloigné de profiter de ses foiblesses, ses expressions étoient

p19

prises littéralement ; je ne sortois point des bornes de l' amitié, et je croyois me conserver par-là le droit de lui déclarer, lorsque je le voudrois, mes sentimens pour Mademoiselle De Roye. Les soupçons qu' on venoit de me donner, qu' elle aimoit Soyecourt, firent une vive impression sur moi ; j' en fus troublé et alarmé ; ce qu' il m' avoit dit, qui auroit dû me rassurer, ne me rassuroit plus ; je m' imaginois qu' on lui cachoit son bonheur. Mademoiselle De Roye m' avoit touché surtout, parce que je l' avois crue insensible ; la découverte d' un rival aimé changeoit toutes mes idées, et ne changeoit pas mon coeur. Je l' avois vue jusque-là sans oser tenter de lui parler : il me parut alors que je lui devois moins d' égards et de discrétion ; et, si son départ pour le couvent ne m' en eût ôté les moyens, je crois que j' aurois poussé la folie jusqu' à lui faire des reproches. Madame De Mailly, charmée de l' éloigner,

la conduisit elle-même dans sa retraite.
J' arrivai un moment après qu' elles
furent parties. Mademoiselle De Mailly
étoit en larmes ; la douleur lui arrachoit
des plaintes que sa considération pour

p20

Madame De Mailly lui avoit fait étouffer jusque-là.
Vous êtes attaché à elle, me dit-elle ;
que ne lui inspirez-vous des sentimens plus
doux ? Quelle barbarie, d' obliger cette
malheureuse fille à s' ensevelir toute vive !
Les pleurs de Mademoiselle De Mailly coulèrent
alors en abondance. Je lui en parus
si touché, je l' étois si véritablement, que
je n' eus pas de peine à lui persuader qu' elle
pouvoit compter sur moi. Nous examinâmes
ce qu' il convenoit de faire ; nous
conclûmes qu' elle iroit le lendemain voir
son amie, qu' elle concerteroit avec elle
la conduite qu' il faudroit tenir, et qu' elle
m' en rendroit compte.
Quoique mes soupçons sur Soyecourt
subsistassent, je n' en fus pas moins disposé
à servir Mademoiselle De Roye ; elle étoit
trop à plaindre pour lui refuser mon secours,
et je le lui aurois donné, quand même
elle m' auroit fait une véritable offense.
Madame De Mailly me trouva à son retour
chez elle ; elle affecta une tristesse qui
cachoit une joie maligne que j' apercevois
malgré son art, et qui me donnoit la plus
grande indignation. Je me contraignis cependant ;
il falloit plus que jamais ne lui pas déplaire.

p21

Comme elle n' osoit contraindre sa belle-fille
jusqu' à un certain point, il m' étoit
facile de lui parler. Je ne sais où j' en
suis, me dit-elle au retour de la visite
dont nous étions convenus, Mademoiselle De Roye
est absolument changée : la vue
d' une cérémonie qui ne l' intéressoit que
pour lui rappeler peut-être un peu plus
vivement qu' il s' en feroit quelque jour une
pareille pour elle, la mit dans l' état où
vous la vîtes et où vous la secourûtes ; et

aujourd' hui il semble qu' elle est pressée de hâter un moment qu' elle redoutoit si fort : je suis effrayée de sa tranquillité ; elle me peint une ame qui n' est au-dessus de son malheur, que parce qu' elle en prévoit la fin. Quelle perspective pour une fille si accomplie, que de n' envisager d' autre changement à sa fortune que la mort ! Ce que me disoit Mademoiselle De Mailly me faisoit frémir ; elle en frémissoit comme moi. Hélas ! Me disoit-elle, si les persécutions qu' on me fait pour épouser M Du Boulai ne cessent point, je prendrai bientôt le même parti, et je ne le prendrai pas avec moins de répugnance ; car je suis sûre que Mademoiselle De Roye pense de même qu' elle a toujours pensé.

p22

Ces petits riens qui remplissent la tête de toutes ces filles enfermées, ne sauroient trouver place dans la sienne ; elle sera malheureuse faute de pouvoir faire des sacrifices continuels de la raison et du bon sens. Empêchons donc, lui dis-je, mademoiselle, qu' elle ne se mette dans la nécessité de faire ces sacrifices ; persuadez-la d' attendre le succès de nos soins, et obtenez d' elle qu' elle ne précipite rien. Les choses restèrent pendant quelques jours dans cette situation. Madame De Mailly souffroit cependant impatientement que je parlasse si souvent et si long-temps à Mademoiselle De Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laisser séduire aux coquetteries de Mademoiselle De Mailly ; songez qu' elle a des engagemens avec mon fils, et que vous me manqueriez de plus d' une façon. Il ne m' auroit pas été difficile de la rassurer : je n' étois point amoureux de Mademoiselle De Mailly, et la vérité se fait toujours sentir ; mais il eût fallu, pour me bien justifier, tenir des propos aussi opposés à mes sentimens qu' à mon caractère. D' ailleurs, la contrainte que je me

p23

faisois auprès de cette femme, me devenoit plus importune à mesure que je la connoissois mieux ; et, sans les raisons qui me retenoient, j' aurois cessé de la voir.

Soyecourt étoit resté à Calais ; il venoit toujours me conter ses peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur et le désespoir peints dans les yeux. Vous m' avez vu, me dit-il, bien misérable : vous avez vu une fille que j' adore, prête à m' être enlevée par mon oncle, et avec elle toute ma fortune ; cette même fille préférer un cloître où je la perds pour jamais, à un établissement que je croyois qu' elle ne refusoit que par un sentiment de générosité, qui me rendoit sa perte encore plus sensible et plus douloureuse : ces malheurs sont-ils assez grands, et croyez-vous qu' il fût au pouvoir de la fortune d' en inventer d' autres pour accabler un malheureux ? Elle en a trouvé le secret pour moi. Mon oncle touché de mon désespoir, touché de pitié pour Mademoiselle De Roye, a fait céder son amour à des sentimens plus dignes de lui ; il est allé, sans m' en avertir, lui dire qu' il ne consentoit pas seulement

p24

à notre mariage, mais qu' il lui demandoit, comme une grace, de vouloir bien elle-même y consentir. Le refus que j' ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m' offrir, m' a imposé la loi de n' accepter plus rien. D' ailleurs, mon parti est pris ; ma résolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m' apprenant ce que je viens de vous dire, n' a pas douté que mes discours n' eussent plus de force que les siens, et que je ne déterminasse Mademoiselle De Roye en ma faveur. J' ai couru à son couvent ; elle ne m' a vu qu' après des instances réitérées de la supérieure de la maison, que j' avois entretenue, et que mon extrême affliction avoit mise dans mes intérêts. Vous voulez donc m' abandonner, lui ai-je dit en me jetant à ses pieds ? Vous suis-je si odieux, que vous me préféreriez l' horreur de cette solitude ? Pourquoi voulez-vous ma mort ?

Pourquoi voulez-vous la vôtre ? Car vous ne soutiendrez pas le genre de vie que vous allez embrasser. Par pitié pour vous-même, prenez des sentimens plus humains. Doit-il tant coûter de se lier avec un homme que vous honorez de quelqu' estime,

p25

et dont vous savez bien que vous êtes adorée ?

Oui, je le sais, m' a-t-elle dit en levant sur moi des yeux mouillés de quelques larmes ; et c' est la certitude que j' en ai qui m' oblige à vous refuser. Pourriez-vous être content sans la possession de mon coeur ? Ne seriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude ? Et, quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherois-je moins, et pourrais-je me la pardonner ?

Que ne lui ai-je point dit, poursuivit Soyecourt ? Hélas ! Je ne lui ai que trop dit ; c' est la pitié que je lui ai inspirée, qui l' a forcée de m' avouer ce que je voudrais, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime ; elle a une inclination secrète, qui fait son malheur aussi bien que le mien. C' est pour cacher sa foiblesse, c' est pour s' en punir, qu' elle prend presqu' avec joie le parti du cloître.

Le discours de Soyecourt me donna ensemble et beaucoup de curiosité, et beaucoup d' émotion. Je voulois savoir quel étoit ce rival fortuné ; mais Soyecourt n' en étoit pas instruit, et ne savoit lui-même sur qui porter ses soupçons. Mademoiselle

p26

De Roye lui avoit dit que son funeste secret n' étoit su de personne, et que celui qui en étoit l' objet n' en auroit jamais aucune connoissance. En m' ôtant l' espérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m' éloigner d' un lieu qui ne me présenteroit plus que des sujets de tristesse, et attendre du temps et des réflexions

un repos que je ne recouvrerai
peut-être jamais.
Le dessein qu' il formoit, me laissoit en
pleine liberté de suivre mon inclination.
Dès que je fus seul, je me mis à repasser
tout ce que je venois d' entendre ; j' examinois
les démarches de Mademoiselle De Roye ;
je pesois sur tout ce que j' avois
vu ; je rassemblois mille petits riens, auxquels
je n' avois osé donner une interprétation
favorable, et qui me faisoient alors
naître quelques espérances, et me donnoient
un sentiment de joie et de plaisir,
que la crainte de me tromper arrêtoit
aussitôt. Je voulois absolument m' éclaircir ;
bien résolu, si j' étois aimé, d' épouser
Mademoiselle De Roye, et de m' exposer, s' il le
falloit, à toute la colère du roi, pour rompre mon
engagement avec Mademoiselle D' Hamilton.

p27

Je n' imaginai d' abord, pour obtenir cet
éclaircissement, aucun moyen où il ne se
présentât des monstres de difficultés. Enfin,
après avoir bien examiné ce qui pouvoit
être susceptible de quelque possibilité,
je trouvai que je n' avois rien de
mieux à faire que de m' introduire dans le
couvent. Les difficultés de l' entreprise ne
m' arrêterent point ; j' étois sûr de les applanir.
Je gagnai effectivement le jardinier
et celles à qui la porte étoit confiée ;
mais je n' en étois guère plus avancé : il
falloit une occasion ; le hasard me servit.
J' entendis dire, chez Madame De Mailly,
que l' on devoit porter des meubles à
Mademoiselle De Roye. J' allai aussitôt
trouver les amis que je m' étois faits ; nous
convînmes qu' ils se chargeroient des meubles,
et que, ne pouvant les placer sans
secours, j' y serois employé. Nous choisîmes
le temps où les religieuses sont retenues
au chœur. Nous voilà en marche,
le jardinier, les portières et moi, chacun
chargé de notre fardeau : débarrassés du
leur, ils me laissèrent dans la chambre
où j' étois bien occupé à faire un métier
que j' entendois mal.
Mademoiselle De Roye entra peu après,

sans presque m' apercevoir, sans prendre part à ce que je faisais. Elle se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur une de ses mains, dont elle se couvroit les yeux, et se livra à la rêverie la plus profonde. Mon saisissement étoit extrême ; je n' avois plus la force de profiter d' un moment si précieux. La démarche que j' avois faite me paroissoit le comble de l' extravagance. Je violois l' asyle d' un couvent ; je venois surprendre une fille seule dans sa chambre, pour lui parler d' une passion dont je ne lui avois jamais donné aucune connoissance. Et sur quoi lui en parler ? Sur une espérance frivole, qu' elle étoit touchée d' inclination pour moi. Ces réflexions m' auroient retenu, et je serois sorti sans me découvrir ; mais Mademoiselle De Roye étoit si belle, je la voyois si triste, cette tristesse me peignoit si vivement l' état de son ame, et les suites funestes que Mademoiselle De Mailly m' avoit fait envisager, que, me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j' allai me jeter à ses pieds. Son trouble et sa frayeur furent si extrêmes, que j' aurois eu le temps de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvoit justifier, ou

du moins excuser ma démarche ; mais la crainte où je la voyois, me représentoit, m' exagéroit même d' une manière si forte le péril où je l' exposois ; j' étois moi-même si troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, et encore plus mal arrangés. Mon dieu ! Que vous ai-je fait, s' écria-t-elle enfin d' une voix tremblante, et avec un visage où la frayeur étoit peinte ? N' étois-je pas assez malheureuse ! Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m' allez faire mourir. Ces paroles, et l' air dont elle me parloit, qui sembloit me demander grace, me percèrent le coeur, et ne me laisserent pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m' avoient introduit, vint avec beaucoup de précipitation nous annoncer

l' arrivée de Madame De Mailly.
Elle étoit si près d' entrer, qu' il fallut songer
à me cacher dans la chambre. Le lieu
le plus propre et le seul, étoit une embrasure
de fenêtre sur laquelle on tira
un rideau.

J' y passai l' heure la plus pénible que
j' aie passée de ma vie. Madame De Mailly
ne faisoit pas un mouvement qui ne me fit
tressaillir. Mademoiselle De Roye, pâle,

p30

interdite, et dans un état peu différent de
celui de quelqu' un qui va mourir, me donnoit
une pitié, qui augmentoit encore le
tendre intérêt que je prenois à elle ; j' aurois
voulu racheter de mon sang la peine
que je lui faisois. Mais quelle fut mon indignation,
lorsque j' entendis la manière
dure dont Madame De Mailly lui parloit, la
cruauté avec laquelle elle la pressoit de
prendre le voile, et tout ce qu' elle ajoutoit
de piquant et d' humiliant même pour l' y
déterminer !

Quelque danger qu' il y eût pour moi
d' être découvert dans un lieu si sévèrement
interdit aux hommes, je fus près
vingt fois de me montrer, de déclarer que
j' offrois à Mademoiselle De Roye ma main,
si elle vouloit l' accepter. La seule crainte
de mettre un obstacle à mes projets en les
découvrant, me retint. Je craignois aussi
de faire un éclat toujours fâcheux pour
Mademoiselle De Roye, quel qu' en dût
être l' événement.

Elle fut assez de temps sans parler. Enfin,
faisant, à ce qu' il me parut, un effort
sur sa douleur : j' obéirai, madame, lui
dit-elle. Madame De Mailly, contente de
cette promesse, sortit. Mademoiselle De

p31

Roye l' accompagna et me fit dire par ma
confidente, qu' elle ne rentreroit point
dans sa chambre, tant que j' y serois.
Je me soumis sans résistance, et j' allai
chez moi lui écrire, non pas une lettre,

mais un volume. Le danger où je venois
de l' exposer, me rendoit plus amoureux,
et me la rendoit mille fois plus chère.
Cette voix pleine de charmes étoit encore
à mon oreille, qui me disoit d' un ton
où la frayeur régnoit toute seule : mon
dieu, que vous ai-je fait ! Je ne puis vous
représenter à quel point j' étois attendri,
et combien ma passion y gagnoit.
Je n' eus aucune réponse, et j' écrivis
encore plusieurs fois sans pouvoir en obtenir.
Je m' avisai enfin de lui mander que,
si elle n' avoit pas la bonté de m' entendre,
elle m' exposerait à tenter quelque nouvelle
entreprise pareille à la première. Peut-être
s' exagéra-t-elle à elle-même le péril
où je pouvois l' exposer ; d' ailleurs, la
bienséance n' étoit point blessée, puisque je ne
demandois à la voir qu' à la grille ; enfin
elle y consentit.
Je n' ai jamais passé de temps plus agréable
et cependant plus difficile à passer,
que celui qui précéda le jour pris pour

p32

cette entrevue. Le plaisir de voir
Mademoiselle De Roye, de la voir de son
consentement, l' espérance de la déterminer
en ma faveur, les projets que je faisois
pour l' avenir, remplissoient mon coeur
d' une joie qui se répandoit sur toutes mes
actions ; mais mon impatience étoit si
extrême, elle me donnoit tant d' inquiétude,
qu' il ne m' étoit pas possible de me
fixer un moment. Je ne pouvois durer
nulle part ; il sembloit qu' à force de changer
de place, j' accourcerois le jour.
Celui que j' attendois vint enfin. Quoique
je fusse dans une grande agitation,
et que le coeur me battît violemment,
quand je me trouvai vis-à-vis de
Mademoiselle De Roye, je n' avois pas le même
embarras, ni la même crainte que la première
fois. Le peu que j' avois dit alors,
les lettres que j' avois écrites depuis, m' avoient
enhardi.
Mademoiselle De Roye, au contraire,
me paroissoit plus timide et plus embarrassée.
Que ne lui dis-je point ? Combien
de protestations, de sermens, de larmes
même, et de larmes trop sincères pour ne

pas faire impression ! Que vous dirai-je ?
C' étoit mon coeur qui parloit ; il persuada

p33

un coeur que ma bonne fortune avoit prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de résistance, j' obtins la permission de revenir dans quelques jours. Je ne pus me résoudre à attendre le temps qui m' étoit marqué ; je revins dès le lendemain.

Des fautes de cette espèce sont aisément pardonnées ; on me gronda, à la vérité, de n' avoir pas obéi ; mais on me gronda d' une façon si douce, que c' étoit presque m' en remercier.

Malgré les ordres de Madame De Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Sitôt que je n' eus plus à tromper Mademoiselle De Roye, je prenois si bien mes mesures, et j' avois si bien mis dans mes intérêts ceux dont j' avois besoin, qu' il n' y avoit presque point de jour où je ne passasse au moins quelques momens à cette heureuse grille.

Le caractère de Mademoiselle De Roye ne laisse rien à désirer pour assurer le bonheur d' un amant, et la tranquillité d' un mari. Ses discours, ses démarches respirent la vérité ; elle ne connoît le désir de plaire, que pour ce qu' elle aime, et le seul art qu' elle y emploie, c' est celui d' aimer. Ses pensées, ses sentimens n' avoient d' objet que moi ; toujours prête à sacrifier à

p34

mes intérêts, son repos, son bonheur et jusqu' au témoignage de sa tendresse même, jamais personne n' a mieux fait sentir le prix dont on est à ses yeux ; les inquiétudes et les jalousies, toujours inséparables de la délicatesse, et de la vivacité des sentimens, ne produisent en elle ni plainte, ni reproche ; sa tristesse seule m' instruisoit de sa peine ; si les choses les plus légères la faisoient naître, un mot, un rien suffisoit aussi pour lui rendre la joie, et je goûtois à tout moment ce plaisir supérieur à tout autre, de faire, moi seul, la destinée

de ce que j' aimois.

Le charme de nos conversations ne peut s' exprimer ; nous croyions n' avoir passé que quelques minutes, lorsque nous avions passé plusieurs heures ; et, quand il falloit nous séparer, il nous restoit tant de choses à nous dire, qu' il nous arrivoit presque toujours de nous rappeler, je ne sais combien de fois, comme de concert. La vertu de Mademoiselle De Roye mettoit, à la vérité, les bornes les plus étroites à mes désirs ; mais la satisfaction de la trouver plus estimable et plus digne de mon coeur, me faisoit une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour.

p35

J' en étois si occupé, que tout ce qui n' avoit point de rapport à elle m' étoit insupportable. Je pouvois encore moins me contraindre auprès de Madame De Mailly. Tous mes soins étoient pour Mademoiselle De Mailly, quoiqu' elle n' eût d' autre part dans notre confiance, que celle de n' en avoir voulu prendre aucune ; je savois qu' elle aimoit Mademoiselle De Roye, et qu' elle en étoit aimée. Madame De Mailly, intéressée par les démarches qu' elle avoit faites, à me conserver, ne vit ma conduite qu' avec le plus violent dépit. Les motifs qui désunissent ordinairement les femmes, et qui ont un pouvoir si absolu sur celles d' un certain caractère, lui avoient donné une haine pour Mademoiselle De Mailly, qui s' étoit encore augmentée par l' éloignement de Mademoiselle De Mailly pour le mariage de M Du Boulai. Mais le désir de la vengeance fit taire sa jalousie. Elle ne m' en marqua aucune ; il sembloit, au contraire, que c' étoit par confiance qu' elle me contoit tous les jours mille choses très-capables de me faire impression, si j' avois moins connu Mademoiselle De Mailly. Je ne vous dis point les persécutions qu' elle essuya alors, pour conclure

p36

son mariage, et l'art avec lequel on me les déguisoit.

Je voyois bien que je n'obtiendrois point l'agrément de Madame De Mailly, pour épouser Mademoiselle De Roye ; elle pouvoit, au contraire, faire usage de l'autorité qu'elle avoit sur elle, et me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'avoit laissé voir que je ne lui étois pas indifférent ? Sans expliquer mes raisons à Mademoiselle De Roye, je voulus la résoudre à un mariage secret. Le plus grand obstacle que j'eus à vaincre, étoit la crainte du tort que je pouvois me faire ; pas la moindre méfiance sur ma parole, ni sur le sort que je lui préparois : être unie à moi, étoit pour elle le souverain bien, le seul qui la touchoit aussi. Dès le moment qu'elle m'avoit aimé, le cloître avoit cessé de lui paroître odieux. Tout ce qui n'étoit pas vous, me disoit-elle, étoit égal pour moi. La solitude même avoit l'avantage de me laisser jouir de mes sentimens, et de m'aider à les cacher.

Mes mesures prises, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiselle De Roye m'attendoit

p37

dans ce jardin ; mais elle n'eut pas la force d'en faire davantage. Sans lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras ; je remontai le mur en la tenant toujours embrassée, et je la menai à une petite église peu éloignée, où j'avois fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avois fait sortir, et lui fis promettre qu'elle s'y rendroit la nuit suivante. Nous y en passâmes plusieurs autres. Imaginez, s'il vous est possible, quels étoient mes transports ; la tendresse de ma femme, toute légitime qu'elle étoit, ne se montrait qu'avec beaucoup de timidité ; et, lorsque je m'en plaignois : le besoin que j'ai présentement, que vous croyiez que je vous aime, me disoit-elle, m'ôte la hardiesse de vous le dire et de vous le marquer. Il m'auroit été aisé de l'enlever, et de

l'emmener en Angleterre ; mais ce n' étoit point comme une fugitive que je voulois qu' elle y parût ; je me tenois assuré du consentement de mon père ; il convenoit de prendre des mesures pour faire agréer au roi mon alliance avec une française, et la rupture du mariage qu' il avoit arrêté pour moi avec Mademoiselle D' Hamilton ;

p38

il fallut me résoudre à quitter une femme que j' adorois, presque dans le moment où je venois d' être heureux, pour nous assurer à l' un et à l' autre la durée de ce bonheur. Rien ne peut exprimer la tendresse de nos adieux ; je la repris vingt fois dans mes bras, elle me baignoit le visage de ses larmes ; elle me conjuroit de ne la point quitter. Hélas ! Que n' y ai-je consenti ! Combien me serois-je épargné de malheurs ! Madame De Mailly fut surprise, et ne fut point fâchée de me voir partir ; j' étois un témoin incommode pour le personnage qu' elle jouoit ; peut-être même craignoit-elle de ma part quelque trait d' indiscretion ; car M Du Boulai, qui avoit pris les impressions de sa mère, et qui en conséquence étoit jaloux de moi jusqu' à la fureur, mettoit tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves. Mon père étoit toujours en écosse ; j' allai le joindre sans me montrer à la cour. J' en fus reçu comme je l' avois espéré. Bien loin de désapprouver mon mariage, il ne songea qu' au moyen d' obtenir le consentement du roi. Les services qu' il venoit de

p39

rendre dans la guerre d' écosse, dont le succès étoit dû à sa valeur et à sa conduite, l' autorisoient à compter sur la complaisance du roi ; mais ses services lui avoient attiré plus d' envie de la part des courtisans, que de reconnoissance de la part du prince. édouard, séduit par leurs artifices, se persuada que mon mariage, qu' il ne

croyoit pas fait, cachoit quelques desseins
contraires à ses intérêts ; et, sans
vouloir rien entendre, il me fit mettre dans
une étroite prison. Ceux à qui je fus confié,
eurent ordre de ne me laisser parler
à personne ; mon père même n' eut pas la
liberté de me voir ; et l' on me déclara que
je n' en sortirois que lorsque je serois disposé
à remplir les engagemens que le roi
avoit pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je
souffrois mille fois plus par la pensée de
ce que souffroit ma femme. Hélas ! Je lui
coûterai la vie ! M' écrivois-je dans ces douloureux
momens ; voilà le fruit de sa tendresse et de
sa confiance !

J' avois déjà passé six mois dans ce triste
séjour, quand un soldat de la garnison
trouva moyen de me glisser une lettre. Je

p40

l' ai lue et relue si souvent ; elle a fait une
si forte impression sur mon coeur, qu' il
ne m' en est pas échappé une syllabe.

Voici ce qu' elle contenoit :

" que viens-je d' apprendre ! Vous êtes
prisonnier ! Cette nouvelle, qui a pénétré
jusque dans ma solitude, a mis le comble
à des maux que je ne soutenois que parce
que je les souffrois seule. Hélas ! Notre
mariage, qui met ma vie et mon honneur
dans un si grand péril, me combloit de
joie. La pensée que j' étois à vous pour toujours,
faisoit disparaître mes peines. Mais
c' est pour moi que vous souffrez ! C' est moi
qui vous rends malheureux ! Quelque
cruelle que soit cette circonstance, elle
n' ajoute cependant rien à ma douleur. Vos
maux, indépendamment de ce qui les
cause, prennent toute la sensibilité de mon
coeur. Ma grossesse, dont il faut que je
vous avertisse, va les augmenter encore ;
je m' en aperçus quelque temps après votre
départ, et, malgré l' embarras de la cacher,
j' en conçus de la joie. Je vois présentement
toute l' horreur de ma situation.

à qui me confierai-je pour donner le jour
à cet enfant qui m' est mille fois plus cher,
parce qu' il est à vous ? Comment faire pour

p41

vous le conserver, et sa malheureuse mère ? C' est pour vous que je cherche à vivre ; c' est pour vous que je crains de mourir. Je connois votre coeur comme vous connoissez le mien ; vous mourriez de ma mort. Voilà le fruit de cette tendresse qui devoit faire notre bonheur ! Quelle différence de ces temps heureux où nous étions ensemble, où nous nous disions cent fois dans un moment que nous nous aimions, que nous nous aimerions toujours ! Ce souvenir que je rappelle sans cesse, augmente encore l' abîme où je suis. Je me trouve seule dans l' univers : je n' ai que vous ; je mettois ma félicité à n' avoir que vous, et je vous perds ! Ne craignez rien de ma part ; la honte que j' essuierai, plus terrible que la plus affreuse mort, ne m' arrachera jamais un secret qu' il vous importe de tenir caché, puisque vous ne l' avez point découvert ; le ciel, qui connoît mon innocence, qui m' a fait une loi du plus doux penchant de mon coeur, qui veut que je vous aime et que je vous obéisse, aura pitié de moi et sauvera ma réputation. Conservez-vous, c' est votre Amélie qui vous en prie, baignée de ses larmes ! Conservez-vous, encore une fois ! Il ne vous reste

p42

que ce moyen de me marquer que vous m' aimez. "

il me seroit impossible de vous peindre l' état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié et l' honneur auroient suffi seuls pour m' intéresser au sort de Madame D' Arondel : jugez ce que l' amour le plus tendre et le mieux mérité me faisoit sentir. Je ne comprends pas comment je pus résister à la violence de ma douleur ; je crois qu' il n' y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes se présentèrent à moi ; et, si je n' avois été retenu par ce que je devois à ma femme, je m' y serois abandonné.

Je comptois continuellement le temps où elle devoit accoucher ; ce temps, qui ne pouvoit être éloigné, me remplissoit

de frayeur, les images les plus affreuses se présentoient continuellement à moi ; le peu de momens que l' accablement me forçoit de donner au sommeil en étoient troublés ; je me réveillais hors de moi-même, et toujours baigné de mes larmes ; je ne pouvois rien dans ma prison ; je ne pouvois même instruire mon père qui ne nous auroit pas abandonnés. Je fis plusieurs tentatives pour me sauver ;

p43

aucune ne réussit ; il est vrai que cette occupation étoit une espèce d' adoucissement à ma peine, et que les heures que j' employois à détacher les pierres du mur ou à ébranler le fer qui tenoit à mes fenêtres étoient moins difficiles à passer ; mais le peu de succès de mon travail me rejetoient ensuite dans un nouveau désespoir ; je sentoais que je ne pouvois plus en supporter la violence, quand les nouvelles qui arrivèrent d' écosses changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avoit fait désirer au roi d' unir les principales familles d' Angleterre et d' écosses, en avoit détourné les écossais, toujours occupés de secouer le joug des anglais. Mademoiselle D' Hamilton, qui m' étoit destinée, venoit d' être mariée à Mylord Barclay, le plus grand partisan de la liberté écossaise. Mon père saisit cette occasion pour demander ma liberté ; il ne l' obtint cependant qu' avec beaucoup de peine, et qu' après s' être engagé que je suivrois le roi en France, où la rupture de la trêve entre les deux couronnes l' obligeoit de passer, et qu' il resteroit en Angleterre, où il seroit gardé lui-même, jusqu' à ce que j' eusse prouvé

p44

par mes actions, que je n' avois aucune liaison contraire au bien de l' état. Sitôt que je fus libre, mon premier soin fut de faire chercher le soldat qui m' avoit rendu la lettre, et qui ne s' étoit plus montré.

Ce soin fut inutile : on me dit qu' il étoit du nombre des troupes qu' on avoit embarquées pour envoyer en France. édouard s' embarqua bientôt après, et me fit embarquer avec lui. C' est par vos services, me dit-il, que vous pouvez effacer les impressions que l' on m' a données de votre fidélité. N' espérez pas que je vous accorde la permission de prendre une alliance avec mes ennemis ; il faut ranger votre maîtresse au nombre de mes sujets ; voilà un moyen d' obtenir un consentement que je ne vous accorderai qu' à ce prix.

Nous débarquâmes sur les côtes de la Picardie. J' envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour Madame D' Arondel ; je lui avois donné toutes les instructions nécessaires pour s' introduire dans la place. J' attendois son retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu' il devoit m' apporter décidoient de plus que de ma vie ; mais ces nouvelles si attendues et si ardemment désirées ne vinrent point ; j' envoyai

p45

successivement plusieurs de mes gens ; aucun ne parut, et j' ignore encore quel est leur sort.

Il ne me resta d' espérance que dans les succès de la guerre ; je m' y portai avec tant d' ardeur ; et, pour avancer nos conquêtes, je fis des actions si téméraires et où je m' exposai si visiblement, que le roi fut forcé de me rendre sa confiance. Tout mon espoir étoit de faire le siège de Calais ; la victoire que nous avons remportée nous en a ouvert le chemin ; mais le siège peut être long. M De Vienne paroît disposé à défendre sa place jusqu' à la dernière extrémité ; et ce que j' ai appris deux jours avant la bataille ne me permet pas d' en attendre l' événement, et m' oblige à vous demander un prompt secours.

Un prisonnier, qui avoit été pris par nos gens, se fit conduire dans ma tente ; je le reconnus pour un nommé saint-Val, principal domestique de Madame De Mailly.

Je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi ; je n' avois pas la force de lui faire des questions ; il les prévint ; et, après m' avoir prié de faire retirer ceux

qui l'avoient introduit. On a voulu, seigneur,
me dit-il, se servir de moi pour la

p46

plus noire trahison ; je m' y suis prêté pour
être à portée de vous en avertir.
Madame De Mailly, instruite que vous voulez vous
marier en France, et que c' est pour cela que
vous avez résisté à la volonté d' édouard,
n' a pas douté que vous n' ayez pris des
engagemens avec Mademoiselle De Mailly.
Pour empêcher ce mariage, qu' elle ne sauroit
souffrir, elle m' a donné la commission
de m' introduire auprès de vous, sous
le prétexte des services que j' ai rendus à
Mademoiselle De Mailly, pour mettre au
monde un enfant dont je dois vous supposer
le père ; et le hasard a si bien servi
sa malice, qu' elle est en état de produire
des preuves, qui, toutes fausses qu' elles
sont, peuvent paroître convaincantes contre
Mademoiselle De Mailly. L' obligation
que l' on m' a imposée de garder le secret
doit céder à celle de secourir l' innocence
qu' on veut opprimer ; et je crois que mon
honneur et ma conscience me font également
un devoir de vous dévoiler ce mystère.
Il y a environ deux ans que Mademoiselle De Roye,
dont ma mère avoit été la
gouvernante, me fit dire qu' elle avoit à
me parler ; l' état où je la vis auroit attendri

p47

l' ame la plus barbare. Elle répandoit
des torrens de larmes ; je fus long-temps
sans pouvoir lui arracher une parole : elle
me dit enfin, au travers de mille sanglots,
qu' elle remettoit sa vie et son honneur
entre mes mains, qu' elle étoit grosse. Sa
douleur ne lui permit pas de m' en dire
davantage, et j' en avois tant de pitié que je
ne songeai qu' à la plaindre et à la soulager.
Il me paroissoit important de connoître
le complice de sa faute ; mais je ne pus
jamais l' obliger à m' en faire l' aveu. Son
nom est inutile, me dit-elle en versant
de nouvelles larmes, je suis la seule coupable.

La grace que je vous demande encore,
c' est d' avoir soin de mon enfant.
Si je meurs, vous serez instruit par un
billet que je vous laisserai de celui à qui
vous devrez le remettre.

L' attachement que je conservois pour
la mémoire de mon ancien maître, dont
Mademoiselle De Roye étoit la nièce,
l' embarras où je me trouvois, l' opinion
que j' avois conçue de la prudence de
Madame De Mailly, l' intérêt qu' elle avoit
elle-même de cacher cette triste aventure, me
firent penser que je ne pouvois rien faire
de mieux, que de m' ouvrir à elle.

p48

J' eus lieu de m' applaudir du parti que
j' avois pris. Elle convint avec moi que,
lorsque le temps des couches seroit proche,
elle méneroit M De Mailly et mademoiselle
sa fille à une terre qui lui appartenoit,
et que, pour ne point donner de
soupçons dans le couvent, j' irois chercher
Mademoiselle De Roye, de la part
de sa tante ; que je la conduirois dans la
maison de M De Mailly, où il n' y auroit
aucun domestique, que ma femme et moi ;
que ma femme, qui est au service de
Mademoiselle De Mailly, lui demanderoit,
sous quelque prétexte, la permission de
rester quelques jours à Calais. Madame De Mailly
me dit encore qu' il falloit que
Mademoiselle De Roye ensevelit sa honte
dans le cloître, et que je devois l' y disposer.
Les choses s' exécutèrent de la façon
dont Madame De Mailly l' avoit réglé.
Mademoiselle De Roye fut menée chez M De Mailly,
où elle accoucha dans la chambre
de Mademoiselle De Mailly même. Le péril
où elle étoit nous parut si grand, et
ma femme étoit si peu propre à lui donner
les secours convenables, qu' il fallut qu' elle
allât, au milieu de la nuit, chercher une
femme du métier.

p49

Depuis que Mylord D' Arondel avoit commencé

de parler, M De Châlons, agité
de mille passions, l' auroit interrompu cent
fois, si le désir d' être plus pleinement
éclairci n' avoit retenu son impatience ;
mais n' étant plus alors son maître, et embrassant
Mylord D' Arondel, et lui serrant
les mains de la manière la plus tendre : vous
me rendez la vie une seconde fois, lui
dit-il. Que dis-je ! Vous me donnez plus
que la vie. Quoi ! Mademoiselle De Roye
est votre femme ; elle est mère de cet enfant
qui m' a rendu si criminel ! Oui, j' aurois
dû en démentir mes yeux ; mes indignes
soupçons ne méritent point de grace,
et moi-même je ne me les pardonnerai
jamais.

M De Châlons étoit pénétré de son sentiment ;
il parloit avec tant de passion, qu' il
ne pouvoit s' apercevoir de la surprise où il
jetoit Mylord D' Arondel. Je vous demande
pardon, lui dit-il après ce premier transport,
de vous avoir interrompu. Achevez,
s' il vous plaît, de m' instruire ; et, avant
toutes choses, souffrez que j' ordonne que
l' on cherche l' enfant et la femme que vous
m' envoyâtes. J' espère qu' ils aideront à
m' acquitter d' une partie de ce que je vous
dois.

p50

Que me faites-vous envisager, s' écria
Mylord D' Arondel ? Seroit-il possible ? ... non,
cela ne peut être. Je conçois trop légèrement
des espérances, dont ma mauvaise
fortune devoit m' avoir désabusé. Ne craignez
point de vous y livrer, répondit M De Châlons ;
et, pendant qu' on exécutera l' ordre que je viens
de donner, achevez de me dire ce que vous jugez
que je dois savoir.

Je ne suis plus en état de vous parler,
répliqua Mylord D' Arondel ; ayez pitié de
mon trouble ; daignez m' éclaircir. Vous le
serez dans le moment, dit M De Châlons,
en voyant entrer la femme qu' il avoit envoyé
chercher. La nature est-elle muette,
poursuivit-il en prenant l' enfant des bras
de sa nourrice, et en le mettant dans ceux
de Mylord D' Arondel ? Ne vous dit-elle rien
pour ce fils ? Je vous le rends, ajouta-t-il,
avec autant et plus de joie, que vous n' en
avez vous-même de le recevoir. Il lui conta

alors comment le hasard l'avoit mis en sa puissance. Mylord D'Arondel l'écoutoit, les yeux toujours attachés sur son fils, qu'il serroit entre ses bras, et qu'il mouilloit de quelques larmes que la joie et la tendresse faisoient couler. Je reconnois, disoit-il,

p51

les traits de sa mère ; voilà sa physionomie ; voilà cette douceur aimable qui règne sur son visage ; voilà ses graces. Ces discours étoient accompagnés de mille caresses, qu'il ne cessoit de prodiguer à ce fils si chéri et si heureusement retrouvé. Il sembloit que cet enfant, inspiré par la nature, reconnût aussi son père. Il s'attachoit à lui ; il ne pouvoit plus le quitter ; il lui sourioit ; il vouloit lui parler.

M De Châlons contemploit ce spectacle avec un plaisir que la situation agréable où il étoit lui-même, lui rendoit plus sensible. Je vous demanderois pardon de mes foiblesses, lui dit Mylord D'Arondel ; mais vous êtes trop honnête homme pour n'en être pas susceptible aussi. Hélas ! Poursuivit-il en embrassant encore son fils, sa malheureuse mère pleure sa perte. Tandis que mon coeur se livre à la joie, elle est plongée dans le plus affreux désespoir ; elle se repent peut-être de m'avoir aimé ! L'attachement que vous avez pour Mademoiselle De Mailly, et dont je suis informé, dit-il à M De Châlons, après avoir fait signe à ceux qui étoient dans la chambre de sortir, demande de vous les mêmes choses que vous demande l'amitié que vous

p52

avez pour moi. Voyez Mademoiselle De Mailly pour son intérêt, pour celui de Madame D'Arondel, et pour le mien. Instruisez-la des artifices de sa belle-mère, et de ce qu'elle doit en craindre ; réveillez son amitié pour Madame D'Arondel, et ses bontés pour moi ; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que son fils est retrouvé, que je n'attends que la fin du siège

pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, et ne m' en séparer jamais. Je tremble que la perte de son fils et la crainte d' être abandonnée, ne la déterminent à se lier par des voeux ; que sais-je même si, contre sa volonté, elle n' y sera pas forcée par la malice de Madame De Mailly ? Que sais-je enfin ce que produira la douleur dont elle est accablée depuis si long-temps ? Je ne puis y penser sans frémir.

Je suis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit M De Châlons, qui vit qu' il n' avoit plus la force de parler ; mais vous n' êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j' apprenois de Madame D' Arondel, me touchoit trop sensiblement, pour me laisser la liberté de faire des questions étrangères.

p53

M De Châlons lui conta alors, le plus succinctement qu' il lui fut possible, son combat avec M Du Boulai, et les suites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu' il faudroit que je pusse raisonner avec saint-Val. L' aveu qu' il vous a fait, prouve en lui des sentimens de probité et d' honneur, qui nous assurent de sa fidélité. Je le pense comme vous, répondit Mylord D' Arondel ; je vais vous l' envoyer, et écrire à Madame D' Arondel ; pourvu que ma lettre puisse lui être remise, je m' assure qu' elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire saint-Val chez M De Châlons. Mylord D' Arondel vous a appris qui je suis, lui dit M De Châlons, et vous a assuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, seigneur, répondit saint-Val. L' heureuse aventure qui lui a rendu son fils, marque la protection particulière du ciel sur Mademoiselle De Mailly, dont l' innocence auroit pu vous être toujours suspecte. Ne parlons point d' une chose, répliqua M De Châlons, qui me cause le plus vif repentir, et dont je vous prie de perdre à jamais le souvenir. Ce repentir seroit encore plus grand, dit saint-Val, si vous étiez instruit

de tout ce que Mademoiselle De Mailly a fait pour vous. De grace, mon cher saint-Val, répliqua M De Châlons d' une manière affectueuse, et presque suppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, seigneur, pour vous satisfaire, répondit saint-Val, rappeler le temps où M De Mailly avoit pris des engagements avec vous. Son mariage avec Madame Du Boulai lui donna d' autres vues ; mais, quelque grand que fût le crédit de Madame Du Boulai sur l' esprit de M Mailly, il ne put refuser à Mademoiselle De Mailly le temps qu' elle demandoit pour tâcher de vous oublier. Le mariage de monsieur son père se fit tout seul, et Mademoiselle De Mailly n' eut pendant quelque temps, d' autre peine que celle de ne conserver aucun commerce avec vous.

Mylord D' Arondel vint à Calais à-peu-près dans ce temps-là. Ce qu' il a été obligé de m' avouer des sentimens de Madame De Mailly pour lui, de la jalousie qu' elle conçut pour sa belle-fille, me donne l' intelligence d' une conduite dont jusqu' ici je n' avois pu comprendre les motifs. Mademoiselle De Mailly eut mille persécutions

à essayer pour épouser M Du Boulai, et elles augmentèrent lorsque vous eûtes enlevé Mademoiselle De Liancourt. Mademoiselle De Mailly ne pouvoit plus alors opposer à la volonté de son père, l' inclination qu' elle conservoit pour vous. Sa résistance fut mise sur le compte de Mylord D' Arondel. M Du Boulai, inspiré par sa mère, tourna sa jalousie contre lui ; et je ne sais s' il ne vous prit point pour quelqu' un qui lui appartenoit, quand il vous attaqua, lui troisième, sous les fenêtres de Mademoiselle De Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes assassins. M Du Boulai vous reconnut, lorsque vous lui fîtes rendre son épée, et vécut encore assez pour exciter contre vous et contre Mademoiselle De Mailly un violent orage.

Madame De Mailly, à la vue de son fils couvert de sang et de blessures, n' écouta que son désespoir et sa rage. C' est vous, dit-elle à M De Mailly, qui avez causé mon malheur. Ce sont les promesses que vous m' avez faites, et que vous n' avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la passion de mon malheureux fils ; il ne manque plus pour achever de me percer le coeur, que de voir son meurtrier devenir votre gendre.

p56

Oui, vous aurez cette foiblesse ; votre fille peut tout sur vous, et je ne puis rien. M De Mailly aimoit sa femme. L' état où il la voyoit, animoit sa tendresse. Madame De Mailly profita de ce moment pour faire approuver ses desseins. Vous aviez, disoit-elle, assassiné son fils ; elle en avoit toutes les preuves ; il falloit en tirer une vengeance éclatante ; il falloit vous faire périr d' une mort ignominieuse. Quel que soit son ascendant sur l' esprit de M De Mailly, elle ne put l' engager à des projets si odieux ; par complaisance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que Mademoiselle De Mailly épouserait M Du Boulai, dans l' état où il étoit. Il faut, disoit-elle, qu' elle prenne la qualité de sa femme, pour m' assurer qu' elle ne sera jamais celle de son meurtrier ; de plus, M Du Boulai désiroit ce mariage avec tant d' ardeur, que ce seroit peut-être un moyen de lui sauver la vie. Séduit par ses caresses et ses artifices, M De Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force et de courage, et cependant avec tant de respect et de tendresse, qu' il se vit forcé à lui tout déclarer.

p57

Madame De Mailly, lui dit-elle, devrait être rassurée par ce même enlèvement de Mademoiselle De Liancourt, dont elle veut se servir contre M De Châlons. Mais, si cette raison ne lui suffit pas, j' engage

ma parole de n' épouser jamais M De Châlons,
et je vous l' engage à vous, mon
père, à qui rien dans le monde ne seroit
assez puissant pour me faire manquer.
Ce n' étoit pas assez pour Madame De Mailly,
qui vous craignoit encore moins que
Mylord D' Arondel, et qui vouloit acquérir
une autorité entière sur Mademoiselle De Mailly.
Elle renouveloit ses menaces,
elle insistoit pour le mariage.
Mademoiselle De Mailly auroit préféré la mort ;
mais elle trembloit pour vous ; elle connoissoit
la foiblesse de son père ; et je ne sais
ce qui en seroit arrivé, si M Du Boulai
avoit vécu encore quelque temps.
Forcée d' abandonner ce projet, Madame De Mailly
forma celui dont j' ai été chargé.
Elle espéroit par là satisfaire également
sa haine et sa vengeance ; car, seigneur,
j' avois ordre de faire tomber sur vous tous
les soupçons de Mylord D' Arondel, de lui
inspirer de vous voir l' épée à la main, de
l' engager à faire un éclat qui perdît d' honneur

p58

Mademoiselle De Mailly, et qui vous
donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.
Quelle horreur ! S' écria M De Châlons :
à quoi Mademoiselle De Mailly n' est-elle
pas exposée ! S' il ne falloit que ma vie,
j' irois la sacrifier à la haine de mon ennemie ;
aussi bien ne la conserverai-je pas
long-temps, s' il faut que je perde toute
espérance. Mais Madame De Mailly me
hait bien moins, qu' elle ne hait
Mademoiselle De Mailly ; peut-être même ne me
hait-elle que pour avoir le droit de la
haïr. Que ferons-nous, mon cher saint-Val ?
Comment apprendre à Mademoiselle De Mailly
les noirceurs que l' on avoit préparées
contre elle, et dont il est si important
qu' elle soit informée ? Comment la faire
revenir des funestes engagements qu' elle a
pris contre moi ? Comment remplir auprès
de Madame D' Arondel les intentions de son
mari ?
En vérité, seigneur, lui dit saint-Val,
je suis bien embarrassé ; la façon dont j' ai
exécuté les ordres de Madame De Mailly,
ne me permet pas de me montrer chez
elle ; d' ailleurs, il n' est plus possible de

pénétrer dans Calais.

p59

M De Châlons sentoit toutes ces difficultés. Saint-Val n'avoit point de motifs assez pressans pour entreprendre de les surmonter ; il falloit, pour cela, une passion aussi vive que celle dont M De Châlons étoit animé. Après avoir examiné tous les moyens, il se détermina d'aller joindre le comte de Canaple qui cherchoit à profiter des circonstances pour ravitailler Calais.

Mylord D' Arondel convint avec M De Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ses démarches, on laisseroit subsister l'opinion où l'on étoit, qu'il avoit péri à la bataille de Crécy, et il les conduisit lui et saint-Val par-delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence possible à celui des français.

PARTIE 4

p60

Monsieur De Canaple étoit parti depuis quelques jours, pour l'exécution d'un dessein qu'il n'avoit communiqué à personne. Ce contre-temps désespéroit M De Châlons : il tenta plusieurs fois de se jeter dans Calais. L'envie de réussir ne lui laissoit consulter que son courage. Il agissoit avec si peu de précaution, qu'il pensa plusieurs fois retomber dans les mains des anglais. Les blessures qu'il reçut, le forcèrent à suspendre ses entreprises. Pendant qu'il étoit retenu, malgré lui, dans son lit, et que ses inquiétudes retardoient encore sa guérison, M De Canaple exécutoit heureusement son projet. Calais, malgré les soins et les précautions de M De Vienne, souffroit déjà les

p61

horreurs de la plus affreuse famine, tout y manquoit, et les gens de la plus haute qualité n'avoient sur cela aucun privilège. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage et de patience, ne permettoit aucune distinction pour sa maison, et ceux qui la composaient étoient les plus exposés à la calamité publique. La ville étoit bloquée du côté de la terre ; la flotte anglaise défendoit l'entrée du port. Ces difficultés auroient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple ; mais le désir de rendre à sa patrie un service signalé, et de sauver ce qu'il aimoit, lui rendoit tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, étoit la plus praticable. Il fit chercher, à Abbeville, deux hommes hardis, nommés Marante et Mestriel, qui connoissoient parfaitement la côte, et à qui la vue de la récompense fit disparoître le péril. Les coffres du roi étant épuisés, M De Canaple fit cette entreprise aux dépens d'une partie de son bien. Il se mit lui-même, avec ces deux hommes, dans une barque, et conduisit des munitions à Calais.

Comme cette manoeuvre devoit être répétée

p62

plusieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville ; mais, en envoyant ces munitions à M De Vienne, il lui fit dire qu'elles étoient principalement destinées pour lui et pour Madame De Granson. Il le fit prier aussi d'en faire part à Mademoiselle De Mailly ; l'estime et l'amitié qu'il avoit pour elle, ne lui permettoient pas de l'oublier.

Ce secours, arrivé dans un temps où les besoins étoient si pressans, fut reçu de M De Vienne avec autant de joie que de reconnoissance. Il alla porter cette agréable nouvelle à sa fille ; elle étoit toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auroient presque rien ajouté, sans l'intérêt de son père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avoit fait, les services qu'il lui avoit rendus,

la tendresse qu' elle ne pouvoit s' empêcher
d' avoir pour lui, l' amour dont elle
le soupçonnoit pour Mademoiselle De Mailly,
toutes ces différentes pensées l' occupoient
tour à tour, et ne la laissoient
pas un seul moment d' accord avec elle-même.
Il n' étoit cependant pas possible
que ce que le comte de Canaple venoit de

p63

faire ne lui causât un sentiment de plaisir,
et qu' elle ne sentît la part qu' elle y
avoit. Mais ce plaisir fut suivi d' une douleur,
mêlée de honte, quand elle apprit
que Mademoiselle De Mailly partageoit
les secours qu' on lui donnoit. Ce seroit
peu de les partager, disoit-elle, c' est à elle
que je les dois, et la fortune, qui me persécute
avec tant de cruauté, m' expose à
cette nouvelle humiliation.

Ces pensées ne la dispoient pas à recevoir
favorablement le comte de Canaple ;
il crut, après avoir fourni aux nécessités
les plus pressantes de la ville,
pouvoir s' y arrêter quelques jours. L' état
de liberté où Madame De Granson étoit
alors, ce qu' il faisoit pour elle, lui donnoient
une espérance, que la vivacité de
sa passion augmentoit encore, par le besoin
qu' elle lui donnoit d' espérer. Tout
cela le déterminoit à chercher à la voir
et à lui parler. M De Vienne le mena
avec empressement, dans l' appartement
de sa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m' acquitter
envers ce héros. Notre reconnoissance,
répliqua-t-elle, d' un ton froid, et sans
regarder le comte de Canaple, paieroit

p64

mal monsieur ; il attend un prix plus glorieux
de ce qu' il a fait. M De Canaple,
que l' accueil de Madame De Granson avoit
glacé, demuroit sans réponse, et pressé
d' un mouvement de dépit, il avoit une
sorte d' impatience d' être hors d' un lieu où
il avoit si ardemment désiré de se trouver.

Les députés de la ville, qui demandèrent à le voir, lui fournissoient le prétexte dont il avoit besoin pour s' éloigner, si M De Vienne, persuadé que sa présence, et celle de sa fille ajouteroient quelque chose de plus flatteur aux honneurs qu' on lui rendoit, n' eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de satisfaction, qu' il empruntoit de son dépit. C' étoit une vengeance qu' il exerçoit contre Madame De Granson, à qui la reconnaissance publique reprochoit son insensibilité et son ingratitude.

Un gentilhomme de Mademoiselle De Mailly, du nombre des députés, avoit ordre de remercier en particulier le comte De Canaple. Mademoiselle De Mailly, seigneur, ajouta-t-il, lorsqu' il eut rempli sa commission, vous prie de la voir aujourd' hui, s' il vous est possible. Ce sera tout-à-l' heure,

p65

répondit-il assez haut pour être entendu de Madame De Granson ; et, s' acquittant tout de suite de ce qu' il devoit aux députés, il sortit avec eux. M De Vienne le laissa en liberté de faire une visite où il croyoit que les témoins lui seroient importuns, et alla, suivant sa coutume, visiter les différens quartiers de la ville.

Madame De Granson avoit besoin de la solitude où on la laissoit ; elle ne pouvoit plus soutenir la contrainte qu' elle s' étoit faite. à peine fut-elle seule, qu' elle entra dans un cabinet où elle s' enferma, et, se jetant sur un lit de repos, elle s' abandonna toute entière à sa douleur. Ce qu' elle venoit d' entendre, l' air satisfait que le comte de Canaple avoit affecté, ne lui laissoient aucun doute sur la passion dont elle le croyoit occupé.

Que ferai-je, disoit-elle ? M' exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte ? Recevrai-je des soins et des respects, qu' il ne me rend que parce qu' il m' a offensée ? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir ; plus il m' avertit de ce que je dois penser moi-même ! Que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu' il aime, si le désir de s' en rendre

p66

plus digne, n' est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi ? Peut-être n' ai-je d' autre part à ses démarches, que d' être le jouet de sa fausse vertu, après l' avoir été de son caprice. Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu' elle lui causoit, elle ne pouvoit s' empêcher de compter le temps que le comte de Canaple passoit avec Mademoiselle De Mailly. Son imagination lui représentoit la douceur de leur entretien, et lui en faisoit une peinture désespérante. Elle le voyoit à ses genoux ; elle la voyoit s' applaudir que la ville dût sa conservation au courage de son amant, et à la tendresse qu' il avoit pour elle. Qu' elle est heureuse ! Disoit-elle ; elle peut aimer, elle le doit. Et moi je dois haïr ; et je suis assez lâche et assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir ! S' il étoit tel que lorsque je l' ai connu ! S' il ne m' avoit point offensée ! S' il n' aimoit rien ! ... mais il m' a offensée ! Mais il aime ! Tandis que Madame De Granson s' affligeoit de la joie et des triomphes de Mademoiselle De Mailly, M De Canaple voyoit couler les larmes qu' elle donnoit à la mort de M De Châlons, et n' avoit plus la force

p67

de lui laisser des espérances qui lui paroissoient alors absolument fausses. Quoi ! Lui disoit-elle, je n' ai plus de ressource ! Il est donc certain qu' il a péri ! Hélas ! Du moins s' il avoit pu savoir tout ce qu' il m' a coûté, s' il savoit que je ne renonçois à lui que pour lui-même ! Nous n' aurions jamais été l' un à l' autre, s' il avoit vécu ; mais il vivoit, et il auroit vu que je n' aurois jamais été à personne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimez. Vous vous consolerez, ajouta-t-elle ; l' amitié se console, et je ne me consolerais jamais. Mon parti est pris ; j' irai m' enfermer

dans un lieu où je pleurerai seule, et
où je m'assurerai de pleurer éternellement.
L'attachement que vous avez pour monsieur
votre père, lui dit le comte de Canaple,
mettra obstacle à votre résolution,
et me rassure contre cet effet de votre douleur.
Hélas ! Reprit-elle, il a causé tout
mon malheur ; je ne le lui reproche pas :
il a été foible ; et ne l'est-on pas toujours
quand on aime ! Que sais-je moi-même de
quoi j'aurais été capable, si j'avois eu un
amant moins vertueux ? Mon coeur étoit
entre ses mains.

p68

M De Canaple admiroit une façon de
penser si raisonnable et si peu ordinaire.
Il s'affligeoit avec Mademoiselle De Mailly
de la perte qu'elle pensoit avoir faite, et
s'affligeoit aussi de ses propres maux.
Croire être haï de ce qu'on aime, est une
douleur peut-être plus insupportable, que
d'en pleurer la mort.
Les principaux habitans de Calais, qui
l'avoient accompagné, l'attendoient pour
le reconduire chez M De Vienne. Sa
marche, qui étoit une espèce de petit
triomphe, fut interrompue par un habitant,
nommé Eustache De Saint-Pierre,
dont l'état ne paroissoit pas au-dessus de
celui d'un simple bourgeois, et qui, après
avoir percé la foule, vint embrasser le
comte de Canaple. Vous m'êtes donc
rendu, mon cher fils, lui disoit-il ! Le ciel
a été touché de mes larmes ; je vous revois,
et vous êtes le libérateur de notre
patrie ! Quel père, après avoir été si
misérable, a jamais été si fortuné !
L'étonnement de M De Canaple, qui
ne comprenoit rien à cette aventure,
donna le temps à ce bon homme, vénérable
par ses cheveux blancs, de l'examiner
plus à loisir ; et, se prosternant presque à

p69

ses pieds : je vous demande pardon, monseigneur,
lui dit-il ; une assez grande ressemblance

a causé le manque de respect
où je viens de tomber. Je ne le vois que
trop ; vous n'êtes point mon fils ; je vous
prie d'oublier que je vous ai donné un nom
si peu digne de vous. Hélas ! Ce moment
vient de rouvrir des plaies que le temps
commençoit à fermer.

Le comte de Canaple, touché de son
affliction, le releva avec bonté, et l'embrassa
comme s'il avoit été véritablement
son père. Ne vous repentez point, lui dit-il,
de m'avoir appelé votre fils : je veux
à l'avenir vous en tenir lieu ; la nature
n'aura pas mis en vain cette ressemblance
entre nous ; et, l'embrassant de nouveau,
il le congédia, et alla rejoindre M De Vienne.
Madame De Granson ne parut point le
reste de la journée ; cette continuation de
rigueur désespéroit le comte de Canaple.
Il la trouvoit si injuste, et les services qu'il
rendoit si mal payés, qu'il y avoit des momens
où il se repentoit presque de tout ce
qu'il avoit fait, et où il formoit la résolution
de fuir Madame De Granson pour
jamais.

p70

Sans avoir déterminé ce qu'il devoit
faire, il partit de Calais. Mais le véritable
amour se range toujours du parti de l'objet
aimé. M De Canaple se jugea bientôt coupable
de l'injustice dont il accusoit
Madame De Granson ; il trouvoit des raisons
pour justifier la conduite qu'elle tenoit
alors, si différente de celle qu'elle avoit
tenue à Paris. La présence de son mari
l'avoit obligée à des ménagemens qui n'étoient
plus nécessaires, et elle pouvoit, en
liberté, se livrer à toute son indignation.
Plus la mort de son mari l'avoit attendrie
pour lui, plus elle devoit sentir l'injure
qui lui avoit été faite.
à mesure que le dépit s'éteignoit dans
l'ame de M De Canaple, il reprenoit le
désir d'approvisionner Calais. Ce qu'il
avoit déjà fait l'engageoit à faire davantage.
L'amour de sa propre gloire demandoit
de lui ce que son amour pour Madame De Granson
ordonnoit.
Les momens étoient précieux ; les anglais
pouvoient découvrir la manoeuvre,

et y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtimens ; une tempête furieuse s' éleva, dans le temps qu' il fallut s' embarquer ; les deux matelots

p71

représentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril ; la tempête, loin de le rebuter, lui donnoit au contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures, que dura le trajet, ils furent cent fois près d' être submergés ; et, lorsqu' après des peines infinies ils eurent le bonheur d' aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l' eau de la mer ; les bâtimens avoient besoin d' être réparés, pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu' on y travailloit, le roi d' Angleterre, averti qu' il étoit entré des munitions dans la place, fit construire, le long de la côte, plusieurs fortins qui en défendoient l' entrée et la sortie. Il ne fut pas possible à M De Canaple de suivre son projet ; enfermé dans la ville, hors d' état désormais de secourir Madame De Granson, il ne lui resta que l' espérance de mourir du moins en la défendant. M De Mailly, dont la maison étoit voisine de la principale attaque, avoit demandé à M De Vienne de le recevoir dans le château, et M De Canaple se trouva logé avec Mademoiselle De Mailly. Malgré

p72

l' éloignement que Madame De Granson avoit pour elle, il étoit impossible qu' elles ne se vissent souvent. La tristesse où Mademoiselle De Mailly étoit plongée, convenoit au sentiment que Madame De Granson lui supposoit, et la confirmoit dans son opinion.

Mais cette tristesse étoit toujours la même ; la présence de M De Canaple laissoit Mademoiselle De Mailly comme elle l' avoit trouvée ; nul changement en elle, nul empressement de la part de l' un ni de

l' autre de se voir et de se chercher ; enfin,
rien de tout ce qui marque l' amour, et le
fait si sûrement reconnoître. Madame De Granson
faisoit toutes ses remarques, et
sans le vouloir, elle en traitoit moins mal
M De Canaple ; elle l' évitoit pourtant toujours
avec le même soin, mais non pas tout
à fait avec la même disposition.
Cependant le découragement étoit général
dans Calais ; les plus braves n' avoient
plus la force de faire usage d' une bravoure
qui ne pouvoit que reculer de quelques
jours leur perte ; il ne restoit d' espérance
que dans les efforts que Philippe se dispoisoit
à faire pour attaquer le camp des
anglais. Édouard, averti de ses desseins,

p73

ajoutoit de nouvelles fortifications à son
camp.
Mylord D' Arondel eut ordre de marcher
vers Hesdin, pour observer l' armée de Philippe.
Il fallut obéir, quelque peine qu' il
eût de s' éloigner, sans être instruit du sort
de Madame D' Arondel dont M De Châlons,
qu' il croyoit dans Calais, pouvoit à tous
momens lui donner des nouvelles. Son fils,
encore entre les mains des femmes, n' étoit
pas en état de le suivre, et il sentoit
vivement cette privation. Les soins qu' il
prenoit de cet enfant, satisfaisoient en
quelque sorte sa tendresse pour la mère.
C' étoit à elle que s' adressoient les caresses
qu' il lui faisoit, et il croyoit en recevoir
de la mère, quand il en recevoit de son
enfant. Seulement il se reprochoit quelquefois
de goûter des douceurs qu' il ne
partageoit pas avec elle.
Après avoir mis auprès de ce fils ceux
de ses domestiques en qui il avoit le plus
de confiance, il marcha à la tête d' un corps
de quatre mille hommes. Philippe étoit
parti d' Amiens, où il avoit assemblé son
armée, et s' étoit avancé jusqu' à Sangate ;
il envoya de là les maréchaux de saint-Venant
et de Beaujeu reconnoître le camp

p74

des anglais ; et, sur leur rapport, l' ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d' Angleterre qui la refusa. N' ayant plus aucun moyen de secourir Calais, il se vit forcé de se retirer.

Mylord D' Arondel donna avec sa petite troupe sur l' arrière-garde de l' armée française, enleva une partie du bagage, et fit plusieurs prisonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d' édouard.

Un jour qu' il avoit campé dans une plaine à l' entrée d' un bois, on vint l' avertir que quelques soldats, tentés par le butin, avoient entrepris de forcer une maison religieuse, située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre, presque dans le moment qu' il avoit commencé ; mais il fallut plus de temps pour rassurer des filles que l' habitude de vivre dans la solitude et dans la retraite, rendoit encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avoit été forcée, donnoit à Mylord D' Arondel la liberté d' y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnoissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissoit à leur nourriture, et qui servoit à leur promenade.

p75

En passant sur un petit pont rustique, pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il alloit, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie étoit si profonde, qu' elle ne s' aperçut que l' on venoit à elle que lorsqu' on en fut proche. Sans regarder ceux qui s' avançoient, elle se leva pour s' éloigner. Mais Mylord D' Arondel l' avoit assez vue pour aller à elle, et la prendre entre ses bras avec les plus vifs transports de l' amour.

Reconnaissez-moi, ma chère Amélie, lui disoit-il ; voyez celui que vous fuyez ; c' est moi, c' est un mari qui vous adore, que votre perte faisoit mourir de douleur.

La surprise, le trouble et la joie de Madame D' Arondel faillirent à lui coûter la vie ; elle resta sans connoissance dans les bras de son mari.

à la vue de cet accident, Mylord D' Arondel,

saisi de crainte, hors de lui-même,
demandoit du secours à tout ce qui l' environnoit.
Il mit sa femme au bord du ruisseau,
il lui en jetoit de l' eau sur le visage,
il la prioit dans les termes les plus tendres
de lui répondre ; mais tous ces soins étoient
inutiles : elle ne revenoit point.
On la porta dans une petite maison du

p76

jardinier, qui étoit proche. Après avoir
employé tous les remèdes dont on put s' aviser,
elle donna quelque marque de sentimens ;
ses yeux s' ouvrirent quelque temps
après, et cherchèrent Mylord D' Arondel.
Il étoit à genoux auprès d' elle, la bouche
collée sur une de ses mains. Madame D' Arondel
le regarda quelque temps, et, lui
jetant au cou le bras qui lui restoit libre,
demeura dans cette situation.
Le saisissement où ils étoient l' un et
l' autre, ne leur permit pas sitôt de parler ;
leurs regards se confondoient et se disoient
tout ce qu' ils ne pouvoient se dire.
Madame D' Arondel prenoit les mains de
son mari, qu' elle baisoit à son tour. à ces
premiers momens succédèrent mille questions,
toujours interrompues par de nouveaux
témoignages de tendresse.
Il fallut songer à mettre Madame D' Arondel
dans un lieu où elle pût passer la
nuit avec moins d' incommodité ; elle auroit
pu entrer dans le couvent ; mais
Mylord D' Arondel ne pouvoit pas l' y suivre : et le
moyen de la quitter ! Il fit venir en diligence
un chariot pour la mener à un
bourg voisin. Pendant toute la route, occupé
de mille soins dont elle étoit l' objet,

p77

il marcha toujours à côté du chariot.
Madame D' Arondel, qu' on avoit mise
au lit en arrivant, parut mieux d' abord ;
mais la fièvre lui prit la même nuit, et redoubla
les jours suivans. Le désir de la
secourir soutenoit Mylord D' Arondel et
l' empêchoit de succomber à l' excès de sa

douleur ; toujours les yeux attachés sur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte et d' espérance, il ne quittoit pas le chevet de son lit. La fièvre augmenta considérablement, et la malade ne laissoit aucun espoir de guérison.

Son état ne pouvoit être caché à Mylord D' Arondel ; plus mort que vif, suffoqué par des larmes et des sanglots qu' il tâchoit de retenir, il voulut, pour soulager le mal que Madame D' Arondel souffroit à la tête, y porter la main ; elle prit cette main, la baisa, et la remit sur son front.

Quelques momens après, s' étant aperçue que Mylord D' Arondel pleuroit, et vouloit se cacher : laissez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle en se levant un peu sur son séant, et en le regardant avec des yeux qui, tout mourants qu' ils étoient, conservoient leur beauté, laissez-moi jouir du plaisir d' être si parfaitement aimée. Hélas !

p78

Je crains de n' avoir plus que quelques momens à en jouir ; la mort va peut-être nous séparer. Mes larmes coulent aussi bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie est bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l' amour. Non, s' écria Mylord D' Arondel, le ciel aura pitié de moi : vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvois, reprit Madame D' Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avons, je mourrois avec moins de regret, mais, malgré mes soins et mes prières, il m' a été enlevé et nous l' avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n' est point perdu, vous l' auriez déjà auprès de vous, si je n' avois craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne savez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimée ; mon fils, sans vous, seroit tout pour moi ; avec vous il n' est que mon fils. S' il est possible, donnez-moi la consolation de l' embrasser.

M D' Arondel, qui avoit eu soin de faire venir son fils aussitôt qu' il avoit retrouvé Madame D' Arondel, ordonna qu' on allât le chercher. Elle se trouva, en le voyant,

plus sensible qu' elle n' avoit pensé. Elle voulut l' avoir auprès d' elle, elle ne cessoit de lui faire des caresses. Tu m' as causé bien des malheurs, lui disoit-elle en l' embrassant, mais je ne t' en aime pas moins !

Comment ne l' aimerois-je pas, ajoutoit-elle, en s' adressant à Mylord D' Arondel !

C' est notre fils, c' est un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fit une prompte révolution sur Madame D' Arondel, soit que sa maladie fût à son dernier période, elle se trouva considérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu' alors que Mylord D' Arondel lui conta ce qu' il avoit appris de saint-Val, et la façon presque miraculeuse dont leur fils avoit été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober si entièrement la connoissance de tout ce qui se passoit dans votre patrie ?

Vous savez lui répondit-elle, que je fus remise dans le couvent aussitôt après que je fus accouchée ; tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par Madame De Mailly de m' ordonner de prendre le voile, fut le seul à qui j' eus la liberté de

parler ; ma santé étoit si mauvaise, que les religieuses elles-mêmes déclarèrent qu' elles ne me recevroient que lorsque je serois rétablie. Je vécus de cette sorte, soutenue par la seule confiance que j' avois en vous, quand Madame De Mailly, dont depuis long-temps je n' avois eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d' un ton aigre et menaçant, vous attend à la porte, et a ordre de vous conduire dans une maison que je vous ai choisie. Partez tout-à-l' heure, et rendez-moi grâce de vous ôter d' un lieu où votre honte ne seroit pas toujours cachée. Vous connoissez ma timidité, poursuivit

Madame D' Arondel ; d' ailleurs, qu' aurois-je
fait pour me défendre ? Je ne sus qu' obéir.
On m' ôta généralement tout ce que j' avois,
dans la crainte que j' en pusse tirer
quelque secours. Par bonheur, vos lettres
et votre portrait que je tenois toujours cachés
sur moi, me demeurèrent, et ont fait
dans ma solitude, mon unique consolation.
Une femme et un homme que je ne connoissois
point, m' attendoient dans le chariot.
Je fus menée et observée pendant la

p81

route, avec autant d' attention que si j' avois
été prisonnière d' état. Ma douceur et ma
complaisance ne purent rien gagner sur
l' esprit de mes conducteurs ; ils me traitoient
avec tant d' inhumanité, que ce fut
une espèce de soulagement pour moi quand
je me trouvai dans la maison où vous m' avez
vue. Mais lorsque je fus instruite de la règle
qui s' y observoit, que je sus qu' on y vivoit
dans un entier oubli du monde, que je
n' entendrois jamais parler de personne, et
que personne n' entendroit jamais parler de
moi, je crus être dans le tombeau.
La mort même des parens de ces bonnes
filles ne leur est annoncée qu' en général.
Combien de larmes ces sortes de nouvelles
m' ont-elles fait répandre, quoiqu' elles ne
pussent point vous regarder ! Elles me
remplissoient l' esprit des idées les plus funestes.
L' ignorance où j' étois et où je devois toujours
être de votre sort, me causoit des
alarmes continuelles.
Je n' envisageois d' autre fin à mes peines
que celle de ma vie, et je ne voulois point
cependant m' engager : c' eût été cesser
d' être à vous, c' eût été m' ôter le nom de
votre femme. Ce nom, quoique je susse
seule qu' il m' étoit dû, me consolait.

p82

J' allois presque tous les jours rêver dans
l' endroit où vous me trouvâtes. La solitude
et le silence augmentoient ma mélancolie ;
je m' en remplissois le coeur ; je relisois vos

lettres ; je regardois votre portrait et je pleurois. Ma santé, qui s' affoiblissoit tous les jours, me donnoit l' espérance d' une mort prochaine.

Madame D' Arondel, attendrie par des souvenirs si douloureux, n' eut pas la force d' en dire davantage. Mylord D' Arondel pénétré jusqu' au fond du coeur, lui répétoit ce qu' il lui avoit dit mille fois, que son sang, sa vie ne payeroient pas la moindre des peines qu' elle avoit souffertes pour lui. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Mais toujours occupée de l' intérêt et de l' honneur de son mari, elle l' obligea de retourner au siège de Calais, où il avoit renvoyé les troupes sous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant ! Combien de précautions pour être informé de ses nouvelles ! Il eût voulu en avoir à tous les instans. Le roi d' Angleterre le chargea à son arrivée d' aller, avec M De Mauny, parler à M De Vienne, qui, du haut des murailles, avoit fait signe qu' il avoit quelque

p83

chose à dire. La retraite de Philippe ne laissant plus d' espérance de secours à ce brave capitaine, il n' avoit pu refuser aux habitans de la ville et à la garnison de demander à capituler.

Messeigneurs, dit-il à Mylord D' Arondel et à M De Mauny, le roi mon maître m' avoit confié cette place. Il y a près d' un an que vous m' y assiégez ; j' ai fait mon devoir aussi bien que ceux qui y sont renfermés avec moi ; la disette et le manque de secours nous contraignent de nous rendre ; mais nous nous ensevelirons sous les ruines de ces murailles, si on ne nous accorde pas des conditions qui mettent nos vies, nos libertés et notre honneur en sûreté.

M De Mauny, instruit des intentions d' édouard, et plus disposé par son caractère que Mylord D' Arondel, à s' acquitter de la commission dont il les avoit chargés, déclara que le roi ne les recevrait à aucune composition, qu' il vouloit être maître de leur faire éprouver tel châtement qu' il jugeroit à propos. M De Vienne répondit

avec beaucoup de fermeté que les habitans
et lui sauroient mourir les armes à la main ;
mais qu' il croyoit le roi d' Angleterre trop

p84

prudent et trop généreux pour réduire de
braves gens au désespoir.

De retour au camp, Mylord D' Arondel et
M De Mauny mirent tout en usage pour
fléchir la colère de leur maître ; ils lui
représentèrent avec force que la sévérité
dont il vouloit user en vers les assiégés,
pourroit être d' une dangereuse conséquence,
et donner droit à Philippe de l' imiter.

Je veux bien, leur dit édouard, après
avoir rêvé quelque temps, accorder au
gouverneur la grace qu' il demande, à
condition que six bourgeois, natifs de
Calais, me seront livrés la corde au cou,
pour périr par la main du bourreau. Il faut
que leur supplice effraye les villes, qui,
à l' exemple de celle-ci, voudroient me
résister. Mylord D' Arondel et M De Mauny
furent contraints de porter cette terrible
réponse à M De Vienne.

Avant que d' assembler le peuple, il alla
dans l' appartement de Madame De Granson,
suivi du comte de Canaple, qu' il
avoit prié de l' accompagner. Il faut, ma
chère fille, lui dit-il en l' embrassant, nous
séparer ; je vais exposer au peuple la réponse
d' édouard, et au défaut des six victimes
qu' il demande, et que je ne pourrai

p85

lui donner, j' irai lui porter ma tête ;
peut-être se laissera-t-il fléchir : peut-être
préviendrai-je le malheur de cette ville et
le vôtre. Ma mort me sauvera du moins de
la honte et de la douleur d' en être témoin.
Si je suis écouté, votre retraite est libre ;
et, si je péris sans vous sauver, je demande
à M De Canaple, dont je reconnois
la valeur, de mettre tout en usage
pour vous garantir de la fureur du vainqueur.
J' espère qu' à la faveur du tumulte
et du désordre, il ne vous sera pas impossible

de vous échapper dans une barque
de pêcheur.

Quoi ! Mon père, s' écria Madame De Granson,
en le serrant entre ses bras,
et en le mouillant de ses larmes, vous
voulez mourir, et vous prenez des précautions
pour sauver ma vie ! Croyez-vous
donc que je veuille, et que je puisse vous
survivre ? Le moment où vous sortirez de
cette malheureuse ville sera le moment de
ma mort.

Le comte de Canaple, aussi pénétré que
M De Vienne et Madame De Granson, les
regardoit l' un et l' autre, et gardoit le silence,
lorsque Madame De Granson, levant
sur lui des yeux grossis par les pleurs :

p86

songez à vous, monsieur, lui dit-elle ; je
n' ai besoin d' aucun autre secours que de
mon désespoir. Non, madame, lui dit-il,
vous n' aurez point recours à un si affreux
remède ; et, si M De Vienne veut différer
l' assemblée jusqu' à demain, j' espère beaucoup
d' un projet que je viens de former.

M De Vienne, quoique très-persuadé
du courage et de la capacité de M De Canaple
ne s' en promettoit cependant aucun
succès. Madame De Granson, au contraire,
se laissoit aller à quelques espérances.

M De Canaple alla, après les avoir
quittés chez Eustache De Saint-Pierre, le
même qui l' avoit pris pour son fils. Je viens
vous demander, lui dit-il, de m' avouer pour
ce fils avec lequel vous m' avez trouvé une
si grande ressemblance. J' ai besoin de
son nom, pour être accepté par les députés
d' édouard qui veut que six citoyens
de Calais lui soient abandonnés, et qui ne
pardonne au reste de la ville qu' à ce prix.
Eustache avoit une fermeté d' ame, une
élévation d' esprit et de sentimens bien au-dessus
de sa naissance, et rares même dans
les conditions les plus élevées. L' honneur
que vous me faites, monseigneur, dit-il
au comte de Canaple, m' instruit de ce que

p87

je dois faire moi-même. Je me montrerai, si je puis, digne d' avoir un fils tel que vous ; nous irons ensemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain, le peuple fut assemblé par M De Vienne ; on n' entendoit que cris, que soupirs, que gémissemens dans toute cette multitude consternée ; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu' ils prissent, ne donnoit à personne le courage de mourir du moins utilement pour sa patrie.

Quoi ! Dit alors Eustache De Saint-Pierre, en se montrant à l' assemblée ! Cette mort, que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd' hui ? Quel est donc notre espoir ? échapperons-nous à la barbarie du vainqueur ?

Non. Nous mourrons, et nous mourrons honteusement, après avoir vu nos femmes et nos enfans livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L' horreur qui régnoit dans l' assemblée redoubla encore à cette affreuse peinture.

Eustache, interrompu par de nouveaux cris et de nouveaux gémissemens, poursuivit enfin : mais pourquoi de vains discours, quand il faut des exemples ? Je

p88

donne, pour le salut de mes concitoyens, ma vie et celle de mon fils. Quoiqu' il ne paroisse pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelqu' admiration que la vertu d' Eustache fît naître, il sembloit que le ciel, pour le récompenser, vouloit que sa famille fournît seule des exemples de courage.

Jean D' Aire, Jacques De Wuisant, et Pierre, son frère, tous proches parens d' Eustache, se présentèrent.

Le nombre n' étoit pas encore complet.

M De Vienne, employa, pour y être reçu, les mêmes soins et la même industrie que d' autres auroient mis en oeuvre pour s' en exempter. Mais les députés, pleins de respect et de vénération pour une vertu si héroïque, loin de l' écouter, s' appuyèrent sur les ordres d' édouard, et déclarèrent qu' ils ne pouvoient les changer.

Madame De Granson, instruite de tout ce qui se passoit, ne voyoit que des abîmes. Ce n' étoit qu' en exécutant les conditions imposées que la vie de ce père si cher pouvoit être en sûreté ; ce n' étoit qu' à ce prix qu' elle pouvoit elle-même se sauver de la fureur du soldat victorieux. Que disoit M De Canaple ? Qu' étoient devenues les

p89

espérances qu' il avoit données ? Pourquoi ne paroissoit-il point ? Avoit-il cessé d' être généreux ? Ce malheur me manquoit, disoit-elle ! Il faut, pour mettre le comble à ma honte, qu' il soit même indigne de l' estime que j' avois pour lui, de cette estime que je me reprochois, et que j' étois pourtant bien aise de lui devoir ! Mademoiselle De Mailly qui, depuis qu' elle logeoit dans le château, étoit dans l' habitude de voir Madame De Granson, vint s' affliger avec elle. La mort n' étoit point ce qu' elle craignoit ; depuis qu' elle avoit perdu M De Châlons, elle la regardoit comme un bien ; des malheurs mille fois plus grands que la mort faisoient couler ses larmes. Un grand bruit qu' elles entendirent, interrompit cette triste occupation ; comme tout étoit à craindre dans la situation où étoient les choses, elles s' avancèrent l' une et l' autre avec précipitation à une fenêtre qui donnoit sur la place ; elles ne virent d' abord que beaucoup de monde assemblé, et n' entendirent qu' un bruit confus. Mais, à mesure que les objets s' approchoient, elles distinguèrent cinq hommes qui avoient la corde au cou ; la multitude les suivoit ;

p90

tous vouloient les voir ; tous vouloient leur dire un dernier adieu ; tout retentissoit de leurs louanges, et tout étoit en pleurs. Madame De Granson et Mademoiselle De Mailly étoient pénétrées d' un spectacle si touchant ; la pitié que leur inspiroient ces malheureux, augmentoit encore par la fermeté avec laquelle ils alloient à la mort.

Un d' entre eux, malgré le triste équipage où il étoit, se faisoit distinguer par sa bonne mine, par une démarche plus fière et plus assurée, et attiroit sur lui tous les regards. Mademoiselle De Mailly eut à peine jeté les yeux sur lui, que, poussant un grand cri, elle tomba évanouie. Madame De Granson, étonnée et surprise de cet accident qu' elle ne savoit à quoi attribuer, appela du secours. On porta Mademoiselle De Mailly dans son lit, où elle fut encore long-temps sans reprendre connoissance ; elle ouvrit enfin les yeux, et, repoussant ceux qui vouloient la secourir : laissez-moi, disoit-elle, laissez-moi mourir : c' est prolonger mon supplice, que de prolonger ma vie. Dieu ! Ajoutoit-elle, que viens-je de voir ! Il vit, et sa vie rend ma douleur plus amère ; elle ne lui est donc rendue, que pour la perdre sous la main d' un bourreau.

p91

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à M De Mailly qui étoit accouru au bruit de son accident, je vous demande pardon de mon désespoir ; mais pourriez-vous le condamner ? Ce Châlons que vous m' aviez permis d' aimer, que vous m' aviez destiné, que vous m' avez ôté, va périr pour vous et pour moi. Je l' ai reconnu ; il est déjà dans cet affreux moment au pouvoir de ce barbare ! Que ne peut-il savoir que ma mort suivra la sienne ? Ne me regrettez point, mon père ; laissez-moi mourir sans vous avoir offensé ; que sais-je où me conduiroit l' excès de ma douleur ! Un second évanouissement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu' elle n' eût expiré. M De Mailly tenoit sa fille entre ses bras, et il sembloit que lui-même alloit expirer aussi. Madame De Granson, dont les soupçons étoient déjà fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu' elle entendoit, sentoit, à mesure que la jalousie s' éteignoit dans son coeur, renaître son amitié pour Mademoiselle De Mailly ; et, malgré le pitoyable état où elle la voyoit, elle ne laissoit pas de lui porter envie. Elle est

aimée, disoit-elle, elle a osé aimer, elle reçoit de ce qu' elle aime la plus grande marque d' amour qu' on puisse recevoir ; et moi, je n' ai reçu que des outrages ! Voilà le prix de ma foiblesse.

M De Vienne, qui ne paroissoit point, donna encore à Madame De Granson une autre douleur. Elle sortit de chez Mademoiselle De Mailly pour aller chercher son père, quand elle apprit, par un homme à lui, qu' il étoit en ôtage entre les mains de Mylord Montaigu, et qu' il ne seroit libre, que lorsque les citoyens sur lesquels édouard vouloit exercer sa vengeance, auroient subi le supplice auquel ils étoient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même temps une lettre dont il étoit chargé. La consternation où il paroissoit la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit et ouvrit cette lettre d' une main tremblante, et lut ce qui suit avec un saisissement qui augmentoit à chaque ligne.

" ce n' est que dans ce moment où je vais à la mort, que j' ose vous dire pour la première fois que je vous aime. Vous ne l' avez pas ignoré, madame ; vos rigueurs

me l' ont appris depuis long-temps ; mais avez-vous bien connu quelle est cette passion que vous m' avez inspirée ? Avez-vous cru que mon coeur ne demandoit, ne vouloit que le vôtre ; que vous pouviez d' un mot, d' un regard, faire mon bonheur ? Voilà, madame, cet homme que vous avez accablé de tant de haine. Je ne me suis jamais permis de vous parler ; je me suis imposé des lois aussi sévères que celles que vous m' auriez imposées vous-même ; je me suis rendu aussi malheureux que vous vouliez que je le fusse. J' avois espéré qu' une conduite si soumise vous apprendroit enfin que la fortune seule avoit pu

me rendre criminel. Je vous l' avouerais
encore, madame, je me suis flatté quelquefois
que la bienséance et le devoir
étoient plus contre moi que vous-même ;
vous m' avez enlevé cette illusion qui m' étoit
si chère, qui soutenoit ma vie. Le
changement de votre condition a rendu la mienne encore
plus misérable. Vous m' avez fui ; vous avez rejeté
mes soins avec une nouvelle rigueur ; nulle espérance
ne me reste : il faut mettre fin à tant de peines ;
il faut cesser de vous être odieux, en cessant de
vivre. J' emporterai du moins

p94

la consolation de vous avoir donné, jusqu' au
dernier moment, des marques du
respect extrême qui a toujours accompagné
mon amour. C' est sous un nom supposé
que je me présente à la mort. Vous seule
serez instruite de ma destinée ; vous seule,
madame, dans le monde, saurez que je
meurs pour vous " .

Quel sentiment, quelle tendresse la lecture
de cette lettre ne produisit-elle point !
Cet homme pour lequel Madame De Granson
avoit eu dès le premier moment une
inclination si naturelle, dont elle n' avoit
point cru être aimée, donnoit sa vie pour
la sauver ; cet homme avoit la passion la
plus véritable et la plus flatteuse. La joie
d' être si parfaitement aimée, se faisoit
sentir dans son coeur à travers la douleur
et la pitié. Plus M De Canaple croyoit
être haï, plus il lui sembloit digne de sa
tendresse. Tout lui parut possible, tout lui
parut légitime pour l' arracher à la mort.
Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui
qui lui avoit rendu cette lettre, me
chercher un habit d' homme, et préparez-vous
à me suivre au camp ; le salut de votre
maître dépend peut-être de votre diligence.
Pendant le peu de temps qui s' écoula

p95

jusqu' au retour de cet homme, M De Canaple
expirant sous les coups d' un bourreau,
se présentoit sans cesse aux yeux de

Madame De Granson, et la faisoit presque mourir à tous les instans. La détention de M De Vienne lui donnoit la liberté de sortir de la ville sans obstacle. Malgré sa délicatesse naturelle, elle marchoit avec tant de vitesse, qu' elle laissoit bien loin derrière elle celui qu' elle avoit pris pour la conduire ; mais ce n' étoit point encore assez au gré de son impaience ; elle se reprochoit son défaut de force ; elle trembloit de n' arriver pas assez promptement. Lorsqu' elle eut atteint les premières gardes, un soldat, trompé par ses habits, la prit pour un homme, et voulut l' arrêter ; mais un officier, touché de sa physionomie, l' arracha des mains du soldat, et la conduisit à la tente du roi, à qui elle assuroit qu' elle avoit un secret important à révéler.

Sire, lui dit-elle, en se prosternant à ses pieds, je viens vous demander la mort ; je viens vous apporter une tête coupable, et sauver une tête innocente. J' étois du nombre des citoyens qui doivent

p96

périr pour le salut de tous ; un étranger, par une pitié injurieuse pour moi, veut m' enlever cette gloire, et a pris mon nom. édouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n' étoit pas exempt des foiblesses de l' orgueil. La démarche de Madame De Granson, en lui rappelant la cruauté où il s' étoit abandonné, l' irritoit encore ; et, la regardant avec des yeux pleins de colère : avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma vengeance, en venant la braver ? Vous mourrez, puisque vous voulez mourir ; et cet audacieux, qui a osé me tromper, mourra avec vous.

Ah ! Seigneur, s' écria Madame De Granson, ordonnez du moins que je meure le premier ! Et, se traînant aux genoux de la reine qui entroit dans ce moment dans la tente du roi : ah ! Madame ! Ayez pitié de moi ! Obtenez cette foible grace. Suis-je assez coupable pour être condamné au plus cruel supplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me sauver ! Sa fermeté l' abandonna, en prononçant ces paroles ; elle ne put retenir quelques

larmes. La reine, déjà touchée du sort de ces malheureux, et qui venoit dans le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie

p97

encore par le discours et par l' action de Madame De Granson, et se déclara tout-à-fait en leur faveur. La gloire qu' elle avoit acquise par le gain de plusieurs batailles, et par la prise du roi d' écosse, la mettoit en droit de tout demander ; mais édouard, toujours inflexible, ne répondit qu' en ordonnant à un officier de ses gardes de faire hâter le supplice des prisonniers. Cet ordre, qui ne laissoit plus d' espérance à Madame De Granson, rappela tout son courage. Se relevant des genoux de la reine où elle étoit encore, et regardant édouard avec une fierté mêlée d' indignation : hâtez-vous donc aussi, dit-elle, de me tenir parole, et faites-moi conduire à la mort. Mais sachez que vous allez verser un sang assez illustre pour trouver des vengeurs. La grandeur d' ame a des droits sur le coeur des héros qu' elle ne perd jamais. édouard, malgré sa colère, ne put refuser

p98

son admiration à Madame De Granson. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuoit de demander la mort, qu' il ne l' avoit été de sa douleur, et les dernières paroles qu' elle venoit de lui dire, lui faisant soupçonner quelque chose d' extraordinaire dans cette aventure qui méritoit d' être éclaircie, il fit signe à ceux qui étoient dans sa tente de se retirer. Votre vie, lui dit-il alors, et celle de vos concitoyens vont dépendre de votre sincérité. Quel motif assez puissant, vous a déterminé à l' action que vous venez de faire ? La vie, sire, me coûteroit moins à perdre, répondit-elle, que l' aveu que votre majesté exige ; mais l' intérêt d' une vie bien plus chère que la mienne, triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une

femme qui a été assez foible pour aimer,
et qui a eu assez de force pour cacher
qu' elle aimoit. Mon amant, persuadé qu' il
étoit haï, a eu cependant assez de générosité
et de passion pour sacrifier sa vie à
la conservation de la mienne. Une action
si tendre, si généreuse, a fait sur mon
coeur toute son impression. J' ai cru, à mon
tour, lui devoir le même sacrifice ; et ma
reconnoissance et ma tendresse m' ont conduite
ici.

p99

Mais, dit la reine, pourquoi tant de
contrainte ? Car je suppose que vous êtes
libre, et que votre inclination est permise.
Je n' ai pas toujours été libre, madame,
répondit Madame De Granson ; et depuis
que je le suis, il falloit une action aussi
extraordinaire pour m' arracher l' aveu de
ma foiblesse.

Quel est donc cet homme, reprit
édouard, qui a tant fait pour vous, et qui
êtes-vous vous-même ? Ma démarche, sire,
répondit-elle avec une contenance qui
marquoit sa confusion, devoit me faire
cacher à jamais mon nom. J' avoue, cependant,
qu' il m' en coûte moins de dire
à votre majesté que je suis la fille du gouverneur
de Calais, que de nommer M De Canaple.
édouard ne put tenir davantage. Pressé
par ses propres sentimens, et déterminé
par les instances de la reine, il ordonna à
Mylord D' Arondel et à M De Mauny, qu' il
fit appeler, d' aller chercher les prisonniers,
et de les lui amener. Ces deux seigneurs se
hâtèrent d' exécuter un ordre qu' ils recevoient
avec tant de plaisir.
Deux des six, déjà sur l' échafaud,
voyoit sans aucune altération les apprêts

p100

de leur supplice ; et, quoiqu' ils
s' embrassassent tendrement, c' étoit cependant
sans foiblesse. Mylord D' Arondel, qui les
vit de loin, cria : grace ! Grace ! Alla à eux
avec promptitude, et reconnut avec la plus

grande surprise M De Châlons.
En croirai-je mes yeux, lui dit-il en
l'embrassant ? Est-ce vous que je vois ? Est-ce
M De Châlons que je viens d'arracher des
mains d'un bourreau ? Par quelle étrange
aventure un homme tel que vous se trouve-t-il
ici ? Je n'y suis pas seul, répondit
M De Châlons ; M De Canaple, que vous
voyez, a fait ce que j'ai fait, et ce que
vous auriez fait vous-même dans les circonstances
où nous nous sommes trouvés.
Mylord D'Arondel, au nom de M De Canaple,
le salua avec toute sorte de marques
de considération. éloignons-nous
promptement, leur dit-il, d'un lieu où je
rougis pour ma nation que vous ayez pu
être conduits, et venez chez le roi, où
nous avons ordre de vous mener.
M De Châlons lui conta, en y allant,
que ce n'étoit que depuis deux jours qu'il
avoit pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi,
mylord, de n'avoir pas rempli vos
intentions, et de n'avoir songé, dans ce

p101

moment, qu'à sauver Mademoiselle De Mailly.
Je n'ai plus rien à demander à
votre amitié, répliqua Mylord D'Arondel : je
suis réuni à Madame D'Arondel ; il ne me
reste de souhaits à faire que pour votre
bonheur ; et, se tournant vers M De Canaple :
je n'aurois guère moins d'empressement,
lui dit-il, de contribuer au vôtre.
M De Châlons voudra bien vous assurer
que vous pouvez compter sur moi.
Ils se trouvèrent alors si près de la tente
du roi, que M De Canaple n'eut presque
pas le temps de répondre à des offres si
obligeantes. Mylord D'Arondel entra pour
informer le roi du nom des prisonniers.
Madame De Granson n'eut pas plutôt
entendu nommer M De Canaple, que se
mettant de nouveau aux genoux de la
reine : ah ! Madame, lui dit-elle, accordez-moi
la grace de me retirer ; je ne puis
soutenir la honte qui m'accable, et l'indécence
de l'habit que je porte. Vous
craignez, répondit la reine qui avoit remarqué
son trouble au nom de M De Canaple, la vue
d'un homme pour qui vous
avez voulu mourir ?

Le sacrifice de la vie, madame, répondit
Madame De Granson, n' est pas toujours

p102

le plus difficile. Vos sentimens sont
si honnêtes, dit la reine, qu' ils m' inspirent
autant d' estime pour vous, que vous
m' avez d' abord inspiré de pitié ; je veux
que vous soyez heureuse, et je vous promets
d' y travailler. Allez, suivez Madame De Warwick,
elle aura soin de vous donner les choses qui vous
sont nécessaires.

J' ose encore, madame, demander une
grâce à votre majesté, répliqua
Madame De Granson : mon père pleure ceux que
votre bonté a sauvés ; daignez ordonner
qu' on aille sécher ses larmes. Vous serez
satisfaite, lui dit la reine en la congédiant.
M De Canaple et M De Châlons furent
ensuite introduits. Je ne croyois pas, leur
dit le roi, avoir sauvé la vie à des ennemis
si dangereux. Je sais que le courage
de l' un et de l' autre a retardé plus d' une
fois mes victoires. Daignez, sire, répondit
M De Canaple, ne pas rappeler des choses
dont les bontés de votre majesté nous feroient
repentir, s' il étoit possible de se repentir
d' avoir fait son devoir. Peut-être,
lui dit édouard en souriant, pourrais-je
mettre votre vertu à des épreuves plus
dangereuses. Allez, sous la conduite de
Mylord D' Arondel, chez M De Warwick

p103

faire vos remerciemens à la personne à qui
vous devez véritablement la vie.
Le comte de Canaple, à qui il n' étoit
pas permis de questionner le roi, ne fut
pas plutôt hors de sa présence, qu' il demanda
à Mylord D' Arondel, avec un empressement
et un trouble dont il ne démêloit
pas la cause, l' éclaircissement de ce
que ce prince venoit de dire. Je sais, lui
dit Mylord D' Arondel, qu' un jeune homme,
d' une extrême beauté, que je viens de voir
aux pieds de la reine, est venu demander
au roi de mourir pour vous... ah ! Mylord,

s'écria le comte de Canaple, qui n'osoit croire ce qui lui venoit dans l'esprit, je mourrai si vous n'avez la bonté de satisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas long-temps à attendre, lui dit Mylord D'Arondel, nous voici chez Madame De Warwick, où j'ai ordre de vous mener, et où je vous laisse.

Madame De Granson étoit seule avec une femme que Madame De Warwick lui avoit donnée pour la servir, lorsque M De Canaple entra. Quoi ! Madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, et en se jetant à ses pieds, c'est vous ! C'est vous, madame ! L'univers entier

p104

seroit-il digne de ce que vous avez fait !

Madame De Granson, mille fois plus interdite et plus embarrassée qu'elle ne l'avoit encore été, baissoit les yeux, gardoit le silence, et tâchoit de se dérober aux empressemens du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, madame, lui dit-il ; pourquoi me sauver la vie, si vous voulez que je sois toujours misérable ?

Puisqu'il falloit mourir pour sauver mon père, lui dit-elle enfin, c'étoit à moi de mourir. Ah ! Madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous envisager ? Ce n'est donc que le devoir qui vous a conduite ici ? Et comment ai-je pu penser un moment le contraire ? Il vous en coûtoit donc moins de renoncer à la vie, que de devoir quelque chose à ma mémoire ! Vous ne le croyez pas, lui dit Madame De Granson, en le regardant avec des yeux pleins de douceur, et peut-être aurois-je besoin de me justifier auprès de vous de ce que je fais pour vous ! Vous justifier, madame, répliqua M De Canaple avec beaucoup de vivacité ! De grace, finissons cette conversation, lui

p105

dit-elle ; vos plaintes seroient injustes, et
votre reconnoissance me donne trop de
confusion. Quelle contrainte m' imposez-vous,
madame, répliqua M De Canaple !
Lisez du moins dans mon coeur, lisez ce
que vous ne voulez pas entendre, et que
je vous dirois avec tant de plaisir.
M De Châlons, empressé de voir Madame De
Granson pour savoir des nouvelles
de Mademoiselle De Mailly, entra dans la
chambre dans ce même temps avec
Mylord D' Arondel qu' il avoit ramené. Le premier
mouvement de Madame De Granson fut
de se lever pour sortir. Elle ne pouvoit
s' accoutumer à ce qu' elle avoit fait, et
auroit voulu se dérober à tous les yeux ;
mais M De Châlons la pria avec tant d' instance
de rester, qu' elle fut forcée d' y
consentir. Pour excuser peut-être la démarche
qu' elle avoit faite, elle se mit à
lui raconter la douleur de Mademoiselle De Mailly,
lorsqu' elle l' avoit reconnu.
Le plaisir d' être aimé, quelque sensible
qu' il soit, ne l' emporte pas sur l' intérêt
de ce qu' on aime. M De Châlons ne vit,
ne sentit que la peine de Mademoiselle De Mailly.
Il prioit Madame De Granson de
ne pas différer un moment son retour à

p106

Calais. Elle se seroit rendue avec joie à
ce qu' il désiroit ; mais il falloit la permission
de la reine. Mylord D' Arondel, sûr des
bontés de cette princesse, se chargea de
l' obtenir.
Tandis qu' il étoit allé la lui demander,
M De Châlons rendoit compte à
Madame De Granson de ce qui le regardoit, et lui
apprenoit les raisons qui avoient engagé
M De Canaple de voir Mademoiselle De Mailly
avec tant d' assiduité. Il ne devoit
rester aucun doute à Madame De Granson ;
mais on n' a jamais trop de sûreté
sur ce qui intéresse vivement le coeur ;
aussi l' écoutoit-elle avec beaucoup d' attention
et de plaisir. Pour M De Canaple,
uniquement occupé de la voir, de l' entendre,
de l' admirer, il ne prenoit que
peu de part à la conversation.
La présence de M De Vienne, que
Mylord D' Arondel avoit trouvé chez la reine,

et qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, et lui donner une inquiétude et un trouble comparable au plus grand qu' il eût jamais éprouvé. Ce moment alloit décider de son sort.

Madame De Granson, dès qu' elle aperçut son père, alla se jeter à ses genoux,

p107

si pleine de crainte et de confusion, qu' il ne lui fut pas possible de prononcer une parole ; mais les larmes qu' elle répandoit sur les mains de M De Vienne, parloient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l' embrassant ; le succès de votre entreprise l' a justifiée. Je me plains seulement de M De Canaple qui vouloit me dérober, et à toute la terre, la connoissance d' une action aussi généreuse que la sienne, et qui m' a laissé ignorer des sentimens que je lui ai souhaités plus d' une fois. Il eût fallu, monsieur, pour prendre la liberté de vous parler, répliqua M De Canaple, en être avoué, et je n' oserois même parler aujourd' hui. Je crois pourtant, dit M De Vienne, que je ne ferai pas un usage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui sera dans peu son mari. Ah ! Monsieur, s' écria M De Canaple, quelle reconnoissance pourra jamais m' acquitter envers vous ! Consentirez-vous à mon bonheur, madame, dit-il à Madame De Granson, en s' approchant d' elle de la façon la plus

p108

soumise ? Dites un mot, un seul mot ; mais songez qu' il va décider de ma vie. La démarche que j' ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

M De Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l' exprimoit bien moins par ses discours que par ses transports.

Madame De Granson, honteuse de tant d' amour, se hâta de profiter de la permission d' aller à Calais, que Mylord D' Arondel vint lui

apporter. M De Canaple, M De Châlons, et M De Vienne y allèrent avec elle.

M De Châlons attendit dans une maison de la ville, les nouvelles que M De Canaple devait lui apporter.

Mademoiselle De Mailly, en proie successivement et presque dans le même temps à la plus grande douleur et à la plus grande joie, avoit pensé mourir d' une agitation si violente. Madame De Granson et elle s' embrassèrent à plusieurs reprises, et se firent à la fois mille questions.

Mademoiselle De Mailly, naturellement éloignée de toute sorte de dissimulation, enhardie encore par la vertu solide dont elle se rendoit témoignage, ne contraignit point ses sentimens. Elle parla de M De Châlons avec toute la tendresse et

p109

la reconnoissance qu' exigeoit ce qu' il venoit de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenser, lui dit le comte de Canaple ? Donnez-lui la permission de vous voir. C' est mon père, répondit-elle, et non ma façon de penser, qui doit régler ma conduite. J' espère qu' il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le comte de Canaple :

Mylord D' Arondel s' est assuré de la protection de la reine d' Angleterre pour M De Châlons, et votre mariage est le prix de la liberté de M De Mailly. Ah ! Dit encore

Mademoiselle De Mailly, il ne faut point que ce consentement lui soit arraché ; tout bonheur cesseroit d' être bonheur pour moi, si je l' obtenois contre sa volonté.

M De Mailly, préparé par M De Vienne à ce que l' on demandoit de lui, entendit en entrant dans la chambre de sa fille ces dernières paroles ; et, allant à elle les bras ouverts : non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne sera point contre ma volonté que vous serez heureuse ; j' ai souffert autant que vous des peines que je vous ai faites. Oubliez-les ; c' est un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande ; et joignez-vous à moi pour

p110

les faire oublier à M De Châlons que je vais vous amener. Le malheureux état où Madame De Mailly est réduite ne permet plus de ressentiment contre elle, et ne peut que vous laisser de la pitié.

Madame De Mailly étoit effectivement menacée d' une mort prochaine. Le chagrin dont elle étoit dévorée depuis long-temps et que le peu de succès de ses artifices redoubloit encore, l' avoit jetée dans une maladie de langueur qui augmentoit tous les jours.

Madame De Granson, pour laisser à Mademoiselle De Mailly la liberté de recevoir M De Châlons, la quitta, et M De Canaple la suivit. M De Mailly, accompagné de M De Châlons, parut un moment après ; et le présentant à sa fille : je vous avois séparés malgré moi, mes chers enfans, leur dit-il ; c' est de tout mon coeur que je vous rejoins.

La joie de ces deux personnes, après une si longue absence, après s' être donné l' un et l' autre tant de marques de tendresse, ne sauroit s' exprimer. Mademoiselle De Mailly, autorisée par la présence de son père, disoit à M De Châlons des choses plus flatteuses qu' elle n' eût osé lui dire

p111

s' ils avoient été sans témoin. Pour lui, enivré de son bonheur, il ne lui tenoit que des discours sans suite et sans liaison. Mais, après ses premiers transports, et lorsque l' absence de M De Mailly lui eut laissé plus de liberté, il se trouva pressé de lui avouer les soupçons qu' il avoit eus contre elle. Quoiqu' ils n' eussent produit d' autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu' elle eût pu les ignorer toujours, il falloît, pour avoir la paix avec lui-même, qu' il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j' ai causé tant de différentes peines ; vous qui avez voulu donner votre vie pour moi ; vous enfin qui m' avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr !

Cette conversation, si pleine de charmes, fut interrompue par Madame De Granson ;

elle venoit apprendre à Mademoiselle De Mailly
que le roi et la reine
d' Angleterre feroient le lendemain leur
entrée dans Calais, et qu' il falloit qu' elle
se disposât à être présentée à la reine.
La mort de Madame De Mailly, qui arriva
la même nuit, loin de dispenser
Mademoiselle De Mailly de ce devoir, lui en

p112

faisoit au contraire une nécessité. Il falloit
éloigner M De Mailly d' un lieu qui lui
présentoit des objets si affligeans et en
obtenir la liberté de la reine. Je ne vous
accorde cette grace, lui dit cette princesse,
lorsque Mademoiselle De Mailly lui
fut présentée, qu' à la condition que M De Mailly
consentira à votre mariage avec
M De Châlons. Je veux qu' il se fasse dans
le même temps que celui de Madame De Granson
et de M De Canaple, et avant
que vous partiez de Calais.
La situation de mon père et la mienne,
madame, répondit Mademoiselle De Mailly,
exigent que nous demandions à votre majesté
de vouloir bien nous accorder quelque temps
pour exécuter les ordres qu' elle
daigne nous donner. Je devois, lui dit la
reine que Mylord D' Arondel avoit instruite,
pour vous récompenser de la prière que
vous me faites, vous la refuser.
Mademoiselle De Mailly baissa les yeux en
rougissant.
La reine, après avoir donné des louanges
à sa modestie, ordonna à M De Vienne
de dire à M De Mailly, de la part du roi,
que lui et sa fille avoient la liberté de se
retirer où ils jugeroient à propos, pourvu

p113

que M De Châlons reçut de nouveau sa
parole, et qu' il les accompagnât au lieu
qu' ils auroient choisi.
M De Mailly, qui souhaitoit avec passion
ce que l' on demandoit, rendit au roi
et à la reine de très-humbles actions de
graces, et partit le même jour pour ses

terres de Flandres, où le mariage de M De Châlons et de Mademoiselle De Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de Madame De Granson se fit dès le lendemain, et M De Canaple jouit enfin d' un bonheur qui lui fut donné par les mains de l' amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre M De Vienne, qui fut obligé de conduire les habitans de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d' abandonner leur patrie, venoient en demander une nouvelle. Leur fidélité parloit en leur faveur : on leur donna des terres où ils allèrent s' établir, et où ils n' eurent point à regretter les pertes qu' ils avoient faites. Eustache De Saint-Pierre et sa famille restèrent attachés au comte de Canaple, et en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine se trouva grosse, et

p114

qu' édouard, pour affermir sa conquête, voulut passer l' hiver à Calais, Mylord D' Arondel demanda et obtint la permission d' y faire venir Madame D' Arondel. M De Mauny avoit déjà obtenu de M De Liancourt, à force de services et d' amitié, le pardon de Madame De Mauny et le sien.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)